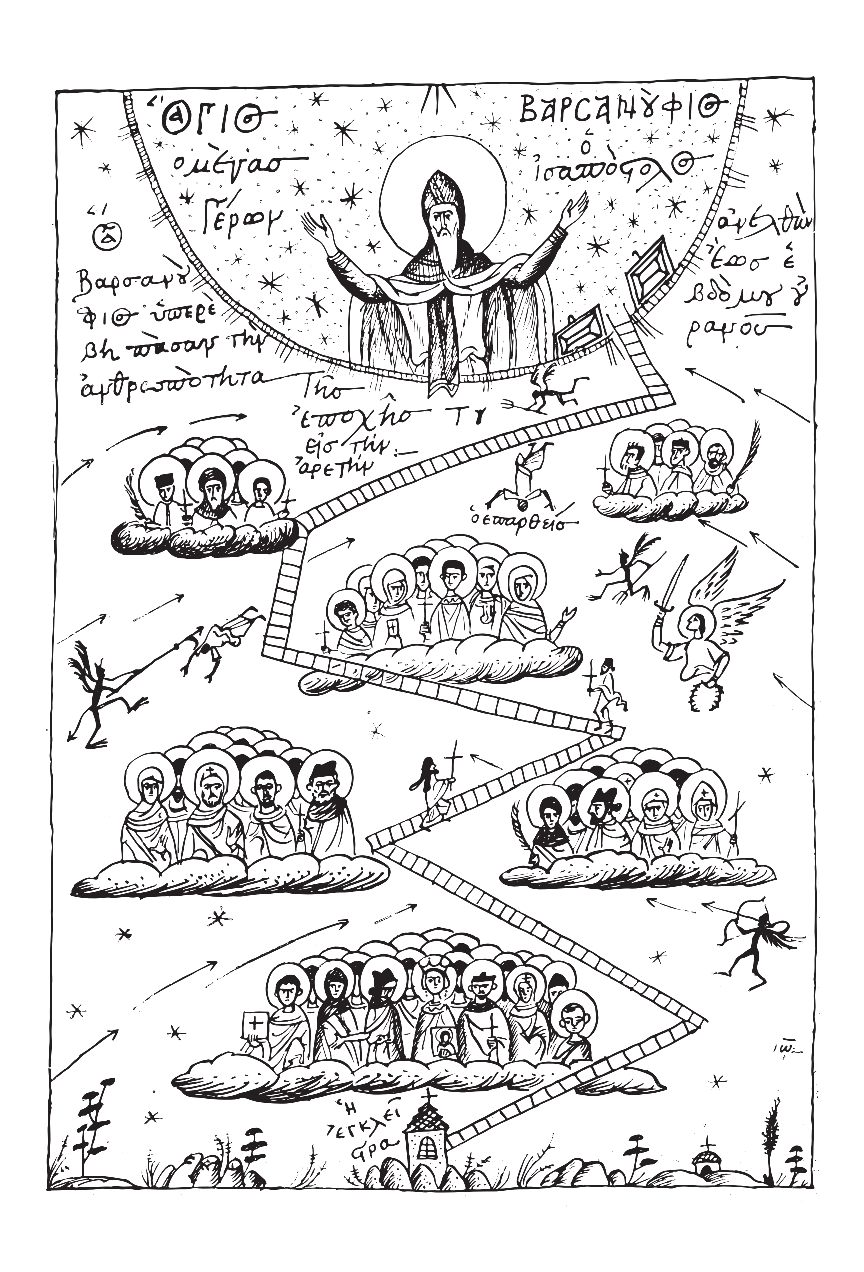


HESYCHIA

PÉRIODIQUE DE SPIRITUALITÉ ORTHODOXE

février 2024 **nº 06**

SOMMAIRE

SAINT GRÉGOIRE PALAMAS	**3**	CONFESSION DE FOI
HIÉROMOINE SERAPHIM ROSE	**6**	L'ORTHODOXIE ET LA RELIGION DU FUTUR [II/XI]
	25	LES SAINTS PÈRES DE LA SPIRITUALITÉ ORTHODOXE [III/III]
	32	LA RÉVÉLATION DE DIEU AU COEUR DE L'HOMME [I/III]
PÈRE GHEORGHE CALCIU-DUMITREASA	**46**	LE DERNIER DISCOURS PUBLIC
	51	UNE EXPÉRIENCE ABYSSALE [II/III]
SAINT JEAN MAXIMOVITCH	**37**	LA VÉNÉRATION ORTHODOXE DE LA MÈRE DE DIEU [V/V]
ARCHIMANDRITE ATHANSIOS MITILINAIOS	**18**	LE CHRISTIANISME EST UN ROYAUME, PAS UNE RELIGION
MÉTROPOLITE VITALY	**21**	JE NE DÉVOILERAI PAS TES MYSTÈRES À TES ENNEMIS
PÈRE IOAN GÂNSCÃ	**40**	LA VIE ET L'ŒUVRE DU PÈRE ARSENIE BOCA [V/V]
SAINT NICODÈME L'ATHONITE	**55**	« HONORONS LES MARTYRS EN LES IMITANT... »
	59	LES MARTYRS DE LYON
	65	SAINT GRÉGOIRE V PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE [I/III]
SULPICE SEVERE	**68**	VIE DE ST MARTIN LE MISÉRICORDIEUX, APÔTRE DE LA GAULE,
ARCHIPRÊTRE MICHEL POLSKY	**75**	L'ARCHIPRÊTRE JEAN VOSTORGOV
PÈRE AIDAN KELLER	**78**	UNE HISTOIRE DE L'ÉGLISE POUR LES CHRÉTIENS ORHTODOXES [VI]
PÈRE D. COWNIE	**84**	GUIDE DE LA VIE ORTHODOXE
PIERRE MIQUEL	**87**	LEXIQUE DU DÉSERT [II/IV]
PÈRE DANIEL SYSOEV	**90**	CONVERSATIONS SERBES
VLADIMIR SOLOVIEV	**95**	L'ANTICHRIST [I/III]
FÉDOR DOSTOÏEVSKI	**101**	LE GRAND INQUISITEUR [II/III]
SAINT PAÏSSIOS L'ATHONITE	**17**	SAINT PAISSIOS ET LE CHEF HINDOUISTE
PÈRE DIMITRI DOUDKO	**5**	LE CHRISTIANISME, SUBSTANCE DE NOTRE VIE
	31	LE DOUTE
	36	DIEU ET LA MATIÈRE
	39	DIEU, SOURCE DE LA VIE
	54	LES JEUNES ET L'ÉGLISE
	58	LA VÉRITÉ NE SE PROUVE PAS, ELLE SE DÉCOUVRE
	64	PENSE QUE TON DERNIER JOUR T'ATTEND
	74	L'INDULGENCE À L'ÉGARD DU PÉCHÉ
	86	LA FOI EST PLUS SOLIDE LORSQU'ELLE EST FONDÉE SUR LA CROIX
	89	LA LANGUE, REFLET DE L'ÂME CONTEMPORAINE
	94	L'ABSURDITÉ DE L'ATHÉISME
	100	COMMENT PRIER QUAND ON MANQUE DE TEMPS

www.hesychia.eu
contact@hesychia.eu

Citations
La Bible : traduction de *L. – CL. FILLION, Paris, 1894*
Père Dimitri Doudko: *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

llustrations
Θεωρία αγιογραφίας - Ιωάννης-Χαρίλαος Βράνος - Thessalonike, Gréce, 1992.



Saint Grégoire Palamas

Confession de foi

La Lumière du Thabor – Fraternité orthodoxe Saint Grégoire Palamas, nº 17 – 1er trimestre 1988, pp. 3-11

Je crois en Un seul Dieu qui est avant toute chose, au-dessus de toute chose, présent en toute chose et transcendant le tout, confessé et adoré dans le Père, le Fils et le Saint Esprit : Monade dans la Trinité et Trinité dans la monade, unie sans confusion et distinguée sans séparation : La Même est Monade et Trinité toute-puissante. Le Père est sans principe ou origine, non seulement parce qu'il est hors du temps, mais aussi comme absolument sans cause ; lui seul est cause, racine et source de la Divinité considérée dans le Fils et le Saint Esprit ; lui seul est cause primordiale des choses créées ; il n'est pas seul Créateur, mais il est seul Père du Fils Unique et seul Projeteur de l'Unique Esprit Saint ; il est éternellement et éternellement Père, et éternellement Unique Père et Projeteur ; plus grand que le Fils et l'Esprit, en tant que cause seulement ; pour toute autre chose, identique à eux et co-honoré. De ce Père, le Fils est unique, sans commencement en tant qu'il est hors du temps, mais non en tant qu'il a le Père pour principe, racine et source : du Père seul, avant tous les siècles, incorporellement, sans flux, sans passion, Il est sorti par engendrement, mais sans se séparer de Lui, comme Dieu issu de Dieu ; il n'est pas autre chose comme Dieu, autre chose comme Fils ; il est éternellement, et éternellement Fils et Fils Unique ; éternellement face à Dieu sans confusion, il n'est pas cause ni principe de la Divinité contemplée dans la Trinité, puisqu'il existe à partir du Père comme de sa cause et de son principe ; mais il est cause et principe de toutes les choses créées, car par lui tout a été fait. Lui qui existe en forme de Dieu, n'a pas regardé comme une usurpation le fait d'être égal à Dieu ; mais quand la plénitude des temps fut venue, il s'est anéanti lui-même, en prenant forme de la Toujours Vierge Marie, et par la bienveillance du Père et la coopération du Saint Esprit, il a été porté et enfanté selon la loi de la nature, Dieu et Homme à la fois ; et se faisant véritablement homme, il est devenu semblable à nous en tout sauf le péché, tout en demeurant ce qu'il était, Dieu véritable, ayant uni sans confusion ni mutation les deux natures, les deux volontés et les deux énergies, et demeurant Fils Unique en une seule hypostase même après l'Incarnation ; il a accompli toutes les œuvres divines comme Dieu, et tous les actes humains comme Homme, et il s'est soumis aux passions humaines irréprochables : comme Dieu, il est et demeure impassible et immortel, mais de sa propre volonté, comme Homme, il souffre selon la chair. Il a été crucifié, est mort et a été enseveli, et le troisième jour il est ressuscité.

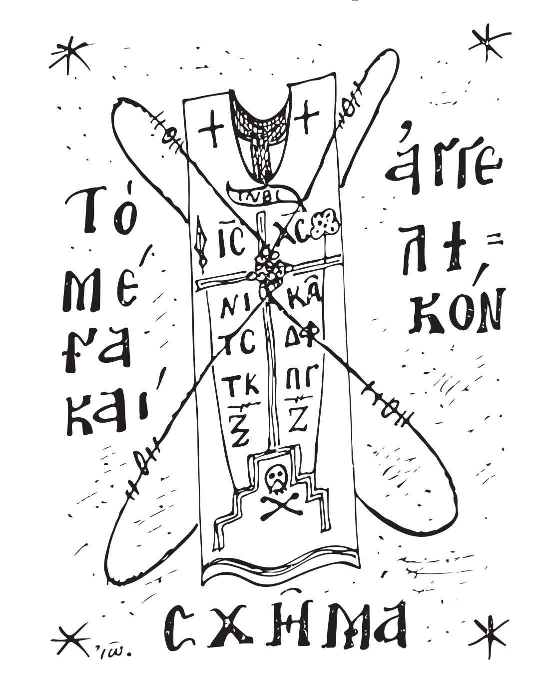
Apparu aux disciples après la Résurrection, il leur promit la force d'En-Haut et leur ordonna d'enseigner toutes les nations, de les baptiser au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit et de leur apprendre à garder tout ce qu'il leur avait commandé ; puis il a été enlevé au ciel et s'est assis à la droite du Père, faisant participer à notre pâte (la nature humaine) le même honneur et le même trône, la même divinité. Avec cette pâte (humaine) il reviendra en gloire juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses œuvres. Monté auprès du Père, il envoya sur ses Saints Disciples et Apôtres l'Esprit Saint, qui procède du Père : Il est, avec le Père et le Fils, sans principe en tant qu'il a, lui aussi, le Père pour racine, source et cause, non comme engendré, mais comme procédant.

SAINT GRÉGOIRE PALAMAS (1296-1359)

Fils d'une noble famille de Constantinople, il est promis à une carrière brillante, mais y renonce dès 1316 et devient moine au mont Athos. Il s'imprègne pendant plus de vingt ans de la tradition **hésychaste** (*hesychia* : paix de l'âme) qui, par l'invocation répétée du nom de Jésus, dispose le fidèle à une expérience profonde de la présence de Dieu. En ce début du XIVe siècle, malgré les déboires de l'empire face aux ottomans, l'Église grecque connaît en effet un renouveau spirituel dans lequel la prière du cœur joue un grand rôle, y compris chez les laïcs. Mais certains s'en inquiètent. Barlaam, un grec de Calabre, taxe cette spiritualité de messalianisme, ridiculise les hésychastes sous le nom *d'omphalopsyches*, conteste la possibilité d'un contact existentiel avec Dieu. Grégoire Palamas répond par une vigoureuse *Défense des saints hésychastes*, son œuvre majeure, qui affirme la réalité de cette expérience et en dégage les fondements théologi¬ques. Face à l'humanisme intellectualiste de Barlaam, Palamas met l'accent sur l'impossibilité d'atteindre Dieu par l'intelligence, sur le rôle du corps dans la prière, et sur la réalité de la lumière thaborique, que les saints voient déjà en ce monde car ils voient le monde dans le Christ transfiguré. L'essence divine n'est pas pour autant saisie par l'homme, car elle demeure en elle-même radicalement mystérieuse et inaccessible; mais en se manifestant à l'homme. Dieu lui communique vraiment sa lumière de gloire, sa présence déifiante. Ici prend place la célèbre distinction entre essence et énergies divines qui sans introduire en Dieu aucune

Du Père, lui aussi, avant tous les siècles, sans flux, sans passion, Il est sorti, non par engendrement, mais par procession, inséparable du Père et du Fils, puisqu'il sort du Père et repose sur le Fils ; il est uni à eux sans confusion et distingué d'avec eux sans séparation. Il est lui aussi Dieu issu de Dieu, non autre chose comme Dieu, autre chose comme Paraclet ; Esprit auto-hypostatique (qui est une personne en soi), procédant du Père et envoyé, c'est-à-dire rendu manifeste, par le Fils ; il est, lui aussi, la cause de toutes les choses créées, car en lui tout a été parachevé. Il possède, avec le Père et le Fils, même honneur, hormis l'innascibilité et la naissance.

Il a été envoyé par le Fils à Ses disciples, c'est-à-dire, a été manifesté. Comment, en effet, pourrait-il être envoyé autrement par Celui dont Il est inséparable ? Comment pourrait venir autrement à moi Celui qui est partout présent ? C'est pourquoi Il est envoyé non seulement par le Fils, mais encore par le Père, et par l'entremise du Fils. Et c'est aussi de Lui-même qu'il vient en se manifestant.



Car l'envoi, c'est-à-dire la manifestation de l'Esprit est une œuvre commune.

Il ne se manifeste pas selon l'essence, car « personne n'a jamais vu ni raconté la nature de Dieu » ; mais bien dans la grâce, la force et l'énergie, laquelle est commune au Père, au Fils et à l'Esprit. En effet, ce que chacun d'eux possède en propre, c'est son hypostase et tous ses attributs particuliers ; en revanche, ils ont en commun, non seulement l'essence suressentielle, laquelle est absolument sans nom, non révélée et imparticipable, parce qu'elle transcende toute dénomination, toute révélation et toute participation ; mais également la Grâce, la Force, l'Énergie, la Splendeur, le Règne, l'Incorruptibilité, et, en un mot, toutes choses selon lesquelles Dieu se communique et s'unit par la grâce aux saints anges et aux hommes.

Ni la distinction, ni la diversité des hypostases, ni la séparation et la variété des forces et des énergies ne Lui font perdre sa Simplicité, de sorte que nous confessons un seul Dieu tout-puissant dans une seule divinité. En effet, il est absolument impossible que des hypostases parfaites puissent donner lieu à une composition ; et il est tout aussi impossible de dire que le simple fait de pouvoir fait de celui qui a ce ou ces pouvoirs, une chose composée.

Nous adorons aussi d'une adoration relative la Sainte Icône du Fils de Dieu décrit dans son humanité qu'il a prise à cause de nous, et nous reportons par relation notre adoration au prototype ; nous adorons semblablement le précieux bois de la Croix et tous les symboles de Ses souffrances, voyant en eux les trophées divins remportés contre l'ennemi commun de notre race ; de même pour la figure salutaire de la précieuse Croix, les lieux et les temples divins, les objets sacrés et les paroles données par Dieu, qui habite toutes ces choses.

Nous vénérons pareillement les icônes de tous les saints, à cause de l'amour que nous leur portons et à cause du Dieu qu'ils ont servi et aimé véritablement. Dans la vénération nous portons nos pensées sur les figures des icônes.

Nous adorons aussi les reliques des saints, car la grâce sanctifiante ne se retire pas de leurs ossements très saints ; de la même façon, en effet, la Divinité du Seigneur ne s'est point séparée de Son Corps durant la mort de trois jours.

Nous ne connaissons rien de mauvais par essence, ni d'autre principe du mal que l'écart commis par les êtres raisonnables (verbifiés) lorsqu'ils utilisent mal l'autorité sur eux-mêmes que Dieu leur a donnée.

Nous vénérons toutes les traditions, écrites et non écrites, de l'Eglise, et par-dessus tout, la très mystérieuse et toute sainte Communion, la Synaxe, la Cérémonie Sacrificielle d'où dérivent la perfection et la sacralité de tous les autres mystères, et dans laquelle, en mémoire de Celui qui s'est anéanti lui-même sans amoindrissement, et a pris chair et a souffert pour nous, selon le commandement prononcé par Sa voix divine, et l'acte accompli de Ses mains, sont consacrés et déifiés les dons très divins, le Pain et la Coupe. Dans ce sacrement se réalise le principe de Vie, le Corps et le Sang du Seigneur, et il est donné, à ceux qui s'en approchent avec pureté, d'y participer et d'y communier, d'une manière ineffable.

Tous ceux qui ne confessent ni ne croient comme l'Esprit Saint a prédit par les Prophètes, comme

division, tente d'exprimer l'antinomie inhérente à l'expérience spirituelle. En se révélant, Dieu demeure le Tout-Autre. « *Tout entier il se manifeste et ne se manifeste pas.* » La suressence divine, identité originelle et éternelle des Personnes de la Trinité, demeure radicalement imparticipable. Les énergies sont le rayonnement (lui aussi éternel) de leur communion, un mode d'existence de Dieu accessible aux créatures libres, la lumière incréée qui accomplit en l'homme le mystère de sa divinisation. Les débats soulevés par cette formulation théologique se mêlèrent à ceux de la guerre civile entre Paléologues et Cantacuzènes (1341- 1347). Barlaam, condamné par un synode en 1341, fut relayé par Grégoire Akyndinos et par Nicéphore Grégoras qui poursuivirent les attaques contre l'hésychasme. Palamas lui-même sera excommunié et emprisonné en 1344. Mais à la victoire de Jean Cantacuzène, il devient archevêque de Thessalonique (1347). Un synode réuni à Constantinople en 1351 approuve solennellement sa doctrine. Canonisé dès 1368, Grégoire Palamas est fêté le deuxième dimanche du carême byzantin comme le « flambeau de l'ortho¬doxie » et « l'allié invincible des théologiens ».

Bibliographie

J. Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959

J. Lison, *L'Esprit répandu. La pneumatologie de Grégoire Palamas*, Paris, 1994.

☞ *Dictionnaire des théologiens et de la théologie chrétienne*, Bayard Éditions/ Centurion, Paris, 1998

le Seigneur, apparu pour nous dans la chair, a décrété, comme les Apôtres, ses envoyés, ont prêché, comme nos Pères et leurs successeurs nous ont enseigné, mais qui ont pris l'initiative d'une hérésie individuelle ou ont suivi les misérables inventeurs de tels systèmes, nous les rejetons et les vouons à l'anathème.

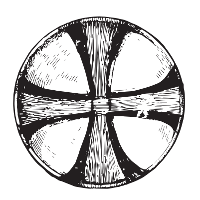
Nous acceptons et recevons avec ferveur les saints Conciles Œcuméniques : celui des Trois-cent-dix-huit Pères théophores de Nicée, réuni contre le théomaque Arius, qui, dans son impiété (sa fausse doctrine), ravalait le Fils de Dieu au rang de la créature et scindait en créé et incréé la Divinité qui est adorée dans le Père, le Fils et l'Esprit ; le suivant, celui des Cent-cinquante Pères saints de Constantinople, contre Macedonius de Constantinople, qui, dans son impiété, ravalait l'Esprit Saint au rang de créature et, exactement comme Arius, scindait aussi en créé et incréé la Divinité une ; le suivant, des Deux-cents Pères d'Éphèse, contre Nestorius, Patriarche de Constantinople, qui rejetait, en Christ, l'union hypostatique de la Divinité et de l'Humanité, et refusait catégoriquement d'appeler Mère de Dieu la Vierge qui a véritablement enfanté Dieu ; le quatrième, celui des Six-cents Pères de Chalcédoine, contre Eutychès et Dioscore, qui dogmatisaient à tort une seule nature en Christ ; le suivant, celui des Cent-soixante-cinq Pères de Constantinople, tenu à la fois contre Théodore et Diodore, qui partageaient les opinions de Nestorius et s'efforçaient de les raffermir dans leurs écrits, et contre Origène, Didyme et un certain Evagre, auteurs anciens, qui avaient tenté d'introduire en fraude dans l'Eglise de Dieu des chimères de leur invention ; le suivant, assemblé dans la même ville, de cent-soixante-dix Pères, contre Serge, Pyrrhus et Paul, de Constantinople, qui rejetaient, en Christ, les deux énergies et les deux volontés, qui correspondent aux deux natures ; enfin le second Concile de Nicée, avec ses trois-cent-soixante-sept Pères, réuni contre les Iconomaques.

Nous reconnaissons également tous les saints Conciles réunis par la grâce de Dieu en divers temps et lieux pour affermir la piété juste et la vie évangélique, au nombre desquels nous comptons les conciles assemblés dans cette grande Ville, dans le temple fameux de la Sainte Sagesse de Dieu (Sainte – Sophie), contre Barlaam le Calabrais, et celui qui, à sa suite, adopta ses idées et mit tout son zèle et sa ruse à les défendre, j'ai nommé Acyndinos. Ceux-là dogmatisent que la grâce commune du Père, du Fils et de l'Esprit, ainsi que la lumière du siècle à venir, dans laquelle les justes brilleront comme le soleil, et que le Christ a montrée d'avance en brillant sur la Montagne, et enfin, généralement parlant, que toute force et toute énergie de la Divinité aux trois hypostases, dans la mesure où elle diffère, si peu que ce soit, de la nature divine, est une chose créée ; de sorte qu'ils scindent, eux aussi, de façon impie, la Divinité une en créé et incréé. Les esprits pieux confessent que cette lumière très divine est incréée, et que toutes les forces et les énergies en question sont bien divines et incréées, aucun des attributs naturels de Dieu n'ayant commencé dans le temps. Les barlaamistes, eux, considèrent les orthodoxes comme des dithéistes et des polythéistes, nom que nous donnent aussi les Juifs, les Ariens et les Sabelliens. Mais nous, rejetant les uns et les autres, comme athées et polythéistes, nous les déclarons tout à fait exclus du plérôme des pieux fidèles, ainsi que l'a fait, par la voix du Tome synodal de la Sainte Montagne, la Sainte Eglise catholique et apostolique du Christ ; et nous gardons notre foi en une Divinité une, tri-hypostatique et toute-puissante, qui ne perd aucunement son Unité et sa Simplicité par le fait des Forces ou des Hypostases.

En outre, nous attendons la résurrection des morts et la vie éternelle dans le siècle à venir. Amen.

« Le christianisme doit devenir la substance de toute notre vie. C'est à la lumière du christianisme que doivent être examinées toutes les questions, il ne faut pas le renfermer dans des cadres donnés. L'église, à l'heure actuelle, doit englober même les clubs culturels et les assemblées d'ouvriers. Il est indispensable de spiritualiser la vie qui se trouve au-delà des portes de l'église... Le chrétien ne peut rentrer dans sa coquille, il doit souffrir des maux d'autrui »

Père Dimitri Doudko



Alors le grand prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus, en disant: Tu ne réponds rien à ce que ces hommes déposent contre Toi? Mais Jésus Se taisait, et Il ne répondit rien. Le grand prêtre L'interrogea de nouveau, et Lui dit: Es-Tu le Christ, le Fils du Dieu béni? Jésus lui répondit: Je le suis; et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel.

☞ Mc 14,60-62

Ce que Mon Père M'a donné est plus grand que toutes choses, et personne ne peut le ravir de la main de Mon Père. Moi et le Père, Nous ne sommes qu'un. Alors les Juifs prirent des pierres, pour Le lapider. Jésus leur dit: Je vous ai montré beaucoup de bonnes oeuvres, venant de Mon Père; pour laquelle de ces oeuvres Me lapidez-vous?

☞ Jn 10,29-32

Je ne vous ai pas écrit comme à des personnes qui ignorent la vérité, mais comme à ceux qui la connaissent, et parce qu'aucun mensonge ne vient de la vérité.Qui est menteur, si ce n'est celui qui nie que Jésus est le Christ? Celui-là est l'antechrist, qui nie le Père et le Fils.Quiconque nie le Fils, n'a pas non plus le Père; celui qui confesse le Fils a aussi le Père. Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous. Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous demeurerez aussi dans le Fils et dans le Père. Et voici la promesse qu'Il nous a faite Lui-même: la vie éternelle.

☞ I Jn 2,21-25

Hiéromoine Seraphim Rose

L'Orthodoxie et la religion du futur [II/XI]

Hieromonk Seraphim Rose, *Orthodoxy and the Religion of the Future*, Saint Herman of Alaska Brotherhood, Platina, California, 1979, p. 25-55 | Traduction : *hesychia.eu*

I. Les religions monothéistes

Avons-nous le même Dieu que les juifs et les musulmans ?

Père Basile Sakkas [†2014]

« Les peuples hébreux et islamiques et les chrétiens... ces trois expressions d'un monothéisme identique parlent avec la voix la plus authentique et la plus ancienne, la plus audacieuse et la plus confiante. Pourquoi serait-il impossible que le nom du même Dieu, au lieu de provoquer des conflits insolubles, nous conduise plutôt au respect mutuel, à la compréhension et à la coexistence pacifique ? La référence au même Dieu, au même Père, sans nuire à la discussion théologique, ne devrait-elle pas un jour nous conduire à découvrir ce qui est évident et en même temps difficile à faire comprendre, à savoir que nous sommes tous fils du même Père, et par conséquent, que nous sommes tous frères ? » (propos de Paul VI, cité dans le journal « *La Croix* » du 11 août 1970)

Le Jeudi 2 Avril 1970, une grande manifestation religieuse a eu lieu à Genève. Dans le cadre de la seconde conférence de l'*Association des Religions Unies*, les représentants de dix grandes religions ont été invités à se rassembler dans la cathédrale Saint Pierre. Cette « *prière commune* » était fondée sur la motivation suivante : « *les fidèles de toutes ces religions ont été invités à coexister dans le culte du même Dieu* ». Examinons si cette affirmation est acceptable à la lumière des Écritures.

Afin de mieux cerner cette question, nous nous limiterons aux trois religions qui se sont succédées historiquement : le judaïsme, le christianisme et l'islam. En fait, ces trois religions prétendent à une origine commune : elles adorent le Dieu d'Abraham. C'est une opinion communément répandue que, puisque nous prétendons tous être descendants d'Abraham (les juifs et les musulmans selon la chair, les chrétiens, spirituellement), nous avons tous pour Dieu le Dieu d'Abraham, et nos trois religions vénèrent — chacune à sa manière bien sûr ! – le *même* Dieu. Et ce même Dieu constitue d'une certaine manière notre point d'accord et de « compréhension mutuelle », et cela nous invite à une « relation fraternelle », comme l'a souligné le Grand Rabbin en paraphrasant le Psaume : « Oh, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble ».

Dans cette perspective, il est évident que Jésus Christ, Dieu et Homme, Fils co-éternel du Père, sans commencement, Son Incarnation, Sa Croix, Sa Glorieuse Résurrection et Son Second

et Terrible Avènement deviennent des détails secondaires qui ne peuvent pas nous empêcher de fraterniser avec ceux qui le considèrent comme un « simple prophète » (selon le Coran) où comme le fils d'une prostituée (selon certaines traditions talmudiques). Ainsi devrions-nous placer Jésus de Nazareth et Muhammad sur le même plan. Je ne connais pas un chrétien digne de ce nom qui puisse, en conscience, admettre cela.

En tirant un trait sur le passé, on peut affirmer que, pour ces trois religions, Jésus Christ est un être extraordinaire et exceptionnel et qu'Il a été envoyé par Dieu. Mais, pour nous chrétiens, si Jésus Christ n'est pas *Dieu*, nous ne pouvons le considérer comme un prophète, ou comme un « envoyé de Dieu », mais seulement comme un imposteur sans égal, puisqu'il s'est proclamé « Fils de Dieu », se rendant ainsi *égal* à Dieu [Marc XIV, 61-62]. Selon cette solution œcuménique, sur le plan supra-confessionnel, le Dieu trinitaire des chrétiens serait le même que Celui qu'on trouve dans le monothéisme du judaïsme, de l'Islam, de l'hérétique Sabellius, des anti-trinitariens modernes et de certaines sectes illuministes. Il n'y aurait pas *Trois Personnes en Une Seule Divinité*, mais une seule personne, identique pour certains, mais pour d'autres changeant tour à tour de « masque » [Père, Fils, Esprit] ! Et l'on voudrait néanmoins prétendre que c'est « *le même Dieu* » ! Ici, certains font cette proposition naïve : « Pourtant, en ces trois religions, il y a un point commun : toutes trois confessent *Dieu le Père !* » Or, selon la sainte foi orthodoxe, cette affirmation est une absurdité. Nous confessons toujours : « Gloire à la Sainte, Consubstantielle, Vivifiante et *Indivisible* Trinité ». Comment pourrions-nous donc séparer le *Père* du *Fils*, alors que Jésus Christ affirme que « *Le Père et Moi nous sommes Un* » [Jn 10, 30] et que saint Jean, l'Apôtre, l'Évangéliste et le Théologien, l'Apôtre de l'amour le proclame bien haut : « *Celui qui nie le Fils, ne peut avoir le Père* » [1 Jn 2, 23].

Mais même si les trois religions appellent Dieu, *Père* ; de qui est-Il vraiment le Père ? Pour les juifs et les musulmans, il est le Père des hommes, car Il les a créés ; alors que pour nous chrétiens, Il est le « *Père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ ! En lui, Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui, nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté* » [Eph. 1, 4-5]. Quelle ressemblance peut-il y avoir entre la Paternité divine dans le christianisme et celle des autres religions ?

D'aucuns pourraient dire : « Mais tout de même, Abraham adorait le Vrai Dieu ; et les juifs à travers Isaac et les musulmans, à travers Agar, sont les descendants de ce véritable adorateur de Dieu ». Ici, il faut clarifier plusieurs points : Abraham a adoré non pas le Dieu d'un monothéisme unipersonnel, comme c'est le cas dans le judaïsme et l'islam, mais la Très Sainte Trinité. Nous lisons dans les Saintes Écritures : « Le Seigneur lui apparut parmi les chênes de Mambré, comme il était assis à l'entrée de sa tente, pendant la chaleur du jour. Il leva les yeux et regarda : et voici, trois hommes étaient debout près de lui. Quand il les vit, il courut au-devant d'eux, depuis l'entrée de sa tente et se prosterna en terre, et il dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe point, je t'en prie, loin de ton serviteur » [Genèse 18, 1-4]. Sous quelle forme Abraham adora-t-il Dieu ? sous une forme unipersonnelle, ou sous la forme de la Divinité tri-une ? Nous, chrétiens orthodoxes, vénérons cette manifestation de la Sainte Trinité dans l'Ancien Testament lorsque, le jour de la Pentecôte, nous ornons nos églises de branchages symbolisant les chênes antiques, et lorsque nous vénérons l'Icône des Trois Anges au milieu de l'Église, tout comme notre Père Abraham l'a vénérée !

Descendre d'Abraham selon la chair ne nous est d'aucune utilité, si nous ne sommes pas régénérés par les eaux du Baptême et renouvelés dans la Foi d'Abraham. Et la Foi d'Abraham était la foi en Jésus Christ, comme l'a dit le Seigneur Lui-même : « *Votre père Abraham a tressailli d'allégresse à la pensée de voir mon jour. Il l'a vu et il s'est réjoui* » [Jn 8, 56]. Telle était également la Foi du Roi et Prophète David, qui avait entendu le Père parler à son Fils consubstantiel : « *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : siège à ma droite* » [Psaume 109, 1 ; Actes 2, 34]. Telle était la Foi des trois adolescents dans la fournaise ardente, quand ils furent sauvés par *le Fils de Dieu* [Daniel 3, 25] ; et du saint Prophète Daniel qui a eu la vision des deux natures de Jésus Christ dans le mystère de l'Incarnation, quand le Fils de l'homme est venu vers l'Ancien des jours [Daniel 7, 13]. Voilà pourquoi le Seigneur qui s'adresse à la postérité (biologiquement incontestable) d'Abraham, a dit : « *Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham* » [Jn 8, 39] et ces « œuvres » sont de « *croire en Celui que Dieu a envoyé* » [Jn 6, 29].

Qui est donc la *postérité* d'Abraham ? S'agit-il des fils d'Isaac selon la chair, ou les fils d'Agar l'égyptienne ? que dit l'Écriture par la voix du divin Apôtre ? « *Or, les promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité. Il n'est pas dit : et aux postérités, comme s'il s'agissait de plusieurs, mais en tant qu'il s'agit d'une seule : et à ta*

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles, dans les Cieux! Il nous a élus en Lui avant la création du monde, par amour, pour que nous fussions saints et irréprochables devant Lui; nous ayant prédestinés à être Ses fils adoptifs, par Jésus-Christ, pour Lui-même, selon le bon plaisir de Sa volontê, à la louange et à la gloire de Sa grâce, par laquelle Il nous a rendus agréables à Ses yeux en Son Fils bien-aimé.

☞ Eph 1,3-6

Le Seigneur apparut à Abraham en la vallée de Mambré, lorsqu'il était assis à la porte de sa tente dans la plus grande chaleur du jour. Abraham ayant levé les yeux, trois hommes lui apparurent, debout près de lui. Aussitôt qu'il les eut aperçus, il courut de la porte de sa tente au-devant d'eux, et se prosterna en terre. Et il dit: Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant Vos yeux, ne passez pas devant Votre serviteur sans Vous arrêter.Je Vous apporterai un peu d'eau pour laver Vos pieds, et Vous Vous reposerez sous cet arbre; Et je Vous servirai un peu de pain pour reprendre Vos forces; et Vous continuerez ensuite Votre chemin: car c'est pour cela que Vous êtes venus vers Votre serviteur. Ils lui répondirent: Faites ce que vous avez dit.

☞ Gn 18,1-5

Jésus répondit: Si Je Me glorifie Moi-même, Ma gloire n'est rien; c'est Mon Pére qui Me glorifie, Lui dont vous dites qu'Il est votre Dieu. Et vous ne Le connaissez pas; mais Moi, Je Le connais; et si Je

disais que Je ne Le connais pas, Je serais semblable à vous, un menteur. Mais Je Le connais, et Je garde Sa parole.Abraham, votre père, a tressailli de joie, désirant voir Mon jour; il l'a vu, et il s'est réjoui. Les Juifs lui dirent: Vous n'avez pas encore cinquante ans, et Vous avez vu Abraham? Jésus leur dit: En vérité, en vérité, Je vous le dis, avant qu'Abraham fût, Je suis. Ils prirent donc des pierres, pour les jeter sur Lui; mais Jésus Se cacha, et sortit du temple.

☞ Jn 8,54-59

Psaume de David. Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-Vous à ma droite, jusqu'à ce que Je fasse de Vos ennemis l'escabeau de Vos pieds. Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de Votre puissance; dominez au milieu de Vos ennemis. Avec Vous sera l'empire souverain au jour de Votre puissance, parmi les splendeurs des saints. Je Vous ai engendré de Mon sein avant l'aurore. Le Seigneur a juré, et Il ne S'en repentira point: Vous êtes prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisedech. Le Seigneur est à Votre droite; Il a brisé les rois au jour de Sa colère. Il jugera les nations; Il remplira tout de ruines; Il écrasera sur la terre les têtes d'un grand nombre. Il boira de l'eau du torrent dans le chemin; c'est pourquoi Il relèvera la tête.

☞ Ps 109

C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité; nous en sommes tous témoins. Après donc qu'Il a été élevé par la droite de Dieu, et qu'Il a reçu du Père la promesse de l'Esprit-Saint, Il a répandu cet Esprit, que vous voyez et entendez. Car David n'est pas monté

postérité, c'est à dire, à Christ» [Gal. 3, 16]. «*Et si vous êtes à Christ, alors vous êtes la descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse*» [Gal. 3, 29]. C'est en Jésus Christ qu'Abraham est devenu «*père de nombreuses nations*» [Gen. 17, 5; Rom. 4, 17]. Devant de telles promesses et de telles certitudes, que peut bien signifier le simple fait de descendre d'Abraham selon la chair? Selon les Saintes Écritures, Isaac est considéré comme la *semence*, ou la *postérité* d'Abraham, mais surtout comme *l'image de Jésus Christ*. Contrairement à Ismaël [le fils d'Agar; Gen. 16 :1-16], Isaac est né de la liberté miraculeuse d'une femme stérile et âgée, contre les les lois de la nature, d'une manière semblable à celle de Notre Sauveur, qui est né miraculeusement d'une Vierge. Il est monté sur le colline de Morija, tout comme le Christ est monté sur le calvaire, portant sur ses épaules le bois du sacrifice. Un ange a délivré Isaac de la mort; de la même façon, un ange a roulé la pierre pour nous montrer que le tombeau était vide, et que le Ressuscité n'était plus là. A l'heure de la prière, Isaac a rencontré Rébecca dans la plaine et l'a amenée jusqu'à la tente de sa mère Sarah, de la même façon Jésus viendra à la rencontre de Son Église sur les nuées afin de l'amener vers les demeures célestes, la Nouvelle Jérusalem, la patrie tant désirée.

Certes non! Nous n'avons pas du tout le même Dieu que les juifs et les musulmans. La condition *sine qua non* pour connaître le Père, est le Fils. «*Celui qui me voit, voit le Père; aucun homme ne peut venir au Père, si ce n'est par Moi*» [Jn 14, 6-9]. Notre Dieu est un Dieu Incarné «*que nous avons vu de nos yeux, et que nos mains ont touché*» [1 Jn 1, 1]. L'immatériel est devenu matériel pour notre salut, comme dit saint Jean Damascène, et il s'est *révélé* à nous. Mais quand donc s'est-Il révélé aux juifs et aux musulmans d'aujourd'hui, pour que nous puissions supposer qu'ils connaissent Dieu? S'ils ont une connaissance de Dieu en-dehors de Jésus Christ, alors le Christ s'est incarné, est mort et est ressuscité en vain!

Non, ils *ne* connaissent pas le Père. Ils ont leurs propres *conceptions* concernant le Père; mais toute conception de Dieu est une *idole*, car toute conception est le produit de notre imagination, la création d'un dieu à notre image et à notre ressemblance. Pour nous chrétiens, Dieu est *inconcevable, incompréhensible, indescriptible* et *immatériel*, comme le dit le grand saint Basile : «*Pour notre salut, Il s'est fait matériel et descriptible, pour autant que nous voulions nous unir à Lui. Révélation dans le mystère de l'incarnation de son Fils. A Lui, soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen*». C'est pourquoi St Cyprien de Carthage affirme que «celui qui n'a pas l'Église pour mère, n'a pas Dieu pour Père»! Que le Seigneur nous préserve de l'Apostasie et de l'avènement de l'Antichrist dont les signes avant-coureurs se multiplient jour après jour. Qu'Il nous préserve de la grande tribulation que même les élus ne pourraient supporter sans la Grâce de Dieu qui abrégera ces jours, et qu'Il nous garde parmi son «petit troupeau qui demeure selon l'élection de la grâce» afin que, comme Abraham, nous puissions nous réjouir de voir la lumière de Sa Face, par les prières de la Toute Sainte Mère de Dieu et toujours Vierge Marie, de toutes les puissances célestes, de la nuée des prophètes, martyrs, hiérarques, évangélistes et confesseurs, qui sont restés fidèles jusqu'à la mort, qui ont versé leur sang pour le Christ, et nous ont engendrés selon l'Evangile de Jésus Christ et dans les eaux du Baptême. Nous sommes leurs fils, faibles, pécheurs et indignes certes, mais nous n'étendrons pas les mains vers *un dieu étranger*! Amen.

La version française de l'article du père Basile Sakkas, « *Avons-nous le même Dieu que les juifs et les musulmans?* », est parue dans le n° 41-42 de *La Lumière du Thabor*, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne 1994, pp. 175-180.

II. Le pouvoir des dieux païens.

L'assaut de l'hindouisme sur le christianisme

Tous les dieux des nations sont des démons [Psaume XCV : 5]

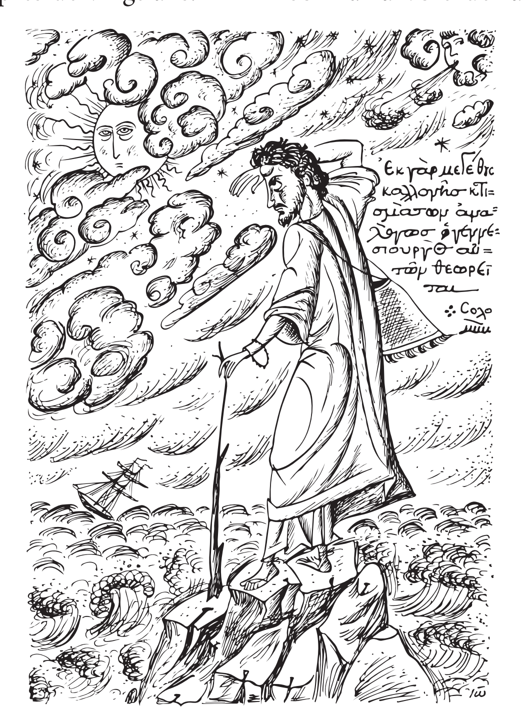
L'article suivant est issu de l'expérience d'une femme qui, après avoir fréquenté le lycée dans un couvent catholique romain, a pratiqué l'hindouisme pendant vingt ans jusqu'à ce que finalement, par la grâce de Dieu, elle se convertisse à la foi orthodoxe, arrivant ainsi à la fin de sa recherche de la vérité dans l'Église russe hors de Russie. Elle réside actuellement sur la côte ouest. Puissent ses paroles servir à ouvrir les yeux de ces chrétiens orthodoxes qui pourraient être tentés

de suivre les théologiens « libéraux » aveugles qui font maintenant leur apparition même dans l'Église orthodoxe, et dont la réponse à l'assaut du néo-paganisme sur l'Église du Christ doit être le « dialogue » avec ses sorciers et la communion avec eux dans la vénération des mêmes dieux païens.

1. Les attraits de l'hindouisme

J'avais seulement seize ans lorsque deux événements marquèrent le cours de ma vie. Je suis venu au couvent catholique dominicain de San Rafael (Californie) et j'ai rencontré le christianisme pour la première fois. La même année, j'ai également rencontré l'hindouisme en la personne d'un moine hindou, un *Swami*, qui allait bientôt devenir mon gourou, ou mon professeur. Une bataille avait commencé, mais je n'allais pas comprendre cela pendant près de vingt ans.

Au couvent, on m'a enseigné les vérités fondamentales du christianisme. Ici se trouvent la force des humbles et le piège des orgueilleux. Saint Jacques a écrit en vérité : *Dieu résiste aux superbes, et Il donne Sa grâce aux humbles*. (IV : 6). Et comme j'étais fière; je n'acceptais ni le péché originel ni l'enfer. Et j'avais beaucoup, beaucoup d'arguments contre ça. Une sœur d'une grande charité m'a donné la solution en me disant : « Priez pour le don de la foi. » Mais déjà la formation du Swami avait commencée à faire ses effets, et je pensais qu'il était dégradant de supplier quiconque, même Dieu, pour quoi que ce soit. Mais beaucoup plus tard, je me suis souvenu de ce qu'elle avait dit. Des années plus tard, la graine de la foi chrétienne qui avait été plantée en moi a émergé d'une mer infinie de désespoir.



Avec le temps, la nature des livres que je ramenai à l'école avec moi, tous couverts dans du papier blanc, a été découverte. Des livres comme la Bhagavad Gita, les Upanishads, le Vedantasara, l'Ashtavahra Samhita... En partie, mon secret était dévoilé, mais rien n'a été dit. Nul doute que les sœurs pensaient que cela passerait, comme en fait la plupart des vanités intellectuelles des jeunes filles. Mais une religieuse audacieuse m'a dit la vérité. C'est une vérité très impopulaire et rarement entendue aujourd'hui. Elle a dit que j'irais en enfer si je mourais dans l'hindouisme après avoir connu la vérité du christianisme. Saint Pierre le présente ainsi : *car on est esclave de celui par qui on a été vaincu. En effet, si après s'être retirés des souillures du monde par la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils sont vaincus en s'y engageant de nouveau, leur dernière condition devient pire que la première. Car il eût été meilleur pour eux de n'avoir pas connu la voie de la justice, que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été transmis.* [II Pierre 2, 19-21]. Comment j'ai méprisé cette sœur pour son fanatisme. Mais si elle était en vie aujourd'hui, je la remercierais de tout mon cœur. Ce qu'elle m'a dit me tenaillait, comme le fait la vérité, pour me conduire finalement à la plénitude de la sainte Orthodoxie.

La chose importante que j'ai obtenue au couvent était un bâton de mesure, et un jour il me servira pour découvrir la fraude de l'hindouisme. La situation a tellement changé depuis que j'étais à l'école. Ce qui était un cas isolé d'hindouisme est devenu une épidémie. Maintenant, il faut avoir une compréhension astucieuse de la dogmatique hindoue si l'on veut empêcher les jeunes chrétiens de se suicider spirituellement lorsqu'ils rencontrent les religions orientales. L'attrait de l'hindouisme est complet; il y a des flatteries pour chaque dimension de l'esprit et des appels à chaque faiblesse, mais surtout à l'orgueil. Et étant très fière, même à seize ans, c'est à ces derniers que je suis tombé proie la première. Le péché originel, l'enfer et le problème de la souffrance me dérangeaient. Je ne les avais jamais pris au sérieux avant d'arriver au couvent. Ensuite, le Swami m'a présenté une alternative « intellectuellement satisfaisant e» pour chaque dogme chrétien inconfortable.

au Ciel; mais il a dit lui-même: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Assieds-Toi à Ma droite, jusqu'à ce que J'aie fait de Tes ennemis l'escabeau de Tes pieds. Que toute la maison d'Israël sache donc très certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.
☞ Act 2,33-36

Cependant ces trois hommes, Sidrach, Misach et Abdénago, tombèrent liés au milieu de la fournaise embrasée. Et ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu et bénissant le Seigneur. Or Azarias, se tenant debout, fit cette prière, et, ouvrant la bouche au milieu du feu, il dit: Soyez béni, Seigneur, Dieu de nos pères, et que Votre nom soit loué et glorifié dans tous les siècles; parce que Vous êtes juste dans tout ce que Vous nous avez fait, et que toutes Vos oeuvres sont vraies et Vos voies droites, et que tous Vos jugements sont véritables.Car Vous avez rendu des jugements équitables dans tout ce que Vous avez fait venir sur nous et sur la cité sainte de nos pères, Jérusalem; parce que c'est dans la vérité et dans la justice, à cause de nos péchés, que Vous avez amené tout cela.

☞ Dn 3,23-28

Je regardais, à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait; et je vis que la bête avait été tuée, que son corps était détruit et qu'il avait été livré pour être brûlé au feu; je vis aussi que la puissance des autres bêtes leur avait été ôtée, et que la durée de leur vie leur avait été marquée jusqu'à un temps et un temps. Je regardais donc dans cette vision nocturne,

et voici, quelqu'un, semblable au Fils de l'homme, venait avec les nuées du ciel, et Il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. Ils Le présentèrent devant lui, et Il Lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, et tous les peuples, les tribus et les langues Le servirent; Sa puissance est une puissance éternelle qui ne Lui sera point ôtée, et Son royaume ne sera jamais détruit.

☞ Dn 7,11-14

Jésus leur répondit: En vérité, en vérité, Je vous le dis, quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison; mais le fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous met en liberté, vous serez vraiment libres. Je sais que vous êtes fils d'Abraham; mais vous cherchez à Me faire mourir, parce que Ma parole n'a pas prise sur vous Moi, Je dis ce que j'ai vu chez Mon Pére; et vous, vous faites ce que vous avez vu chez votre père. Ils lui répondirent: Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit: Si vous êtes fils d'Abraham, faites les oeuvres d'Abraham. Mais maintenant vous cherchez à Me faire mourir, Moi qui vous ai dit la vérité, que J'ai entendue de Dieu; cela, Abraham ne l'a pas fait.

☞ Jn 8,34.-40

Jésus leur répondit: En vérité, en vérité, Je vous le dis, Vous Me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous avez été rassasiés. Travaillez en vue d'obtenir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera; car

L'enfer n'était, après tout, qu'un état temporaire de l'âme provoqué par notre propre mauvais karma (actions passées) dans cette vie ou dans une vie antérieure. Et, bien sûr, une cause finie ne pourrait pas avoir un effet infini. Le péché originel a été merveilleusement transmuté en Divinité originelle. C'était mon droit d'aînesse, et rien de ce que je pourrais faire n'abrogerait cette fin glorieuse. J'étais Divine. J'étais Dieu : « le rêveur infini rêvant des rêves finis. »
Quant au problème de la souffrance, la philosophie hindoue connue sous le nom de Vedanta a un système philosophique vraiment élégant pour s'en occuper. En un mot, la souffrance était maya ou illusion. Elle n'avait pas d'existence réelle - et de plus, l'Advaitin pouvait prétendre le prouver!
Dans un autre domaine, l'hindouisme fait appel à l'erreur très respectable de supposer que l'homme est perfectible : par l'éducation (dans leurs termes, le système des gourous) et par « l'évolution » (le développement spirituel constant de l'homme). Un argument est également avancé du point de vue de la relativité culturelle ; elle a acquis désormais une telle respectabilité que c'est un véritable péché (pour ceux qui ne croient pas au péché) de contester toute forme de relativité. Qu'y a-t-il de plus raisonnable, disent-ils, que des nations et peuples différents adorant Dieu différemment ? Dieu, après tout, est Dieu, et la variété des modes de culte produit un « enrichissement » religieux général.
Mais l'attrait le plus convaincant généralement est peut-être le pragmatisme. Toute la construction philosophique de l'hindouisme est étayée par les instructions religieuses pratiques données par le gourou au disciple. Avec ces pratiques, le disciple est invité à vérifier la philosophie par sa propre expérience. Rien ne doit être accepté sur la foi. Et contrairement aux notions populaires, il n'y a pas de mystères — juste une énorme quantité de matériel ésotérique — donc il n'y a tout simplement pas besoin de foi. On vous dit : « Essayez-le et voyez si cela fonctionne. »
Cette approche pragmatique est extrêmement tentante pour l'esprit occidental. Cela semble tellement « scientifique ». Mais presque tous les étudiants tombent droit dans une sorte d'erreur pragmatique : c'est-à-dire, si les pratiques fonctionnent (et elles fonctionnent réellement), il croit que le système est vrai, et implicitement, qu'il est bon. Ceci, bien sûr, n'est pas prouvé. Tout ce qu'on peut vraiment en dire, c'est : s'ils fonctionnent, alors ils fonctionnent. Mais cela explique comment une petite expérience psychique donne au pauvre élève beaucoup de conviction.
Cela m'amène à la dernière flatterie que je mentionnerai, à savoir les « expériences spirituelles ». Celles-ci sont d'origine psychique et/ou diabolique. Mais qui parmi les pratiquants a un moyen de distinguer l'illusion de la véritable expérience spirituelle ? Ils n'ont pas de bâton de mesure. Mais ne pensez pas que ce qu'ils voient, entendent, sentent et touchent dans ces expériences soient le résultat d'une simple aberration mentale. Ce ne l'est pas. Il s'agit de ce que notre tradition orthodoxe appelle *prelest*. C'est un mot important, car il fait référence à la condition exacte d'une personne ayant des « expériences spirituelles » hindoues. Il n'y a pas d'équivalent précis du terme *prelest* dans le lexique anglais. Il couvre toute la gamme des fausses expériences spirituelles : de la simple illusion et séduction à la possession réelle. Dans tous les cas, la contrefaçon est considérée comme authentique et l'effet global est une croissance accélérée de l'orgueil. Un sentiment chaleureux et confortable d'une importance particulière s'installe chez la personne en *prelest*, et cela compense toutes ses austérités et souffrances.



Dans sa première épître, Saint Jean avertit les premiers chrétiens : *Bien-aimés, ne croyez pas à tous les esprits, mais éprouvez les esprits s'ils sont de Dieu*... (4, 1). Saint Grégoire le Sinaïte a pris soin d'instruire ses moines sur les dangers de ces expériences : « [les démons] ne cessent de tourner autour [de novices], de tendre des pièges et de creuser des fosses pour les faire tomber... » Un moine lui a demandé : « Que faire, quand le diable apparaît comme un ange de lumière et cherche à tromper l'homme ? » Le Saint répondit : « Celui qui voit cela ne doit pas le recevoir sur le champ, mais d'abord éprouver et discerner le bien et le mal, et seulement alors croire. Car ce que peut faire la grâce, et que le démon ne peut pas faire, est évident. Le démon (quand bien même il apparaîtrait comme un ange de lumière) ne saurait susciter dans l'homme ni douceur, ni lumière, ni mépris du monde, ni arrêt des passions et des plaisirs : c'est là l'œuvre de la grâce. Ce qu'il fait

est orgueil, lâcheté, présomption, et toute autre malice. À la manière dont elle opère, tu peux donc savoir si la lumière qui brille dans ton âme est de Dieu ou de Satan. La laitue ressemble à la salade amère, et le vinaigre ressemble au vin. Mais quand tu goûtes, tu connais la différence. Il en va de même pour l'âme de l'homme. Si elle a le discernement, elle connaît les charismes du Saint-Esprit et les fantasmes de Satan ».✠ Le novice spirituel égaré ou orgueilleux est le plus vulnérable au prelest. Et le succès et la longévité de l'hindouisme dépendent très largement de ce faux mysticisme. Comment tout cela est attrayant pour les jeunes toxicomanes, qui ont déjà été initiés à ce genre d'expériences ! Ces dernières années ont vu la floraison et la prolifération des Swamis. Ils ont aperçu l'opportunité de gloire et de richesse sur ce marché prêt à l'emploi, et ils l'ont saisi.

c'est Lui que Dieu le Père a marqué de Son sceau. Ils Lui dirent donc: Que ferons-nous pour faire les oeuvres de Dieu? Jésus leur répondit: L'oeuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qu'Il a envoyé.

☞ Jn 6,26-29

2. Une guerre de dogmes

Aujourd'hui, la chrétienté reçoit les attaques d'un ennemi qui est presque invisible aux fidèles. Et s'il le peut, il atteindra le cœur avant de déclarer son nom. L'ennemi est l'hindouisme et la guerre menée est une guerre de dogmes. Lorsque les sociétés Vedanta ont été fondées dans ce pays, au tournant du siècle, les premiers efforts ont été dirigés pour établir qu'il *n'y avait pas de réelle différence* entre l'hindouisme et le christianisme. Non seulement il n'y avait pas de conflit, mais un bon chrétien serait un meilleur chrétien en étudiant et en pratiquant le Vedanta; il comprendrait le vrai christianisme. Dans les premières conférences, les Swamis ont tenté de montrer que les idées qui semblaient propres au christianisme — comme le Logos et la Croix — avaient leur origine en Inde. Et ces idées qui semblaient propres à l'hindouisme — comme la renaissance, la transmigration de l'âme et le samadhi (ou transe) se trouvaient également dans les écritures chrétiennes — lorsqu'elles étaient correctement interprétées. Ce genre de leurre a attrapé de nombreux chrétiens sincères, mais égarés. La première attaque fut *contre* ce qu'on pourrait appeler les dogmes « sectaires » et *pour* une religion dite scientifique basée sur une étude comparative de toutes les religions. L'accent a toujours été mis sur ceci : les différences n'existent pas. Tout est Un. Toutes les différences sont juste à la surface; elles sont apparentes ou relatives, elles ne sont pas réelles. Tout cela ressort clairement des conférences publiées, prononcées au début des années 1900. Aujourd'hui, nous courons un grand danger car cet effort a été très fructueux. Maintenant, dans le langage courant le « dogme » est un terme dérisoire. Mais ce mépris ne pouvait pas provenir de ceux qui savent qu'il se réfère à l'héritage le plus précieux de l'Église. Cependant, une fois que la mauvaise connotation est devenue populaire, le timide, qui n'aime jamais être associé à ce qui est impopulaire, a commencé à parler de « dogme rigide », qui est redondant, mais dénote une désapprobation. L'attitude s'est donc transmise à partir des critiques « ouverts d'esprit », qui ne savaient pas que le dogme énonce ce qu'est le christianisme, ou qui n'aimaient tout simplement pas ce qu'est le christianisme. Cette nouvelle prédisposition de la part de nombreux chrétiens, à reculer face à l'accusation de *dogmatisme*, a représenté un soutien nouveau aux hindous, qui s'est avéré d'une valeur stratégique, car provenant de *l'intérieur*.

Le fait incroyable est que peu de gens comprennent que le pouvoir qui vient renverser le dogme chrétien n'est lui-même rien d'autre qu'un système opposé de dogmes. Les deux ne peuvent pas se mélanger ou « s'enrichir » l'un l'autre parce qu'ils sont totalement antithétiques. Si les chrétiens sont persuadés de rejeter ou (ce qui est stratégiquement plus intelligent) de modifier leurs dogmes pour répondre à la demande d'un christianisme plus actuel ou « universel », ils ont tout perdu, car les croyants sont attachés aux cœurs de leurs dogmes. Et *les dogmes hindous sont une répudiation directe des dogmes chrétiens*. Cela nous amène à une conclusion stupéfiante : *Ce que les chrétiens croient être le mal, les hindous considèrent comme un bien, et inversement : ce que les hindous croient être le mal, les chrétiens le croient bien*.

Le vrai combat réside en ceci : que le péché ultime pour le chrétien est le bien suprême pour l'hindou. Les chrétiens ont toujours reconnu *l'orgueil* comme le péché fondamental — la source de tout péché. Et Lucifer en est l'archétype quand il dit : «*Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu. Je monterai au-dessus des nuages; Je serai comme le Très-Haut* ». À un niveau inférieur, c'est l'orgueil qui transforme même les vertus de l'homme en péchés. Mais pour l'Hindou en général, et l'Advaitin ou Vedantan en particulier, le seul « péché » est de ne pas se considérer soi-même et l'Humanité comme Dieu lui-même. Dans les mots de Swami Vivekananda (qui fut le plus grand avocat moderne du Vedanta) : «Vous ne comprenez pas encore l'Inde ! Nous, les Indiens,

Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous; car il est écrit: Maudit est quiconque est pendu au bois; afin que la bénédiction d'Abraham fût communiquée aux gentils par le Christ Jésus, et que nous reçussions par la foi l'Esprit qui avait été promis. Mes frères (je parle à la manière des hommes), quand le testament est en bonne forme, personne ne peut l'annuler ou n'y ajouter quoi que ce soit. Or, les promesses ont été faites à Abraham, et à sa postérité. Il ne dit pas: Et à ses postérités, comme s'il s'agissait de plusieurs; mais Il dit, comme parlant d'un seul: Et à ta postérité, qui est le Christ. Voici ce que je veux dire: Dieu ayant conclu une alliance en bonne forme, la loi, qui a été donnée quatre cent trente ans après, n'a pu la rendre nulle, ni abroger la promesse. Car si c'est par la loi qu'est donné l'héritage, ce n'est donc plus par la promesse. Or, Dieu l'a donné à Abraham par une promesse.

☞ Gal 3,13-18

✠ Grégoire le Sinaïte, *Comment chacun doit prier*, in *Philocalie des Pères neptiques*, tome second, p.824, 826-7, Jean-Claude Lattès, Paris, 1995

En effet, vous tous qui avez été baptisé dans le Christ, vous avez été revêtus du Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Gentil; il n'y a plus ni esclave ni libre; il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. Que si vous êtes au Christ, vous êtes donc la postérité d'Abraham, héritier en vertu de la promesse.
☞ Gal 3,27-29

sommes des adorateurs de l'Homme, après tout. Notre Dieu est l'Homme ! » La doctrine du mukti, ou du salut, consiste en ceci : « L'homme doit devenir Divin en réalisant le Divin ». Ainsi, on peut voir les dogmes de l'hindouisme et du christianisme se tenir face à face, chacun défiant l'autre sur la nature de Dieu, la nature de l'homme et le but de l'existence humaine. Mais lorsque les chrétiens acceptent la propagande hindoue selon laquelle il n'y a pas de combat en cours et les différences entre le christianisme et l'hindouisme ne sont qu'apparentes et irréelles — alors les idées hindoues sont libres de prendre le contrôle de l'âme des chrétiens, remportant la bataille sans résistance. Et le résultat final de cette bataille est vraiment choquant ; la puissance corruptrice de l'hindouisme est immense. Dans mon cas, malgré toute la formation solide que j'ai reçue au couvent, vingt ans dans l'hindouisme m'ont amené aux portes mêmes de la vénération du malin. Vous voyez, en Inde, « Dieu » est également vénéré comme le malin, sous la forme de la déesse Kali. Mais j'en parlerai dans la section suivante, au sujet des pratiques hindoues. C'est la fin qui nous attend quand il n'y a plus de dogme chrétien. Je dis cela par expérience personnelle, parce que j'ai adoré Kali en Inde et dans ce pays. Et elle, qui est satan, n'est pas une plaisanterie. *Si vous abandonnez le Dieu vivant, le trône ne restera pas vide*.

Et Dieu lui dit: C'est Moi qui vous parle; Je ferai alliance avec vous, et vous serez le père de nations nombreuses. Vous ne vous appellerez plus Abram, mais vous vous appellerez Abraham; parce que Je vous ai établi pour être le père d'une multitude de nations. Je ferai croître votre race à l'infini; Je vous rendrai chef de nations, et des rois sortiront de vous. J'affermirai Mon alliance avec vous, et après vous avec votre race dans la suite de leurs générations, par un pacte éternel: afin que Je sois votre Dieu, et le Dieu de votre postérité après vous. Je vous donnerai, à vous et à votre race, la terre où vous demeurez maintenant comme étranger; tout le pays de Chanaan, comme une possession perpétuelle; et Je serai le Dieu de vos descendants.
☞ Gn 17,4.-8

3. Lieux et pratiques hindous

En 1956 j'ai fait une enquête sur le terrain auprès des chasseurs de têtes aux Philippines. Mon intérêt était pour la religion primitive — en particulier dans ce que l'on appelle une région « non civilisée » — où il y avait eu peu de missionnaires. Quand je suis arrivé à Ifugao (c'est le nom de la tribu), je ne croyais pas à la magie noire ; quand je suis parti, j'y croyais. Un prêtre Ifugao (un munbaki), nommé Talupa, est devenu mon meilleur ami et collaborateur. Avec le temps, j'ai appris qu'il était fameux pour son talent dans l'art noir. Il m'a emmené au baki, cérémonie de magie rituelle, qui a lieu presque tous les soirs pendant la saison des récoltes. Une dizaine de prêtres s'étaient rassemblés dans une hutte et ils ont passé la nuit à invoquer les divinités et les ancêtres, à boire du vin de riz et à faire des sacrifices aux deux petites images connues sous le nom de bulol. Elles étaient lavées dans du sang de poulet, recueilli dans un plat et utilisé pour deviner l'avenir avant qu'il ne soit utilisé sur les images. Ils ont étudié le sang en regardant la taille et le nombre de bulles, le temps qu'il fallait pour coaguler ; ils tiraient aussi des informations de la couleur et la configuration des organes du poulet. Chaque soir, je prenais consciencieusement des notes. Mais ce n'était que le début. Je n'élaborerai pas sur la magie d'Ifugao ; il suffit de dire qu'au moment où je suis parti, j'avais vu une telle variété et quantité d'événements surnaturels que toute explication scientifique était pratiquement impossible. Si j'avais été prédisposé à croire quoi que ce soit quand je suis arrivé, c'était que la magie avait une explication tout à fait naturelle. Aussi, permettez-moi de dire que je n'ai pas peur très facilement. Mais le fait est que j'ai quitté Ifugao parce que j'ai vu que leurs rituels non seulement fonctionnaient, mais qu'ils avaient des effets sur moi — au moins deux fois.

En effet, ce n'est point par la loi qu'a été faite à Abraham, ou à sa postérité, la promesse d'avoir le monde pour héritage; mais c'est par la justice de la foi. Car si les héritiers le sont par la loi, la foi est rendue vaine, la promesse est abolie. En effet, la loi produit la colère, puisque, là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas de transgression. C'est donc par la foi que vient

Je dis tout cela pour que ce que je dis sur les pratiques et les lieux de culte hindous ne semble pas invraisemblable, comme de simples inventions d'un « cerveau échauffé ». Onze ans après l'épisode d'Ifugao, j'ai fait un pèlerinage à la grotte d'Amarnath, au cœur de l'Himalaya. La tradition hindoue la considère comme le lieu le plus sacré du culte de Siva, où il se manifeste à ses fidèles et leur accorde des faveurs. C'est un voyage long et difficile au-delà Mahaguna, un col à 4 250 m, et à travers un glacier ; j'ai pu ainsi consacrer beaucoup de temps en chemin à son adoration, d'autant plus que le garçon qui dirigeait le poney de tête ne parlait pas anglais, et je ne parlais pas d'hindi. Cette fois, j'étais prédisposé à croire que le dieu que j'avais adoré et médité pendant des années se manifesterait gracieusement à moi. L'image de Siva dans la grotte est en elle-même une curiosité : une image de glace formée par le ruissellement de l'eau. Elle croît et décroît avec la Lune. Quand c'est la pleine lune, l'image naturelle atteint le plafond de la grotte — environ 4,5 mètres — et à la pleine lune il n'en reste presque plus rien. Et ainsi elle grandit et diminue chaque mois. À ma connaissance, personne n'a expliqué ce phénomène. Je me suis approché de la grotte à un moment propice, lorsque l'image était à son maximum. Je devais bientôt adorer mon dieu avec de la noix de coco verte, de l'encens, des morceaux de tissu rouges et blancs, des noix, des raisins secs et du sucre — tous les articles prescrits par le rituel. Je suis entré dans la grotte avec des larmes de dévotion. Ce qui s'est passé alors est difficile à décrire. L'endroit était animé — tout comme une hutte Ifugao avec baki en plein essor. Stupéfaite de me retrouver dans un lieu rempli d'une immoralité inexplicable, je suis parti en vomissant avant que le prêtre ne puisse

finir mon offrande à la grande image de glace. La façade de l'hindouisme s'était fissurée lorsque je suis entré dans la grotte de Siva, mais il y eut encore un certain temps avant que je me libère. Pendant cette période, j'ai cherché quelque chose pour soutenir l'édifice en train de s'effondrer, mais je n'ai rien trouvé. Rétrospectivement, il me semble que nous savons souvent que quelque chose est vraiment mauvais, bien avant de pouvoir vraiment y croire.



Cela vaut autant pour les « pratiques spirituelles » hindoues que pour les soi-disant « lieux saints ». Lorsqu'un élève est initié par le gourou, il reçoit un mantra sanscrit (une formule magique personnelle) et des conseils pratiques religieux spécifiques. Ceux-ci sont entièrement ésotériques et sont transmis par la tradition orale. Vous ne les trouverez pas sous forme imprimée et il est très peu probable de les apprendre d'un initié, à cause des fortes sanctions protégeant ce secret. En effet, le gourou invite son disciple à prouver la philosophie par sa propre expérience. Le fait est que ces pratiques fonctionnent réellement. L'étudiant peut obtient des pouvoirs ou « siddhis ». Il s'agit de la capacité de lire les esprits, du pouvoir de guérir ou de détruire, de produire des objets, de raconter l'avenir et ainsi de suite — toute la gamme de trucs psychiques mortels. Mais bien pire que cela, il tombe invariablement dans un état de *prelest*, où il prend l'illusion pour la réalité. Il a des « *expériences spirituelles* » d'harmonie et de paix illimitées. Il a des visions de divinités et de lumière. (On pourrait se rappeler que Lucifer lui-même peut apparaître comme un ange de lumière.) Par « illusion », je ne veux pas dire qu'il ne fait pas l'expérience réelle de ces choses ; je veux dire plutôt qu'elles ne viennent pas de Dieu. Il y a, bien sûr, le système philosophique qui soutient chaque expérience, donc les pratiques et la philosophie se soutiennent mutuellement et le système devient très fort.

En fait, l'hindouisme n'est pas tant une recherche intellectuelle qu'un système de pratiques, et ce sont littéralement de la magie noire. C'est à dire, si vous faites x, vous obtenez y : un contrat simple. Mais les termes ne sont pas précisés et l'étudiant demande rarement quelle est la source de ces expériences ou qui lui accorde du crédit — sous la forme de pouvoirs et de « belles » expériences. C'est la situation faustienne classique, mais ce que le pratiquant ne sait pas, c'est que le prix à payer pourrait bien être son âme immortelle. Il existe une vaste gamme de pratiques — des pratiques adaptées à tous les tempérament. La divinité choisie peut avoir une forme : un dieu ou une déesse ; ou être sans forme : le Brahman Absolu. La relation avec l'Idéal choisi varie également — ce peut être celle d'un enfant, d'une mère, d'un père, d'un ami, d'un bien-aimé, d'un serviteur ou, dans le cas de l'Advaita Vedanta, la « relation » est l'identité. Au moment de l'initiation, le gourou donne à son disciple un mantra et cela détermine le chemin qu'il suivra et les pratiques qu'il aura à entreprendre. Le gourou dicte également comment le disciple vivra sa vie quotidienne. Dans le Vedanta (ou système moniste), les disciples célibataires ne doivent pas se marier ; tous leurs pouvoirs doivent être dirigés vers la réussite des pratiques. Un disciple sincère n'est pas non plus un mangeur de viande, car la viande émousse la lame bien affilée de la perception. Le gourou est littéralement considéré comme Dieu lui-même — il est le Rédempteur du disciple. À la base, les nombreux exercices « spirituels » ne découlent que de quelques pratiques fondamentales. Je vais juste les survoler. Premièrement, il y a l'idolâtrie. Ce peut être le culte d'une image ou d'un portrait, avec des offrandes de lumière, de camphre, d'encens, d'eau et de bonbons. L'image peut être éventée avec une queue de yack, baignée, habillée et mise au lit. Cela semble très enfantin, mais il est prudent de ne pas sous-estimer les expériences psychiques qu'ils peuvent susciter. L'idolâtrie védantique prend la forme de l'adoration de soi — soit mentalement, soit extérieurement, avec tous les accessoires rituels. Un dicton aphoristique courant en Inde illustre cette adoration de soi. C'est *So Ham, So Ham*, ou « Je suis Lui, je suis Lui ». Puis il y a Japa, ou la répétition du mantra sanskrit donné au disciple lors de son initiation. En fait, c'est la récitation d'une formule magique. Le pranayama consiste en des exercices de respiration utilisés en conjonction avec Japa. Il existe d'autres pratiques qui sont propres au Tantra ou à l'adoration de Dieu comme Mère, principe féminin, pouvoir, énergie, principe d'évolution et d'action. On les appelle les cinq M. Ils sont ouvertement méchants et plutôt maladifs, donc

l'héritage, afin que la non seulement à celle qui a reçu la loi, mais encore à celle qui a la foi d'Abraham, notre père à tous. (selon qu'il est écrit: Je t'ai établi le père de nations nombreuses); il l'est devant Dieu, auquel il a cru, qui rend la vie aux morts, et qui appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont. Ayant espéré contre l'espérance, il a cru qu'il deviendrait le père de nations nombreuses, selon qu'il lui avait été dit: Telle sera ta postérité.

☞ Rom 4,13-18

Or Saraï, femme d'Abram, ne lui avait point encore donné d'enfants; mais, ayant une servante égyptienne nommée Agar, elle dit a son mari: Vous savez que le Seigneur m'a mise hors d'état d'avoir des enfants; prenez donc ma servante, afin que je voie si j'aurai au moins des enfants par elle. Et Abram s'étant rendu à sa prière, Saraï prit sa servante Agar, qui était Egyptienne, et la donna pour femme à son mari, dix ans après qu'ils eurent commencé à demeurer au pays de Chanaan. Abram en usa selon le désir de Saraï. Mais Agar, voyant qu'elle avait conçu, commença à mépriser sa maîtresse. Alors Saraï dit à Abram: Vous agissez avec moi injustement. Je vous ai donné ma servante pour être votre femme; et voyant qu'elle est devenue grosse, elle me méprise. Que le Seigneur soit juge entre vous et moi. Abram lui répondit: Votre servante est entre vos mains; usez-en avec elle comme il vous plaira. Saraï l'ayant donc châtiée, Agar s'enfuit. Et l'Ange du Seigneur, la trouvant dans le désert auprès de la fontaine qui est le

je ne les décrirai pas. Mais eux aussi ont trouvé leur chemin vers ce pays. Swami Vivekananda a prescrit cette marque d'hindouisme avec le Vedanta. Il a dit : « J'adore la Terrible ! C'est une erreur de croire que tous les hommes trouvent leur raison dans le plaisir. Autant sont nés pour rechercher la douleur. Adorons la Terreur pour elle-même. Combien peu ont osé adorer la Mort, ou Kali ! Adorons la mort ! » Encore une fois, les paroles du Swami sur la déesse Kali : « Il y en a qui se moquent de l'existence de Kali. Pourtant, aujourd'hui, elle est là-bas parmi les gens. Ils sont affolés par la peur et les soldats ont été appelés à affronter la mort. Qui peut dire que Dieu ne se manifeste pas autant comme le mal que comme le bien ? Mais seul l'hindou ose l'adorer comme le mal. » ✠
Le plus grand dommage est que cette pratique ponctuelle du mal se poursuit avec la ferme conviction qu'il est bon. Et le salut qui est vainement recherché par un effort personnel ardu dans l'hindouisme ne peut être opéré par Dieu qu'à travers l'effacement chrétien.

4. Évangéliser l'Occident

En 1893, un moine hindou inconnu arriva au Parlement des religions de Chicago. C'était Swami Vivekananda, que j'ai déjà mentionné. Il a fait une impression étonnante sur ceux qui l'ont entendu, à la fois par son apparence – habillé et vêtu d'orange et cramoisi – et par ce qu'il a dit. Il a été immédiatement adulé par la haute société de Boston et de New York. Les philosophes de Harvard ont été très impressionnés. Et il ne fallut pas longtemps avant qu'il ait rassemblé un noyau dur de disciples qui l'ont soutenu lui et son rêve grandiose : l'évangélisation du monde occidental par l'hindouisme, et plus particulièrement, par l'hindouisme védantique (ou moniste). Des sociétés Vedanta ont été établies dans les grandes villes de ce pays et en Europe. Mais ces centres n'étaient qu'une partie de son travail. Le plus important était *l'infusion des idées védantiques dans les circuits intellectuels de la pensée académique*. Son but était leur diffusion. Peu importait à Vivekananda que le crédit soit accordé ou non à l'hindouisme, du moment que le message du Vedanta atteignait tout le monde. À plusieurs reprises, il a dit : frappez à toutes les portes. Dites à chacun qu'il est Divin. Aujourd'hui, certaines parties de son message sont présentées dans des livres de poche que vous pouvez trouver dans n'importe quelle librairie – dans les livres d'Aldous Huxley, Christopher Isherwood, Somerset Maugham, Teilhard de Chardin et même Thomas Merton. Thomas Merton, bien sûr, constitue une menace particulière pour les chrétiens, car il se présente comme un moine chrétien contemplatif, et son travail a déjà affecté une partie vitale du catholicisme romain, son monachisme. Peu de temps avant sa mort, le Père Merton a écrit une introduction approbatrice à une nouvelle traduction de la Bhagavad Gita, qui est le manuel spirituel ou « la Bible » de tous les hindous, et l'un des fondements du monisme ou Advaita Vedanta. La Gita, il faut le rappeler, s'oppose à presque tous les enseignements importants du christianisme. Son livre sur les Maîtres Zen, publié à titre posthume, est également remarquable, car tout l'ouvrage est basé sur une erreur perfide : l'hypothèse que toutes les soi-disant « expériences mystiques » dans toutes les religions sont vraies. Il aurait dû savoir mieux. Les avertissements contre cela sont forts et clairs, à la fois dans les Saintes Écritures et dans les Saints Pères. Aujourd'hui, je connais un monastère catholique en Californie où des moines cloîtrés expérimentent des pratiques religieuses hindoues. Ils ont été formés par un Indien devenu prêtre catholique. À moins que le terrain n'ait été préparé, je pense que ce genre de chose ne pourrait pas se produire. Mais, après tout, c'était le but de la venue de Vivekananda en Occident : préparer le terrain.
Le message de Vivekananda sur le Vedanta est assez simple. Il a l'air plus complexe à cause de ses ornements, seulement : le jargon sanscrit éblouissant et la structure philosophique très élaborée. Le message est essentiellement le suivant : toutes les religions sont vraies, mais le Vedanta est la vérité ultime. Les différences ne sont qu'une question de « niveaux de vérité ». Pour reprendre les mots de Vivekananda : « L'homme ne voyage pas de l'erreur à la vérité, mais grimpe d'une vérité à une autre, de la vérité inférieure à la vérité supérieure. La matière d'aujourd'hui est l'esprit du futur. Le ver d'aujourd'hui – le Dieu de demain. » Le Vedanta repose sur ceci : l'homme est Dieu. C'est donc à l'homme de travailler à son propre salut. Vivekananda l'a exprimé ainsi : « Qui peut aider l'Infini ? Même la main qui vient à vous à travers les ténèbres devra être la vôtre ». Vivekananda était assez malin pour savoir que le Vedanta dans sa forme pure serait trop difficile à suivre pour les chrétiens, dès le départ. Mais les « niveaux de vérité » ont fourni une belle passerelle vers un œcuménisme parfait – là où il n'y a pas de conflit parce que tout le monde a raison. Dans les

long du chemin de Sur, dans la solitude, lui dit: Agar, servante de Saraï, d'où venez-vous? et où allez-vous? Elle répondit: Je fuis devant Saraï ma maîtresse. L'Ange du Seigneur lui repartit: Retournez à votre maîtresse, et humiliez-vous sous sa main. Et Il ajouta: Je multiplierai votre postérité, de telle sorte qu'elle sera innombrable. Et continuant, Il lui dit: Vous avez conçu; vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez Ismaël; parce que le Seigneur a entendu le cri de votre affliction. Ce sera un homme fier et sauvage; il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui; et il dressera ses pavillons vis-à-vis de tous ses frères. Alors Agar invoqua le nom du Seigneur qui lui parlait, et elle dit: Vous êtes le Dieu qui m'avez vue. Car il est certain, ajouta-t-elle, que j'ai vu ici par derrière Celui qui me voit. C'est pourquoi elle appela ce puits: Le puits de Celui qui est vivant et qui me voit. C'est le puits qui est entre Cadès et Barad. Agar enfanta ensuite un fils à Abram, qui le nomma Ismaël. Abram avait quatre-vingt-six ans lorsqu'Agar lui enfanta Ismaël.

☞ Gn 16,1-16.

mots de Swami : « Si une religion est vraie, alors toutes les autres doivent l'être également. Ainsi, la foi hindoue est la vôtre autant que la mienne. Nous, hindous, ne tolérons pas seulement, nous nous unissons à toutes les religions, priant dans la mosquée du mahométan, adorant devant le feu du zoroastrien et nous agenouillant au pied de la croix du chrétien. Nous savons que toutes les religions, du fétichisme le plus bas à l'absolutisme radical, ne sont qu'autant de tentatives de l'âme humaine pour saisir et réaliser l'Infini. Nous rassemblons donc toutes ces fleurs et, les liant ensemble avec les cordons de l'amour, nous en faisons un merveilleux bouquet d'adoration. » Pourtant, toutes les religions n'étaient que des étapes vers la religion ultime, qui est l'Advaita Vedanta. Il avait un mépris particulier pour le christianisme, qui au mieux était une « vérité partielle » — une vérité dualiste. Dans ses conversations privées, il a dit que seul un lâche tendrait l'autre joue. Mais quoi qu'il dise des autres religions, il est toujours revenu sur la nécessité de l'Advaita Vedanta. « L'art, la science et la religion », a-t-il dit, « ne sont que trois manières différentes d'exprimer une seule vérité. Mais pour comprendre cela, nous devons avoir la théorie de l'Advaita. » Son attrait pour la jeunesse d'aujourd'hui est indéniable. Le Vedanta déclare que la liberté parfaite de chaque âme est d'être elle-même. Elle nie toute distinction entre sacré et profane : ce ne sont que des manières différentes d'exprimer la vérité unique. Et le seul but de la religion est de pourvoir aux besoins de différents tempéraments : un dieu et une pratique adaptés à chacun. En un mot, la religion c'est « faire sa vie à soi ». Tout cela semble exagéré; mais Vivekananda a fait un travail remarquable. Je vais maintenant montrer à quel point il a réussi à introduire ces idées hindoues dans le catholicisme romain, où son succès a été le plus frappant.



Swami Vivekananda est venu pour la première fois en Amérique pour représenter l'hindouisme au Parlement des religions de 1893. En 1968 on a célébré le 75e anniversaire de cet événement, et à ce moment-là un Symposium sur les religions a eu lieu sous les auspices de la Vivekananda Vedanta Society de Chicago. Le catholicisme romain était représenté par un théologien dominicain de l'Université DePaul, le père Robert Campbell. Swami Bhashyananda a ouvert la réunion par la lecture des messages de bonne volonté de la part de trois personnes très importantes. La seconde était un cardinal américain. Le Père Campbell a commencé la séance de l'après-midi par une conférence sur le conflit entre le traditionalisme et le modernisme dans le catholicisme moderne. Il a déclaré : « Dans ma propre université, les enquêtes menées sur les attitudes des étudiants catholiques montrent un grand basculement vers les opinions libérales au cours des cinq ou six dernières années. Je sais que le grand Swami Vivekananda serait lui-même en faveur de la plupart des tendances du christianisme libéral. » Ce que le père Campbell ne savait apparemment pas, c'était que les doctrines modernistes qu'il décrivait *n'étaient pas du tout chrétiennes*; il s'agissait tout simplement de Vedanta. Afin d'éliminer toute question d'interprétation, je citerai les paroles du Père sur l'interprétation moderniste de cinq sujets, tels qu'ils sont parus dans trois revues internationales : le *Prabuddha Bharata* publié à Calcutta, le *Vedanta Kesheri* publié à Madras, et *Vedanta and the West*, publié à Londres.
Sur les doctrines : « La vérité est une chose relative, ces doctrines et dogmes (c'est-à-dire la nature de Dieu, comment l'homme devrait vivre et l'après-vie) ne sont pas des choses fixes, elles changent, et nous en arrivons au point où nous nions certaines choses que nous affirmions autrefois comme des vérités sacrées. »
Sur Dieu : « Jésus est divin, c'est vrai, mais chacun de nous peut l'être, également. En fait, sur de nombreux points, je pense que vous constaterez que la perspective chrétienne libérale évolue dans la direction de l'Orient dans une grande partie de sa philosophie — à la fois dans sa conception d'un Dieu impersonnel et dans la notion que nous sommes tous divins. »
Sur le péché originel : « Ce concept est très offensant pour le christianisme libéral, qui soutient que l'homme est perfectible par une formation et une éducation appropriées. »
Sur le monde : « ... Le libéral affirme que le monde peut être amélioré et que nous devons nous consacrer à la construction d'une société plus humaine au lieu de vouloir aller au paradis. »
Sur les autres religions : « Le groupe libéral dit : ‹ Ne vous inquiétez pas de sujets d'un autre temps, tels que la recherche de

✠ Rares sont ceux qui, même parmi les plus désireux d'entrer en « dialogue » avec les religions orientales et d'exprimer leur unité religieuse fondamentale avec elles, ont une conception précise des pratiques et croyances religieuses païennes, dont le joug béni et léger du Christ a délivré l'humanité. La déesse Kali, l'une des divinités hindoues les plus populaires, est le plus souvent représentée au milieu d'une débauche de sang et de carnage, des crânes et des têtes coupées suspendues à son cou, sa langue sortant de façon grotesque de sa bouche assoiffée de plus de sang; elle est apaisée dans les temples hindous par des offrandes sanglantes de chèvres (Swami Vivekananda les justifie ainsi : « Pourquoi pas un peu de sang pour compléter le tableau ? »). À son propos, Swami Vivekananda, déclarait, tel qu'enregistré par son disciple, « sœur Nivedita » : « Je crois qu'elle me guide dans chaque petite chose que je fais, et fait de moi ce qu'elle veut, » et à chaque pas il était conscient de sa présence comme si elle était présente à ses côtés. Il l'invoquait : « Viens, Mère, viens ! car Terreur est ton nom ; » et c'était son idéal religieux « de ne faire qu'un avec la Terrible pour toujours. » Est-ce, comme le métropolite Georges Khodre tente de nous convaincre, un exemple que nous devons accepter de « vie authentiquement spirituelle des non-baptisés », une partie des « richesses » spirituelles que nous devons emprunter aux religions non chrétiennes ? Ou n'est-ce pas plutôt une preuve des paroles du psalmiste : *Tous les dieux des nations sont des démons ?*

Thomas Lui dit: Seigneur, nous ne savons pas où Vous allez; comment pourrions-nous en savoir le chemin? Jésus lui dit: Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est par Moi. Si vous M'aviez connu, vous auriez aussi connu Mon Père; et bientôt vous Le connaîtrez, et vous L'avez déjà vu. Philippe Lui dit: Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit: Il y a si longtemps que Je suis avec vous, et vous ne Me connaissez pas? Philippe, celui que Me voit, voit aussi le Père. Comment peux-tu dire: Montrez-nous le Père? Ne croyez-vous pas que Je suis dans le Père, et que le Père est en Moi? Les paroles que Je vous dis, Je ne les dis pas de Moi-même; mais le Père, qui demeure en Moi, fait Lui-même Mes oeuvres.

☞ Jn 14,5.-10

convertis, etc., mais développons de meilleures relations avec les autres religions. › » Voilà les paroles du père Campbell au nom des catholiques modernistes. Le moderniste a été conduit comme un enfant par l'offre généreuse d'une vérité supérieure, d'une philosophie plus profonde et plus sublime — qui peut être obtenue en *subordonnant simplement le Christ vivant à l'homme moderne.*

Ici, alors, nous voyons le succès spectaculaire de l'hindouisme, ou de Swami Vivekananda, ou du pouvoir qui se trouve derrière Vivekananda. Cela a balayé entièrement le catholicisme romain. Ses chiens de garde ont pris le voleur pour l'ami du maître, et la maison est dévastée sous leurs yeux. Le voleur a dit : « Ayons une compréhension interreligieuse », et il passa la porte. Et l'expédient était si simple. Les hindous chrétiens (les Swamis) n'avaient qu'à réciter *la philosophie du Vedanta en utilisant des termes chrétiens*. Mais les chrétiens hindous (les catholiques modernistes) ont dû extrapoler leur religion pour inclure l'hindouisme. Alors nécessairement, la vérité est devenue erreur et l'erreur, vérité. Hélas, certains entraîneraient maintenant l'Église orthodoxe dans cette maison ravagée. Mais que les modernistes se souviennent des paroles d'Isaïe : *Malheur à vous, qui dites que le mal est bien, et que le bien est mal; qui changez les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres; qui changez l'amertume en douceur, et la douceur en amertume. Malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux, et qui êtes prudents selon vous-mêmes.* [Is. V : 20–21]

5. Le but de l'hindouisme : la religion universelle

Ce qui était au commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de vie (car la vie a été manifestée, et nous L'avons vue, et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous est apparue); ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père, et avec Son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ces choses pour que vous soyez dans la joie, et que votre joie soit parfaite.

☞ I Jn 1,1-4.

J'ai été étonné de voir les incursions que l'hindouisme avait faites pendant mon absence du christianisme. Il semble étrange que j'aie fait leur découverte en même temps. C'était parce que mon gourou dominait chacune de mes actions et pendant tout ce temps j'étais, littéralement, « cloîtrée », tout en vivant dans le monde. Les sévères injonctions du Swami m'ont empêché de lire des livres chrétiens ou de parler avec des chrétiens. Pour tous leurs discours prétentieux que toutes les religions sont vraies, les Swamis savent que Christ est leur ennemi juré. Donc pendant vingt ans j'ai été totalement immergée dans l'étude de la philosophie orientale et dans la pratique de ses disciplines. Mon gourou m'a ordonné d'obtenir un diplôme en philosophie et en anthropologie, mais ce n'étaient que des activités qui remplissaient le temps entre les parties importantes de ma vie : le temps avec Swami et le temps avec les enseignements et les pratiques du Vedanta.

La mission de Swami Vivekananda a été remplie à bien des égards, mais une partie n'a pas encore été accomplie. C'est l'établissement d'une religion universelle. En cela repose la victoire ultime du diable. Parce que la Religion Universelle ne peut pas contenir des idées « individualistes, sectaires », elle n'aura rien en commun avec le christianisme, sauf dans sa sémantique. Le Monde et la Chair peuvent être des feux dans le poêle et la cheminée, mais la Religion Universelle sera un incendie complet du christianisme. Les signes de ce but sont que le prêtre jésuite Teilhard de Chardin a déjà jeté les bases d'un « nouveau christianisme », et *c'est précisément selon les spécifications de Swami Vivekananda pour cette religion universelle.*

Teilhard de Chardin est une anomalie car, contrairement aux théologiens romains traditionnels, il est très apprécié par le clergé savant qui, pour leur excuse, je crois qu'ils ne savent pas de quoi il parle. Parce que les idées de Teilhard sont dans une large mesure des plagiats du Vedanta et du Tantra collés ensemble avec un jargon à consonance chrétienne et teints fortement d'évolutionnisme.

Permettez-moi de citer un exemple de lui : « Le monde dans lequel je vis devient divin. Pourtant ces flammes ne me consument pas, et ces eaux ne me dissolvent pas ; car, à la différence des fausses formes de monisme qui nous poussent par passivité à l'inconscience, le panchristianisme que je trouve place l'union au terme d'un difficile processus de différenciation. Je n'atteindrai l'esprit qu'en libérant complètement et exhaustivement toutes les puissances de la matière... Je reconnais qu'à l'exemple du Dieu incarné qui m'a été révélé par la foi catholique, je ne peux être sauvé qu'en devenant un avec l'univers. »

C'est purement et simplement de l'hindouisme. Il contient un peu de tout — un verset reconnaissable d'un Upanishad et des fragments de quelques systèmes philosophiques avec leurs pratiques.

Lors d'une conférence de presse donnée par le Père Arrupe, Général de la Compagnie de Jésus, au mois de juin, 1965, Teilhard de Chardin a été défendu au motif qu'« il n'était ni un théologien ni un philosophe professionnel, de sorte qu'il lui était possible d'ignorer toutes les implications philosophiques et théologiques attachées à certaines de ses intuitions. » Puis le père Arrupe le félicita : « Le père Teilhard est l'un des grands maîtres de la pensée contemporaine, et son succès n'est pas étonnant. Il a mené, en fait, une grande tentative pour réconcilier le monde de la science avec le monde de la foi. » Le résultat

de cette réconciliation est une nouvelle religion. Et selon les mots de Teilhard : « La nouvelle religion sera exactement la même que notre christianisme ancien, mais avec une vie nouvelle issue de l'évolution légitime de ses dogmes au fur et à mesure qu'ils entreront en contact avec de nouvelles idées. »

Après cette présentation du contexte, regardons maintenant la religion universelle de Vivekananda et le « nouveau christianisme » de Teilhard. La religion universelle telle que proposée par Vivekananda doit avoir cinq caractéristiques.

Premièrement, elle doit être scientifique. Elle sera érigée sur des lois spirituelles. Il s'agira ainsi d'une religion vraie et scientifique. En effet, Vivekananda et Teilhard utilisent tous les deux le scientisme théorique comme un article de leur foi.

Deuxièmement, son fondement est l'évolution. Selon Teilhard : « Une forme de religion jusque-là inconnue — que personne n'aurait encore pu imaginer ou décrire, faute d'un univers suffisamment grand et suffisamment organique pour la contenir — fleurit dans le cœur des hommes, à partir d'une graine semée par l'idée de l'évolution. » Et encore : « Le péché originel... nous lie pieds et mains et nous draine le sang » parce que « tel qu'il est maintenant exprimé, il représente une survivance de concepts statiques qui sont un anachronisme dans notre système de pensée évolutionniste ». Un tel concept pseudo-religieux d'« évolution », qui a été consciemment rejeté par la pensée chrétienne, est à la base de la pensée hindoue depuis des millénaires ; toute pratique religieuse hindoue l'assume.

Troisièmement, la religion universelle ne sera pas construite autour d'une personnalité particulière, mais sera fondée sur des « principes éternels ». Teilhard est en bonne voie vers le Dieu impersonnel lorsqu'il écrit : « Le Christ m'est de plus en plus indispensable... mais en même temps la figure du Christ historique me devient de moins en moins substantielle et distincte. » « ... Ma vision de lui me porte continuellement de plus en plus haut le long de l'axe (j'espère !) de l'orthodoxie. » Triste à dire, cet esprit du « Christ » non historique est celui de l'orthodoxie hindoue, et non pas du christianisme.

Quatrièmement, le but principal de la religion universelle sera de satisfaire les besoins spirituels des hommes et des femmes de types divers. Les religions individualistes et sectaires ne peuvent pas offrir cela. Teilhard pensait que le christianisme ne correspondait pas aux aspirations religieuses de tout le monde. Il enregistre son mécontentement en ces termes : « Le christianisme est encore dans une certaine mesure un refuge, mais il n'embrasse pas, ne satisfait pas ou même ne conduit plus ‹ l'âme moderne › . ».

Et finalement, cinquièmement, au sein de la religion universelle (ou nouveau christianisme), nous nous dirigeons tous vers la même destination. Pour Teilhard de Chardin, c'est le Point Omega, qui appartient à quelque chose qui est au-delà de la représentation. Pour Vivekananda, c'est l'Om, la syllabe sacrée des hindous : « L'humanité entière convergeant au pied de ce lieu sacré où est posé le symbole qui n'est pas un symbole, le nom qui est au-delà de tout son. »

Où va-t-elle finir, cette déformation duchristianisme et le triomphe de l'hindouisme ? Auronsnous l'Om ou aurons-nous l'Oméga ?

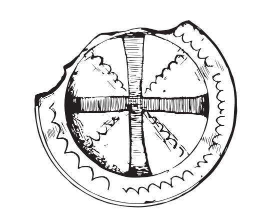
Saint Paissios et le chef hindouiste

L'Ancien aida beaucoup de gens qui s'étaient engagés dans le yoga et les religions orientales. Voici ce que rapporte un ex-dirigeant du mouvement hindouiste Hare Krishna : « J'avais entendu parler de l'Ancien alors que je me trouvais en Italie. Les dirigeants de l'organisation de chaque pays d'Europe s'étaient réunis pour discuter. C'est là que j'entendis parler du Père PaÏssios comme étant un Yogi qui était apparu en Grèce, je décidai donc de lui rendre visite. J'allai en Grèce, fis la connaissance du Père Paissios et commençai à réaliser mon erreur. Quand je leur dis que je voulais quitter le mouvement, ils me firent la guerre. Moi qui avais dirigé toute une organisation et parcouru l'Europe, j'avais désormais peur de monter dans un autobus. J'éprouvais une terrible difficulté à accomplir même la tâche la plus simple. C'est comme si j'étais intérieurement paralysé. Souffrance et peur. J'avais donné beaucoup de gages au diable, mais l'Ancien m'aida à m'en débarrasser. Si l'Ancien ne m'avait pas protégé }avec ses prières, j'aurais été incapable de faire quoi que ce soit contre les menées diaboliques des suppôts du Malin. » Plus tard, ce jeune homme fit une confession de foi publique dans une église d'Athènes et fut reçu à nouveau au sein de l'Église orthodoxe par le sacrement de la chrismation.

Hiéromoine Isaac, *L'Ancien Païsios de la Sainte Montagne,* L'Âge d'Homme, 2009, pp. 192-193

PSAUME XCV

Cantique de David: Lorsqu'on bâtissait la maison après la captivité. Chantez au Seigneur un cantique nouveau; chantez au Seigneur, toute la terre. Chantez au Seigneur, et bénissez Son Nom, annoncez de jour en jour Son salut. Annoncez Sa gloire parmi les nations, Ses merveilles parmi tous les peuples. Car le Seigneur est grand et infiniment louable; Il est plus redoutable que tous les dieux. Car tous les dieux des nations sont des démons; mais le Seigneur a fait les cieux. La louange et la splendeur sont devant Lui; la sainteté et la magnificence dans Son sanctuaire. Offrez au Seigneur, familles des nations, offrez au Seigneur la gloire et l'honneur; offrez au Seigneur la gloire due à Son Nom. Prenez des victimes et entrez dans Ses parvis; adorez le Seigneur dans Son saint tabernacle. Que toute la terre tremble devant Sa face. Dites parmi les nations que le Seigneur a établi Son règne. Car Il a affermi toute la terre, qui ne sera point ébranlée; Il jugera les peuples selon l'équité. Que les Cieux se réjouissent, et que la terre tressaille d'allégresse; que la mer s'agite avec ce qu'elle renferme. Les champs seront dans la joie avec tout ce qu'ils contiennent. Alors tous les arbres des forêts tressailliront en présence du Seigneur, car Il vient; Il vient pour juger la terre. Il jugera toute la terre avec équité et les peuples selon Sa vérité. Apoc 1,9. Moi Jean, votre frère et associé dans la tribulation, le royaume et la persévérance, dans le Christ Jésus, je me trouvai dans l'île qui est appelée Patmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus.



Archimandrite Athanasios Mitilinaios

Le christianisme est un royaume, pas une religion

Homilies on the Book of the Revelation, Volume I, Translated by Constantine Zalalas, St. Nicodemos Publications, Bethlehem, PA 2009, p. 91-95 ¦ traduction: *hesychia.eu*

Je fus ravi en esprit le jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une voix forte comme le son d'une trompette, qui disait: Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept Eglises qui sont dans l'Asie, à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée.

☞ Apoc 1 10-11

Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit: Celui de qui Moïse a écrit dans la loi, et qu'ont annoncé les prophètes, nous L'avons trouvé; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Et Nathanaël lui dit: De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon? Philippe lui dit: Viens et vois. Jésus vit Nathanaël qui venait à Lui, et Il dit de lui: Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a pas de fraude. Nathanaël Lui dit: D'où me connais-sez-Vous? Jésus lui répondit: Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, Je t'ai vu. Nathanaël Lui répondit: Rabbi, Vous êtes le Fils de Dieu, Vous êtes le roi d'Israël. Jésus lui répondit: Parce que Je t'ai dit: Je t'ai vu sous le figuier, tu crois; tu verras des choses plus grandes que celles-là. Et Il lui dit: En vérité, en vérité, Je vous le dis, vous verrez le Ciel ouvert, et les Anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

☞ Jn 1 45.-51

Moi Jean, votre frère et associé dans la tribulation, le royaume et la persévérance

☞ APOCALYPSE DE SAINT JEAN **1** 9

Le christianisme est un royaume, pas une religion — un royaume et une typologie du christianisme en tant que royaume est le royaume d'Israël de l'Ancien Testament, gouverné par Dieu. Comme vous le savez, lorsque les Juifs habitaient la Terre promise, ils n'avaient pas de chef. Ils n'avaient pas de roi ou de président. Ils avaient ce qu'ils appelaient des juges, des gens qui gouvernaient selon les lois de Dieu, et Dieu leur faisait connaître sa volonté. Dieu était leur Seigneur et leur Roi. Le roi d'Israël était Dieu, le Tout-Puissant. Lorsque Nathanaël s'est trouvé pour la première fois face à face avec le Christ, celui-ci lui a dit : «*Lorsque tu étais sous le figuier, Je t'ai vu*», et Nathanaël a répondu : «*Vous êtes le Fils de Dieu, Vous êtes le roi d'Israël.*» (Jean 1 48-50). Ce roi d'Israël fait écho à l'esprit de l'Ancien Testament et à la manière dont les Juifs considéraient le roi, car pour eux, leur roi était leur Dieu, les deux étant intimement liés. Dieu a demandé à Moïse d'enregistrer cela parce que, plus tard, les Juifs ont demandé un roi au dernier juge, Samuel. La raison en était que les nations voisines avaient des rois et que les Juifs les enviaient.

Les rois des nations voisines ont donc influencé les Juifs, qui ont commencé à demander un roi. Samuel leur a demandé : «*Dieu ne vous suffit-il pas?*» Dieu leur a dit la même chose. Où vous ai-je laissé tomber? Où vous ai-je déçus? Vous voulez un roi? Très bien, je vous donnerai un roi, mais un roi qui s'assiéra sur les épaules de vos fils et de vos filles (cf. 1 Samuel 8-9). Ils ont quand même insisté. Le premier roi fut Saül, puis David et enfin Salomon. Salomon a été un roi pacifique. Il a régné pendant quarante ans sans guerre, et il a imposé les Juifs si lourdement, si lourdement, que les Juifs gémissaient sous la pression d'impôts immenses. Pourtant, Dieu les avait prévenus. Quoi qu'il en soit, ces détails sur les rois d'Israël sont accessoires pour l'instant. Ce qui nous intéresse, c'est le fait que l'Israël historique avait Dieu pour roi, mais que les rois seculaires d'Israël étaient intronisés à une certaine condition. Les rois ne pouvaient pas agir de manière autonome. Ils ne pouvaient rien faire sans en référer à Dieu par l'intermédiaire de l'archiprêtre. Sinon, le roi était puni s'il exerçait sa propre autorité. Saül a été détrôné parce qu'il avait agi de manière autonome, en ignorant les commandements de Dieu. En ce sens, le roi humain était un représentant de Dieu, qui était toujours le roi d'Israël. Ce schéma sert de typologie historique à la grande

vérité que le christianisme est un royaume et que le roi est le Christ.

Comme nous l'avons dit, le christianisme n'est pas une religion dans laquelle l'homme rend un culte au divin pour obtenir une expiation ou pour que certaines demandes soient satisfaites et certains besoins comblés, sans nécessairement prendre part à la vie de Dieu. Cette définition de la religion correspond à toutes les religions créées par l'homme sur la surface de la terre, à l'exception du christianisme.

En tant que membres du Royaume du Christ, l'Église, nous désirons que Dieu gouverne tous les aspects de notre vie chrétienne. Dieu est toujours présent et ne peut être exclu de tout ce que nous faisons, à l'exception du péché. Ce type de relation n'existe pas dans les religions créées par l'homme. Les Grecs de l'Antiquité, par exemple, estimaient qu'ils étaient en règle avec leurs dieux tant qu'ils leur offraient un sacrifice. Ils supposaient qu'un sacrifice était tout ce que leurs dieux voulaient. Mais quel était le mode de vie de la personne qui offrait le sacrifice? Cela n'avait pas beaucoup d'importance. Ils pensaient que leur propre mode de vie ne concernait pas vraiment les dieux. C'est pourquoi certaines personnes offraient des sacrifices importants et couteux, parfois un domaine entier ou cent taureaux. Cette personne pouvait être un meurtrier, un adultère, un fornicateur, un voleur ou un criminel. Ces choses n'avaient pas d'importance. Du moins, c'est ainsi qu'ils voyaient les choses. Les Grecs de l'Antiquité imaginaient que leurs dieux ne s'intéressaient pas à leur mode de vie. Tant qu'ils offraient des sacrifices, les dieux voyaient leurs offrandes et leurs sacrifices d'un bon œil. Les dieux accordaient ce qui était demandé. Le christianisme est au-dessus de tout cela. Le christianisme est un royaume, et dans ce royaume, nous sommes appelés à participer à la vie de Dieu.

Lorsque nous parlons de théosis, d'être semblable à Dieu, de devenir un avec le Christ, cela signifie que nous entrons dans la vie de Dieu, ce qui est le désir même du Créateur avant tous les siècles. C'est pourquoi il y a une grande différence entre le christianisme et les religions habituelles. Malheureusement, aujourd'hui, la plupart d'entre nous vivent le christianisme comme une religion et non comme un royaume, ce qui entraîne un certain nombre de conséquences problématiques. Tout d'abord, nous avons séparé l'éthique de la doctrine ou la foi du style de vie, réduisant ainsi notre foi à un sens du devoir. De plus, il y a aujourd'hui des gens qui ne sont pas du tout évangélisés, qui ne sont même pas chrétiens et qui, dans certains cas, recherchent la sagesse de l'Évangile. Ils peuvent être bouddhistes, spiritistes, francs-maçons ou agnostiques, tout en faisant appel aux enseignements moraux de l'Évangile et en les utilisant. Ces personnes considèrent le christianisme comme une religion dotée d'une bonne moralité. Elles pensent que la morale est le noyau central du christianisme. Ce faisant, cependant, nous séparons et dissocions la doctrine de la morale.

Nous entendons souvent des femmes dire que leur mari, qui ne va pas à l'église, est un meilleur chrétien qu'elles. Elles ajoutent que leur mari est plus doux, plus calme, plus patient, moins en colère et qu'il respecte les commandements. Les hommes font même remarquer à leur femme, qui va régulièrement à l'église, à quel point ils sont eux-mêmes plus gentils. Après que le mari ait répété cela assez souvent, la femme, qui n'est pas au courant de la *praxis* (pratique) orthodoxe correcte, est d'accord avec lui. Elle va même jusqu'à vanter la bonté de son mari ou de ses enfants. «*Oh, mes enfants sont les meilleurs. Ils aiment vraiment Dieu. La seule chose, c'est qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans une église, mais ils aiment Jésus*». La question n'est pas de savoir si les gens sont bons, meilleurs ou excellents. Il n'y a pas de salut dans ces circonstances. La femme ne peut pas aller à l'église à la place de son mari. Nous entendons souvent dire : «*Maman va à l'église assez souvent pour nous tous*». Cette affirmation est problématique car elle sépare la doctrine de la morale et réduit le christianisme à un sentiment de devoir religieux.

Faut-il s'étonner que le christianisme d'aujourd'hui n'attire pas beaucoup de convertis, puisqu'il est présenté comme une religion de règles, de règlements et de devoirs? L'homme d'aujourd'hui déteste et méprise l'idée de devoir. Il est suffisamment occupé par son travail et par toutes ses préoccupations. Les gens essaient également de séparer le culte de leur style de vie. Certains pensent : «Je vais à l'église le dimanche matin. Je donne ma matinée à Dieu, et le soir, j'ai la liberté de me divertir à ma guise.» Ce faisant, nous tombons dans le domaine de l'adoration superficielle. Notre cœur et notre esprit ne sont pas vraiment impliqués. Nous nous contentons de suivre le mouvement. Les mouvements sont nécessaires mais, une fois à l'intérieur, je dois me concentrer sur la substance, parce que la substance derrière toutes ces formes et ces mouvements est ce que nous devons atteindre. Si je ne découvre pas la substance parce que ma vie en est séparée, il ne me restera qu'une coquille. Je dirai alors : «Je dois aller à l'église parce que ma mère y est allée. Je dois allumer ma bougie, et je dois faire ces choses», et ainsi de suite. Je finis alors par être un adorateur superficiel qui

Jésus leur dit donc encore: En vérité, en vérité, Je vous le dis, Je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un entre par Moi, il sera sauvé; il entrera, et il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi, Je suis venu pour que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment.

☞ Jn 10 7-10

Souviens-toi que le Seigneur Jésus-Christ, de la race de David, est ressuscité d'entre les morts, selon mon Evangile, pour lequel je souffre, jusqu'à porter les chaînes comme un malfaiteur; mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. C'est pourquoi je supporte tout pour les élus, afin qu'ils obtiennent aussi eux-mêmes le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire du Ciel. Cette parole est certaine; car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui; si nous souffrons avec Lui, nous règnerons aussi avec Lui; si nous Le renions, Lui aussi nous reniera; si nous sommes infidèles, Il demeure fidèle; Il ne peut pas Se renier Lui-même.

☞ II Tim 2 8-13

suit les mouvements sans comprendre l'essence de ces choses.

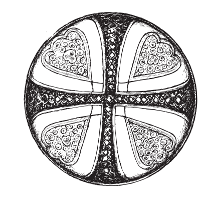
Le deuxième inconvénient découlant de la réduction du christianisme à une religion plutôt qu'à un royaume est le syncrétisme ou la tendance à comparer le christianisme à des religions, même si nous savons que le christianisme est une forme de foi plus élevée et meilleure. C'est une erreur de comparer notre foi à d'autres formes de foi. Par exemple, lorsqu'un jeune homme commence à s'intéresser au bouddhisme, nous essayons de le convaincre que le christianisme est une religion bien meilleure, bien meilleure que le bouddhisme ou l'islam. Cela devient une grave erreur dès que nous commençons à dire que le christianisme est meilleur. Nous ne pouvons pas comparer. Il n'y a pas de comparaison possible. Toutes les choses offertes par les religions ne nous libèrent pas et ne nous sauvent pas. Elles sont toutes de ce monde. Ce sont des produits de l'imagination humaine et de l'intellect humain. Le christianisme n'existe pas pour prendre position au-dessus des religions, mais pour faire des disciples de toutes les nations. Le vrai christianisme ne dit pas : « Il y a quelque chose de bon dans chaque religion ». Non, la vérité est que toutes les religions du monde sont des œuvres et des inspirations de l'esprit humain déchu (influencé par les démons). Ne me dites pas que le bouddhisme n'est pas l'œuvre d'une influence démoniaque. Au moins, Bouddha a vécu avant le Christ et il avait une excuse. Cependant, maintenant que la Lumière est venue dans le monde, n'est-il pas dommage que ces peuples orientaux vivent dans les ténèbres ? Qu'y a-t-il de pire ? C'est une grande et misérable honte pour les chrétiens orthodoxes baptisés en Europe et en Occident de devenir bouddhistes, de quitter la spiritualité orthodoxe pour la philosophie orientale. Le Christ est venu sauver les brebis perdues et détruire les machinations et les tromperies des démons.

Le Seigneur a utilisé un langage très fort à ce sujet : « *Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont point écoutés.* » (Jean 10 8) — tous ! Il n'a fait aucune distinction ni aucune exception. Il n'a pas dit : « Oh, la philosophie de Platon était précieuse et agréable ». Ou « Le bouddhisme et le confucianisme ont quelques sages paroles. Ils ne sont peut-être pas parfaits, mais leurs enseignements sont merveilleux. » Ou « Le yoga et le Tai-chi sont des exercices spirituels utiles », ou « La MT (méditation transcendantale) peut être d'une certaine aide ». Ce type de pensée est très éloigné de la vérité du Christ. Tous ceux qui m'ont précédé sont des voleurs et des brigands. Qu'ont-ils volé ? Qu'ont-ils enlevé ? Ils ont volé l'âme humaine, qui est une possession du Dieu vivant et véritable, et dont la place est dans le Royaume de Dieu. C'est cela le christianisme !

Considérons la vision de Nabuchodonosor, qui a vu une grande statue avec des bandes de différents matériaux : or, argent, cuivre, fer et argile. Ces liens représentent les royaumes de la terre et les religions de la terre. Daniel a vu un rocher qui n'a pas été taillé par la main de l'homme provenant d'une montagne vierge. Dans l'hymne acathiste à la Théotokos, l'une des salutations est : « Réjouis-toi, montagne non taillée ». La très sainte Théotokos est cette montagne non taillée dans la vision de Daniel. Le rocher non taillé signifie la naissance virginale, et ce rocher est le Christ.

C'est ainsi que Daniel a interprété le rêve de Nabuchodonosor. Un rocher autopropulsé (le Christ) a atterri aux pieds de cette statue. Il a pulvérisé la statue et l'a réduite en poussière. La poussière a été emportée par le vent et la statue n'a plus été retrouvée. Tel est le christianisme. Il n'est pas venu pour voyager et cheminer avec les autres religions ou pour chercher le bonheur avec elles ici sur terre. Il est venu dissoudre les fausses croyances une fois pour toutes. Maintenant, après avoir reconnu toutes ces vérités, toutes ces positions correctes du christianisme, comment pouvons-nous comparer le christianisme aux religions ? Comment pouvons-nous le comparer aux fausses religions de cet âge ? Comment parler de syncrétisme ? Le christianisme est un royaume et un héritage.

Le chrétien n'est pas l'homme religieux, l'homme qui s'en tient à un culte rituel ou habituel. *Le chrétien est le citoyen d'un royaume.* Un chrétien est la personne qui continue à invoquer le Seigneur. Il est le disciple. Il est saint. Nous avons donc la tribulation, la patience et ensuite, le royaume. En chemin, nous avons la compagnie ou la koinonia (κοινωνία). Ce compagnonnage n'existe pas seulement entre les fidèles sous forme de communion, mais aussi entre les fidèles et le Christ, car c'est le Christ qui a souffert. Saint Paul l'a très bien exprimé. *Cette parole est certaine; car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui; si nous souffrons avec Lui, nous régnerons aussi avec Lui* (2 Timothée 2 11-12). C'est de cette vie, de cette endurance et de ce règne que parle aussi saint Jean en parlant de la tribulation, de la patience et du royaume.



✣ *Divines liturgies de Saint Jean Chrysostome et de Saint Basile de Césarée*, traduites du grec par l'archimandrite Jacob, le hiéromoine Elisée et le père Dr. Y. Goldman, seconde édition corrigée et complétée, Monastère de la Théotokos et de Saint Martin, Villebazy (11250), p. 60

Métropolite Vitaly [† 2006]

Je ne dévoilerai pas Tes mystères à Tes ennemis

La Lumière du Thabor – Fraternité orthodoxe St. Grégoire Palamas
n° 10, 2e trimestre 1986, pp. 70-79

En ce jour, ô Fils de Dieu, donne-moi de communier au repas de tes initiés, car je ne dirai pas le mystère à tes ennemis, ni ne te donnerai le baiser de Judas ; mais comme le Larron je te confesse : souviens-toi de moi, Seigneur, dans ton royaume.✣

L'Église du Christ est un mystère de Dieu, parce qu'Elle est à la fois céleste et terrestre, parce qu'Elle est à la fois et en mène temps aux cieux et sur la terre. Les hommes la regardent et ils paraissent la saisir par l'esprit, la définir, mais bien qu'ils aient fixé leurs yeux sur son aspect visible, ils rencontrent l'invisible, le non-vu, l'incompréhensible, le divin et ils sont remplis de perplexité. Ainsi, certains sont remplis d'une crainte sacrée, d'autres pleurent de componction, mais il y a aussi ceux qui ne souhaitent pas humilier leur esprit, qui sont incapables de comprendre l'incompréhensible, et ceux-là sont les ennemis et les persécuteurs de l'Église. Ils ne peuvent pas dire qu'elle n'existe pas du tout – comme ils le disent de Dieu, car bien que 1'Église soit un mystère, cependant tous les hommes se tiennent devant Elle comme devant une réalité mystérieuse de deux mille ans d'âge – à ne compter que son existence sous le Nouveau Testament. Par essence et par nature 1'Église est théanthropique – divine et humaine – et par conséquent on doit reconnaître son commencement sur la terre du temps de l'incarnation du Fils de Dieu. Même son Créateur et Fondateur ne nous a pas laissé de définition de l'Église. De même que le Christ ne répondit pas à la question de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? », il ne répond pas à notre question vieille comme le temps : « Qu'est-ce que 1'Église ? », parce qu'il est Lui-même la vérité et l'Église. Le Seigneur ne dévoila que dans des paraboles la vie et les propriétés de l'Église ou Royaume des Cieux. Tous les Apôtres et les saints Pères de 1'Église suivirent la voie de leur Maître, révélant et développant toujours davantage sa sainteté, sa conciliarité, son apostolicité, son unicité, son exclusivité et son invisibilité. Mais pour la pensée théologique académique, la question est restée sans réponse et elle cherche encore une formule de l'Église, une définition exacte, une détermination scientifique, théologique, pressentant que les formules sans nombre qu'elle a inventées sont indignes de la sainteté et de la majesté de l'Église, qu'elles sont insatisfaisantes et ne pourront jamais définir les contours de 1'Église.

Comme Ananias le peintre, qui fut envoyé en Palestine par le roi Abgar d'Édesse, échoua dans

sa vaine tentative de peindre sur un tissu de lin la face immaculée de Dieu le Verbe, ainsi les théologiens ont échoué à travers toute l'histoire dans leur tentative de définir l'Église. Il n'y a qu'une définition pour apaiser le cœur : Christ lui-même est l'Église, et le Royaume des Cieux est aussi Christ régnant dans le cœur des hommes ; chose que l'Apôtre Paul exprime aussi dans son Épître aux Éphésiens : « Jusqu'à ce que nous soyons tous arrivés à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'homme parfait, à la mesure de la stature parfaite du Christ » [4 13]. Le juste archimandrite Justin Popovitch, dans un texte qu'il écrivit peu avant sa mort, dit exactement ceci : l'Église est le Christ. Une telle définition donne sans aucun doute le repos aux pensées inquiètes, mais n'annule pas le mystère de l'Église. La parfaite union en Christ du divin et de l'humain, du visible et de l'invisible, du Fils — qui est d'une seule et même essence avec le Père, le Dieu prééternel — et de la nature humaine créée : voilà qui est incompréhensible pour l'esprit humain. Même le grand Concile de Chalcédoine, le sommet de la théologie orthodoxe, dans son Horos (Définition de Foi), définit l'incompréhensible union du Divin et de l'humain par quatre termes, grammaticalement négatifs : « sans confusion », « sans changement », « indivisible », « inséparable ». Ainsi Chalcedoine guérit l'école théologique malade et enfiévrée qui se fondait sur l'enseignement païen et par ces quatre termes annula quatre hérésies. Kartashyov, un des plus profonds historiens du Concile de Chalcédoine, l'appela un miracle de la sagesse de Dieu. Néanmoins, ce Concile Œcuménique même ne supprima point le mystère de l'Eglise : bien plutôt, par son Horos, il ratifia ce mystère comme tel.

Jusqu'à ce présent jour l'Église est demeurée un mystère. L'Église n'est pas le mystère du Christ parce qu'elle cache quelque chose à quelqu'un, parce qu'elle sait quelque chose que personne d'autre ne sait, comme l'ont voulu, et le veulent, les Gnostiques de chaque siècle, qui espèrent toujours attribuer et appliquer ce secret à 1'Église. Car s'il en était ainsi, à un moment donné, quelqu'un aurait révélé de quelque façon ce secret, puisqu'« *il n'y a rien de caché qui ne sera pas manifesté* »✣. Seule l'union du divin et de l'humain dans l'Eglise, et dans tous ses enfants fidèles, fait de l'Eglise un mystère pour tout le monde non-orthodoxe. Dans son application éthique, ce mystère s'exprime dans la vie particulière, surnaturelle, miraculeuse, de l'Eglise et de ses enfants, qui possèdent par le don de la grâce la connaissance de l'essence des choses, et une conception du monde, une perception du monde opposées à celles de ce monde. La règle de cette vie dans l'Eglise, remplie par la grâce, consiste dans un effort continuel et volontaire pour porter avec humilité le joug du Christ : « *Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à aujourd'hui, le Royaume des Cieux souffre violence, et les violents s'en emparent de force* ».❈

On peut être à l'intérieur du mystère de l'Église ; tels sont tous les enfants fidèles de l'Église. On peut ne pas y être : telle est la situation du reste du monde, même si plus d'un se glorifie lui-même inutilement d'être dans 1'Église et se nomme lui-même chrétien. En effet, l'Eglise que le Christ a construite est une, orthodoxe et unique. On peut aussi cesser d'appartenir à ce mystère, se séparer de l'Eglise : tels sont les apostats, ses ennemis les plus sauvages, de Julien 1'Apostat jusqu'à Lénine et Staline, et leur nombreuse postérité idéologique.

Pendant la Divine Liturgie, ce mystère de tous les mystères, mystère de la divino-humanité et de la rédemption, le prêtre lit avant la Sainte Communion la prière de saint Jean Chrysostome : « *Je ne dévoilerai pas tes mystères à tes ennemis* ». Par cette formule, l'Église nous enseigne que la Sainte Communion est l'acte ultime et suprême de l'unification de l'âme humaine avec le Christ et avec Son Église. Elle est le couronnement de tout le combat mené par l'âme, de toute sa foi orthodoxe et de sa vie vécue, selon sa puissance, en harmonie avec sa foi. L'Eglise ne peut rien donner de plus grand parce qu'elle n'a pas de plus grand don, ni ne saurait en avoir. Dès lors nous comprenons que l'Église n'entend pas donner son don suprême à une âme qui cache une pensée non-orthodoxe, l'hétérodoxie en elle. Le prêtre dit les mots « *Je ne dévoilerai pas tes mystères à tes ennemis* » pour lui-même et pour ceux qui reçoivent la communion, de peur qu'il ne donne involontairement la Sainte Communion à une âme qui est unie, fût-ce au moindre degré, au démon, à l'ennemi de Dieu, la cause de toutes les hérésies et de la pensée non-orthodoxe. À l'évidence, par l'expression « ennemi de Dieu », on ne doit pas comprendre un simple homme pécheur, qui est faible, qui ploie et souffre sous le poids de ses péchés et de ses passions. Un pécheur ne peut jamais être considéré comme un ennemi de Dieu, s'il pèche à cause de sa faiblesse ou de son ignorance.

L'Église emploie une expression très forte lorsqu'elle dit « ennemi de Dieu » : ici, il n'y a pas une ombre de faiblesse, d'ignorance ou d'infirmité humaine. Un ennemi de Dieu est un « antagoniste », un adversaire, quelqu'un qui s'oppose à Dieu et à son Église, qui blasphème Dieu et son Christ, par le fait qu'il prêche et propage de fausses doctrines, qu'il pervertit tous les enseignements de la foi, tous les dogmes de l'Église.

✣ *« Il leur disait aussi: Est-ce qu'on apporte la lampe pour la mettre sous le boisseau, ou sous le lit? N'est-ce pas pour la mettre sur le candélabre? Car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, et rien ne se fait en secret qui ne doive paraître en public. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. »* Mc 4 21-23

❈ *« En vérité, Je vous le dis, parmi les enfants des femmes, il n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste; mais celui qui est le plus petit dans le royaume des Cieux est plus grand que lui. Or, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des Cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui s'en emparent. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean; et si vous voulez comprendre, il est lui-même cet Elie qui doit venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »* Mt 11 11-15

Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté au-dessus de tous les Cieux, afin de remplir toutes choses. Et c'est Lui qui a donné les uns comme Apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, d'autres comme pasteurs et docteurs˝, pour le perfectionnement des saints, pour l'oeuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ; afin que nous ne soyons plus des enfants ballottés et que nous ne soyons plus emportés à tout vent de doctrine, par la malice des hommes,

Continuant sa prière, l'Église dit : «Je ne te donnerai pas un baiser comme Judas». Ainsi, elle nous avertit qu'en suivant une pensée non-orthodoxe, un enseignement chrétien perverti, un homme trahit immédiatement le Christ comme le fit Judas, et se joint au camp des ennemis de Dieu.

À chaque liturgie depuis les quinze derniers siècles, cette prière a été lue, parce qu'il a toujours existé quelque hérésie, quelque cause d'égarement pour les fidèles. Mais, bien qu'à chaque fois le cas fût différent, par-derrière il y avait une hérésie bien particulière qui aspirait à prendre la place même de l'Église. Maintenant avec l'apparition de l'Œcuménisme, toutes les hérésies et les faussetés de presque toutes les époques ont constitué un énorme front et montent à l'assaut de l'Eglise Une Sainte Catholique et Apostolique. Le fait que Catholiques, Protestants, Anglicans et une multitude de sectes protestantes se joignent ensemble dans l'œcuménisme ne nous trouble pas particulièrement. En un certain sens, il leur est même profitable de s'unir, puisqu'ils ont déjà beaucoup d'éléments organiques et de caractéristiques communes : le rationalisme, l'aristotélisme, une théologie dogmatique abstraite, une théologie morale précise et exigeante, l'émotionalisme de leurs mystiques, des rites réduits au minimum, et l'esprit général de la scolastique. Peut-être, dans l'œcuménisme, toutes ces religions arriveront-elles logiquement à la conclusion que rien ne les sépare, et que depuis longtemps elles ont constitué la même et unique manifestation de la pensée religieuse mondaine. Lorsqu'ils finiront par arriver à une telle union, ils continueront de chercher, selon le penchant naturel de l'âme humaine, qui a soif de l'infini et ne connaît aucun arrêt spirituel. Peut-être alors tourneront-ils leurs regards inquiets vers la Sainte Église Orthodoxe. Mais les évêques et les prêtres orthodoxes n'ont rien à faire avec l'œcuménisme : il n'y a pas de place là pour eux. L'essence organique de leur âme orthodoxe ne peut jamais se mêler avec quiconque ou quoi que soit d'étranger. Leur conception et leur perception orthodoxes du monde, qui sont opposées à celles de ce monde, les amènent à expérimenter dans l'œcuménisme un état d'isolement spirituel, qui remplit leur âme de trouble, d'anxiété, et des brûlures de leur conscience.

Bien qu'au début du mouvement œcuméniste, certains hiérarques orthodoxes aient justifié leur participation à l'œcuménisme par leur désir d'unir le monde chrétien hétérodoxe à la vraie Église Orthodoxe, maintenant, il devient complètement évident pour ces évêques qu'une telle justification pour rester dans l'œcuménisme n'a pas le moindre fondement. Aujourd'hui l'idée gouvernante de l'œcuménisme, qui est acceptée par tout le corps interconfessionnel comme une sorte de dogme œcuménique consiste dans les trois axiomes suivants :

1. l'Église historique, c'est-à-dire, l'Église orthodoxe, n'a pas fait ses preuves
2. chacune des Églises existantes porte en elle une parcelle de la vérité
3. et sur le fondement de ces deux postulats, acceptés par tous, le troisième suit de soi, à savoir : qu'il est maintenant nécessaire de créer 1'Église une, réelle, universelle, c'est-à-dire l'œcuménisme, à partir de toutes ces Églises avec leurs parcelles de la vérité.

Les évêques orthodoxes qui sont membres du mouvement œcuméniste doivent, comme les autres, admettre que non seulement 1'Église Orthodoxe n'a pas fait ses preuves, mais qu'elle ne possède qu'une part de la vérité. Est-il possible alors pour les évêques orthodoxes, d'être membres du mouvement œcuménique sans trahir 1'Eglise du Christ? Peuvent-ils, sans manquer à la vérité, continuer de lire à chaque liturgie avec une conscience pure ces mots de la prière : «Je ne dévoilerai pas tes mystères à tes ennemis et je ne te donnerai pas un baiser comme Judas»? Nous répondrons pour eux : Absolument pas! parce qu'en demeurant dans l'œcuménisme, ils pèchent contre le dogme de l'Église Ils devraient comprendre la menace inévitable qui pèse sur eux, conséquence directe de leur attachement trop prolonge à 1'œcuménisme. Tous les évêques et prêtres qui participent au mouvement œcuménique vont perdre beaucoup d'enfants fidèles de l'Eglise et ne retiendront qu'une foule pour laquelle seul importe l'aspect extérieur des rites et des services divins. Ils seront privés de ces dons les plus précieux du Saint Esprit : la componction, la contrition et l'humilité. Il y aura de la froideur spirituelle dans leurs églises, et les saintes icônes se tairont. Ils sortiront du mystère de l'Église. Ils continueront de revêtir l'omophore et les mitres; toutefois leurs mots n'auront plus qu'un sens grammatical

par les artifices séduisants de l'erreur, mais que, pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions à tout égard en Celui qui est le chef, le Christ.

Eph 4,10-15

et creux, étant privés du pouvoir mystérieux de l'Esprit; les mots de leur bouche seront réduits à n'être plus qu'une expression théologique vide, sans la participation du cœur. On peut en voir une bonne illustration dans l'attaque récemment lancée contre notre Église par des représentants de ce clergé orthodoxe pro-œcuméniste, à cause de notre canonisation des Nouveaux Martyrs et Confesseurs de la Russie.

Leur première accusation était que nous nous isolions et que nous nous séparions de tous. En réponse, on peut dire que lorsque l'Église Orthodoxe parle de la « séparation » de quelqu'un, quel qu'il soit, c'est toujours de sa sortie hors de l'Église qu'il s'agit, de son abandon de la vérité, des canons, de la sainte Tradition — et jamais de sa séparation avec qui que ce soit, ou quoi que ce soit d'autre. L'Église n'a pas de concept de majorité ou de minorité, parce que l'Église n'est pas une démocratie. Son critère est toujours la vérité et rien d'autre; la vérité peut être dans la majorité; elle peut être dans la minorité; et dans chacun de ces cas la vérité de l'Église se trouvera dans sa plénitude. Aussi, on peut rappeler comment la majorité crucifia le Christ. Durant ces soixante-deux ans que nous avons passés hors de Russie nous n'avons voulu, de toutes nos forces, que demeurer fidèles à l'Église, à ses traditions sacrées et à ses canons. Lorsqu'on nous accuse de nous séparer, c'est comme si on accusait le port de se séparer du bateau. Tout le monde sait que toutes sortes de navires, et même d'énormes vaisseaux transatlantiques, en partance pour une « destination lointaine », quittent le port : mais il serait ridicule d'accuser le port de quitter les bateaux.

Ils nous accusent aussi de ne pas avoir le droit de canoniser les Nouveaux Martyrs. Mais alors qui a ce droit? Le patriarcat soviétique ne le peut pas et n'en a pas même le désir, puisque les martyrs, le mettraient au banc des accusés. La Métropole américaine peut-être? Elle refuse même, à présent, de se dire Eglise russe. L'exarchat grec à Paris? Leur chef, le premier hiérarque, le patriarche œcuménique de Constantinople, n'a tout simplement aucun titre à se mêler de la vie de l'Eglise russe. Aussi nous seuls demeurons, l'Église russe orthodoxe libre, hors de Russie. Nous avons canonisé les Nouveaux Martyrs de Russie avec l'approbation totale et unanime de l'Église des Catacombes de Russie et avec l'approbation silencieuse de milliers de croyants qui vont aux églises du Patriarcat de Moscou. Eh bien, voilà une majorité!

Une page glorieuse de l'histoire de l'Eglise du Christ a été tournée et nous sommes entrés dans l'Apocalypse, le dernier livre de l'histoire de l'Eglise, dans l'époque qui est le début de la fin. Pour faire monter le premier empereur chrétien, Constantin égal-aux-Apôtres, sur le trône de l'Empire Romain, il a fallu des milliers de Martyrs et de Confesseurs, qui ont noyé dans leur sang le paganisme antique. Pour détruire et réduire à rien le Royaume Orthodoxe Russe, et celui qui en lui retenait le mal universel, il a fallu des millions de martyrs et de prêtres martyrs, le peuple de tous ceux qui, à des degrés divers, empêchait la puissance du mal de dominer le pays. Le diable a dû payer cher pour arriver à cette fin, comme le montre la vision du dernier Starets d'Optina, le juste Nectaire. Il contempla un spectacle terrifiant et il en fut transporté d'une sainte exultation et dans sa componction, sa joie et sa reconnaissance, il éleva les mains vers le Ciel. Il vit une multitude innombrable d'âmes, de tout âge et de tout rang, la foule de ceux qui avaient été assassinés, tourmentés et torturés à mort, pénétrant à flot, sans obstacle, dans le Royaume des Cieux; et il vit le diable, tel un géant, grommelant au milieu des airs, incapable d'en arrêter ou d'en retenir un seul, et qui grinçait des dents dans son impuissance. Telle est la face glorieuse de la médaille de la Grande Révolution Russe.

Mais à présent, je voudrais terminer sur une prière : Seigneur Jésus Christ Notre Dieu, par les prières de Ta très sainte Mère, du saint protostate Michel et des autres puissances célestes et incorporelles, des glorieux prophètes, de Tes Apôtres, des saints Nouveaux Martyrs que Tu as couronnés, des Prêtres Martyrs et Confesseurs de Russie, et de tous ceux qui dans toutes les générations et dans tous les âges de la vie ont souffert pour Toi : aide-nous, pécheurs et indignes serviteurs, à achever le cours de notre vie dans la piété et la pureté, et donne-nous d'atteindre le port tranquille de Ton Royaume Céleste, et d'être, jusqu'au dernier jour de notre vie, sans hypocrisie et sincèrement, attentifs à prêcher et à écouter ces mots : « Je ne dévoilerai pas tes mystères à tes ennemis et je ne te donnerai pas un baiser comme Judas, mais comme le Larron je te confesse : Souviens-toi de moi, Seigneur, dans ton Royaume ».

Amen.





Hiéromoine Seraphim Rose

Les Saints Pères de la Spiritualité Orthodoxe [III/III]

The Orthodox Word, Vol. 11, No. 6 (Nov.-Dec., 1975), p. 228-239 ¦ Traduction : *hesychia.eu*

Comment ne pas lire les Saints Pères

Nous avons suffisamment écrit sur le sérieux et la gravité avec lesquels il faut aborder l'étude des Saints Pères. Mais l'habitude installée chez l'homme du XX[e] siècle de tout prendre à la légère, de ne pas prendre au sérieux même les sujets les plus graves, de «*jouer avec les idées*» – ce que font maintenant les chercheurs universitaires – nous oblige à examiner de plus près certaines erreurs courantes commises par des chrétiens orthodoxes déclarés dans leur étude ou leur enseignement des Saints Pères. Il faudra ici citer des noms et des publications afin de connaître précisément les écueils dans lesquels beaucoup sont déjà tombés. Cet examen nous permettra de voir plus clairement comment ne pas approcher les Saints Pères.

Le premier piège : le dilettantisme

Celle-ci, la trappe dans laquelle tombent habituellement les plus superficiels de ceux qui s'intéressent à la théologie ou à la spiritualité orthodoxe, est la plus visible dans les rassemblements «*œcuméniques*» de toutes sortes, conférences, «*retraites*» et autres. De tels rassemblements sont une spécialité de la *English Fellowship of St. Alban and St. Sergius*, comme en témoigne son journal, *Sobornost*. Ici, nous pouvons lire, par exemple, dans une allocution sur les Pères du Désert par un pasteur prétendument orthodoxe : «*Les Pères du Désert peuvent jouer un rôle extrêmement important pour nous. Ils peuvent être pour nous tous un merveilleux lieu de rencontre œcuménique.*» ✠ L'orateur peut-il être assez naïf pour ne pas savoir que le Père qu'il souhaite étudier, comme tous les autres Saints Pères, serait horrifié d'apprendre que ses paroles étaient utilisées pour enseigner l'art de la prière aux hétérodoxes? Une des règles de la politesse à ces rassemblements «*œcuméniques*» est que les hétérodoxes ne sont pas informés que la condition préalable pour étudier les Pères est d'avoir la même foi que les Pères de l'Orthodoxie. Sans cette condition, toute instruction dans la prière et la doctrine spirituelle n'est qu'une tromperie, un moyen pour embrouiller davantage l'auditeur hétérodoxe dans ses propres erreurs. Ce n'est pas juste pour l'auditeur; ce n'est pas sérieux de la part de l'orateur; c'est exactement comment ne pas entreprendre l'étude ou l'enseignement des Saints Pères. Dans le même périodique, on peut lire sur un «*pèlerinage en Grande-Bretagne*» au cours duquel un groupe de protestants a assisté à des offices de diverses sectes, puis à une liturgie orthodoxe, au cours de laquelle «*le Père a prononcé un discours très clair et profond sur le thème de l'Eucharistie*»

✠ Archimandrite Demetrius Trakatellis, "*St. Neilus on Prayer*," Sobornost, 1966, Winter-Spring, page 84.

✢ *Diakonia*, 1974, no. 4, pages 380, 392

✢ Fr. Thomas Hopko, in *St. Vladimir's Theological Quarterly*, 1969, no. 4, p. 225, 231.

(*Sobornost*, Été 1969, p. 680). Le Père a sans aucun doute cité les Saints Pères dans son discours - mais la compréhension était absente pour ses auditeurs; il les a seulement confondus davantage en leur permettant maintenant de penser que l'Orthodoxie n'est qu'une secte qu'ils visitaient, et que la doctrine orthodoxe de l'Eucharistie peut les aider à mieux comprendre leurs offices luthériens ou anglicans. Dans le récit sur une «*retraite œcuménique*» dans le même numéro (p. 684), nous trouvons un résultat de la prédication de la «*théologie orthodoxe*» dans de telles conditions. Après avoir assisté à une liturgie orthodoxe, les retraitants ont assisté à un «*Office de communion baptiste*», qui a été «*une bouffée d'air frais*». «*Le petit sermon sur la joie de la Résurrection a été particulièrement rafraîchissant. Ceux d'entre nous qui connaissent l'Église orthodoxe y ont trouvé la même vérité exprimée et nous étions heureux de la trouver également dans un office baptiste.*» Les orthodoxes qui encouragent un tel dilettantisme ont sans doute oublié l'injonction biblique : *ne jetez pas vos perles devant les cochons*.

Récemment, la même Fraternité a élargi son dilettantisme, suivant la dernière mode intellectuelle, pour inclure des conférences sur le soufisme et d'autres traditions religieuses non chrétiennes, qui enrichissent probablement la «*spiritualité*» des auditeurs de la manière dont l'orthodoxie l'a déjà fait pour eux jusqu'à maintenant. La même attitude spirituelle corrompue peut être vue à un niveau plus sophistiqué dans les «*déclarations concertées*» qui émergent de temps en temps des «*consultations de théologiens*», qu'ils soient orthodoxes-catholiques romains, orthodoxes-anglicans ou autres. Ces «*déclarations concertées*», sur des sujets tels que «*l'Eucharistie*» ou «*la nature de l'Église*» sont, encore une fois, un exercice de politesse «*œcuménique*» qui ne mentionne même pas à l'hétérodoxe (si les «*théologiens orthodoxes*» étaient en mesure de le savoir) que, quelle que soit la définition de telles réalités qui puisse être «*convenue*», les hétérodoxes, en absence de l'expérience vivante de l'Église du Christ, ne sont pas en mesure de connaître sa réalité. De tels «*théologiens*» n'hésitent même pas à rechercher un «*accord*» sur la spiritualité elle-même, là où, le cas échéant, l'impossibilité de tout accord devrait être évidente. Ceux qui peuvent croire, comme le déclare le «*Message*» officiel du «Orthodox-Cistercian Symposium» (Oxford, 1973), que les moines catholiques, orthodoxes et anglicans partagent une «*unité profonde, en tant que membres de communautés monastiques issues de traditions ecclésiales différentes*» pensent certainement selon la sagesse corrompue de ce monde et ses modes «*œcuméniques*», et non selon la tradition spirituelle monastique orthodoxe, qui insiste clairement sur la pureté de la foi. L'objectif et la tendance mondains de ces «*dialogues*» sont clairement indiqués dans un rapport sur le même Symposium, qui indique que ce «*dialogue*» va maintenant être élargi pour inclure le monachisme non chrétien, ce qui permettra «*à notre monachisme chrétien commun... de s'identifier de manière concrète avec le monachisme bouddhiste et hindouiste.* » ✢ Aussi sophistiqués que puissent se penser les participants à ce Symposium, leur dilettantisme n'est en aucun cas supérieur à celui des laïcs protestants qui sont impressionnés autant par l'office de communion baptiste que par la liturgie orthodoxe.

À nouveau, on peut lire dans un périodique «*orthodoxe*», un compte rendu d'un «Institut œcuménique de spiritualité» (catholique-protestant-orthodoxe) tenu au séminaire Saint-Vladimir à New York en 1969, où une conférence a été donnée par Nicholas Arseniev, un professeur orthodoxe à «*l'esprit ouvert*», sur la spiritualité chrétienne d'Orient et d'Occident. Un prêtre orthodoxe rapporte ainsi son discours :

«L'une des affirmations les plus frappantes du professeur était que l'unité chrétienne existe déjà dans les saints de toutes les traditions chrétiennes. Il serait intéressant d'essayer d'en déterminer les implications pour une solution aux divisions doctrinales et institutionnelles qui, elles aussi, existent manifestement.» ✢

Les déviations doctrinales des œcuménistes «*orthodoxes*» sont déjà assez graves, mais quand il s'agit de spiritualité, il ne semble y avoir aucune limite à ce que l'on peut dire ou croire — une indication de la position lointaine et vague de «*théologiens orthodoxes*» d'aujourd'hui par rapport à la tradition et l'expérience de la véritable spiritualité orthodoxe. Une étude vraie et sérieuse de «spiritualité comparative» pourrait en effet être faite, mais elle ne produira jamais une «*déclaration commune consensuelle*». Pour ne prendre qu'un exemple : le meilleur exemple de «*spiritualité occidentale*» cité par le Dr Arseniev, et presque tout le monde, est François d'Assise, qui selon le critère de la spiritualité orthodoxe est un exemple classique d'un moine qui s'est égaré spirituellement et est tombé dans l'erreur (*prelest*) et était vénéré comme un saint uniquement parce que l'Occident était déjà tombé dans l'apostasie et avait perdu le critère orthodoxe de la vie spirituelle. Dans notre étude de la tradition spirituelle orthodoxe, il sera nécessaire de souligner (à titre de contraste) précisément où François et plus tard les «*saints*» occidentaux se sont égarés; pour le moment, il suffit d'indiquer que l'attitude qui produit de tels «*instituts*

œcuméniques » et « *déclarations concertées* » est fondamentalement la même attitude de dilettantisme frivole que nous avons déjà examinée à un niveau plus populaire ci-dessus.

La cause principale de cette attitude spirituellement pathologique n'est probablement pas tant la mauvaise attitude intellectuelle du relativisme théologique qui prévaut dans les cercles « *œcuméniques* », mais quelque chose de plus profond, quelque chose qui fait partie de la personnalité et du mode de vie de la plupart des « *chrétiens* » d'aujourd'hui. On peut voir un aperçu de cela dans le commentaire d'un étudiant orthodoxe à « *l'Institut œcuménique* », parrainé par le *Conseil œcuménique des Églises* de Bossey, en Suisse. Parlant de la valeur de « la rencontre personnelle avec tant d'approches différentes que nous n'avions pas expérimentées auparavant », il note que « *les meilleures discussions* » (qui portaient sur le thème de « *l'évangélisation* ») « *n'ont pas eu lieu pendant les séances plénières, mais plutôt autour de la cheminée, un verre de vin à la main*. » ✣ Cette remarque presque désinvolte révèle plus que la « légèreté » de la vie contemporaine ; cela indique toute une attitude moderne envers la théologie et la pratique de l'Église. Mais cela nous amène au deuxième piège fondamental que nous devons éviter dans notre étude des Saints Pères.

✣ *St. Vladimir's Theological Quarterly*, 1969, no. 3, p. 164

Le deuxième piège : « la théologie avec une cigarette »

Ce ne sont pas seulement les rassemblements « *œcuméniques* » qui peuvent être légers et frivoles ; on peut noter précisément le même ton aux conventions et aux « *retraites* » « *orthodoxes* », et aux rassemblements de « *théologiens orthodoxes* ». Les Saints Pères ne sont pas toujours directement impliqués ou discutés dans de tels rassemblements, mais une prise de conscience de l'esprit de ces rassemblements nous préparera à comprendre le contexte que les chrétiens orthodoxes en apparence sérieux apportent avec eux lorsqu'ils commencent à étudier la spiritualité et la théologie.

L'une des plus grandes organisations « *orthodoxes* » aux États-Unis est le « *Federated Russian Orthodox Clubs* », composée principalement de membres de l'ancienne métropole russo-américaine, qui organise une convention annuelle dont les activités sont tout à fait typiques de « *l'orthodoxie* » en Amérique. Le numéro d'octobre 1973 de *The Russian Orthodox Journal* est consacré à la *Convention* de 1973, au cours de laquelle Mgr Dimitry de Hartford a déclaré aux délégués :

« *Ce que je vois ici, et je le dis très sincèrement, c'est que le FROC est potentiellement la plus grande force spirituelle dans toute l'orthodoxie américaine* » (p. 18). Il est vrai qu'un certain nombre de prêtres assistent à la Convention, y compris généralement le métropolite Ireney, qu'il y a des offices religieux quotidiens et qu'il y a toujours un séminaire sur un sujet religieux. De manière significative, au cours du séminaire de cette année (intitulé, dans l'esprit « *orthodoxe américain* », « *Comment ? le Carême encore ?* »), « *des questions ont été posées sur l'observation du samedi soir comme période de préparation au dimanche. Des conflits surgissent parce que selon le style de vie américain le samedi soir est la ‹ soirée sociale › de la semaine.* » Un prêtre qui était présent a donné une réponse orthodoxe à cette question : « Le samedi soir, il préconise la participation aux vêpres, la confession et une soirée tranquille » (p. 28). Mais pour les organisateurs de la Convention, il n'y avait manifestement aucun « *conflit* » : ils ont offert (comme à chaque Convention) une danse du samedi soir entièrement dans le « *style de vie américain* », et pendant les autres soirs des divertissements similaires, y compris des « *Gambades adolescentes* » avec un « *groupe de Rock and Roll* », un casino d'imitation « *avec une décoration qui rappelle Las Vegas* », et « *des cours pour hommes sur l'art ‹ culturel › de la danse du ventre* » (p. 24). Les images accompagnant les articles montrent certaines de ces frivolités, qui nous assurent en effet que les Américains « *orthodoxes* » ne sont en aucun cas derrière leurs compatriotes dans leur quête de divertissements sans vergogne, alternant avec de photographies solennelles de la Divine Liturgie. Ce mélange du sacré et du frivole est aujourd'hui considéré comme « *normal* » dans « *l'orthodoxie américaine* » ; cette organisation est (répétons les mots de l'évêque) « *potentiellement la plus grande force spirituelle de toute l'orthodoxie américaine* ». Mais quelle sorte de préparation spirituelle peuvent les fidèles apporter à la Divine Liturgie lorsqu'ils ont passé la soirée précédente à célébrer l'esprit de ce monde et ont été occupés pendant le week-end avec des divertissements complètement frivoles ? Un observateur sobre ne peut que répondre : Une telle personne

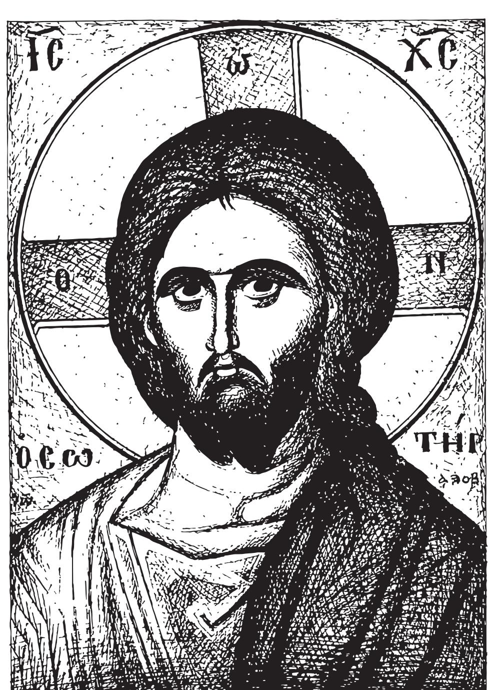
apporte l'esprit du monde, la mondanité est l'air même qu'elle respire ; et, par conséquent, pour elle l'orthodoxie elle-même entre dans le «*style de vie*» américain «*décontracté*». Si une telle personne se mettait à lire les Saints Pères, qui parlent d'un mode de vie totalement différent, soit elle les trouvait sans aucun rapport avec son propre mode de vie, soit elle était obligée de déformer leur enseignement pour le rendre applicable à son mode de vie.

Regardons maintenant un rassemblement «*orthodoxe*» plus sérieux, où les Saints Pères sont effectivement mentionnés : les «*Conférences*» annuelles de la «*Orthodox Campus Commission*». Le numéro d'automne, 1975, du magazine *Concern* présente un certain nombre de photographies de la Conférence de 1975, dont l'objectif était entièrement «*spirituel*» : le même esprit «*décontracté*», avec de jeunes filles en short (ce qui fait honte même à la Convention du FROC !), et le prêtre prononçant le «*principal discours*» avec sa main dans la poche... et dans une telle atmosphère, les chrétiens orthodoxes discutent de sujets tels que «*le Saint-Esprit dans l'Église orthodoxe*». Le même numéro de *Concern* nous donne un aperçu de ce qui se passe dans l'esprit de ces personnes extérieurement «*décontractées*». Une nouvelle chronique «libération de la femme» (avec un titre si délibérément vulgaire qu'il n'est pas nécessaire de le répéter ici) est éditée par une jeune convertie dégourdie : «Quand je me suis convertie à l'orthodoxie, j'ai senti que je connaissais la plupart des problèmes que je rencontrerai dans l'Église. Je connaissais le scandale des divisions ethniques au sein de l'Église, les querelles et les factions qui affligent les paroisses, et l'ignorance religieuse...» Cette chroniqueuse procède alors à prôner la «*réforme*» de la période traditionnelle de quarante jours nécessaire avant que la femme retourne à l'église après l'accouchement, ainsi que d'autres attitudes «*de l'ancien temps*» que cette Américaine moderne «*éclairée*» trouve «*injustes*». Peut-être n'a-t-elle jamais rencontré un véritable ecclésiastique orthodoxe ou un laïc qui pourrait lui expliquer le sens ou lui donner le ton de l'authentique mode de vie orthodoxe ; peut-être que si elle rencontrait un tel homme, elle ne voudrait peut-être même pas le comprendre ni comprendre que le pire des «*problèmes*» d'un converti aujourd'hui ne se situe pas du tout dans le milieu orthodoxe facilement critiquable, mais plutôt dans l'esprit et l'attitude des convertis eux-mêmes. Le mode de vie reflété dans *Concern* n'est pas le mode de vie orthodoxe, et son ton même rend toute approche du mode de vie orthodoxe presque impossible. Ces périodiques et conférences sont à l'image de la majorité des jeunes d'aujourd'hui choyés, égocentriques et frivoles qui, lorsqu'ils viennent à la religion, s'attendent à trouver «*la spiritualité avec le confort*», ce qui est logiquement normal pour leurs esprits immatures, endoctrinés par l'«*éducation moderne*». Les jeunes - et de nombreux ecclésiastiques plus âgés d'aujourd'hui, ayant eux-mêmes été exposés à l'atmosphère mondaine dans laquelle les jeunes grandissent – s'abaissent parfois jusqu'à flatter la critique facile des jeunes contre leurs aînés et leurs «*ghettos*» orthodoxes, et au mieux organisent des conférences académiques inoffensives sur des sujets bien au-dessus de leurs têtes. Quel est l'intérêt de parler à de tels jeunes de la «*déification*» ou de la «*voie des saints*» (*Concern*, Automne 1974) — concepts qui, certes, sont intellectuellement compréhensibles pour les étudiants d'aujourd'hui, mais pour lesquels ils sont émotionnellement et spirituellement totalement immatures, ne connaissant pas l'ABC de ce que signifie le combat dans la vie orthodoxe et la séparation de son propre milieu et de son éducation ? Sans une telle préparation et formation à l'ABC de la vie spirituelle, et une prise de conscience de la différence entre la vie du monde et le mode de vie orthodoxe, de telles conférences ne peuvent pas porter des fruits spirituels.

Voyant ce contexte d'où émergent les jeunes chrétiens orthodoxes d'aujourd'hui en Amérique (et dans le reste du monde libre), on n'est pas surpris de découvrir le manque général de sérieux dans la plupart des ouvrages — conférences, articles, livres — sur la théologie et la spiritualité orthodoxes d'aujourd'hui ; et le message même des meilleurs conférenciers et écrivains du «*courant dominant*» des juridictions orthodoxes semble aujourd'hui étrangement impuissant, sans force spirituelle. Sur un plan plus populaire aussi, la vie de la paroisse orthodoxe ordinaire donne aujourd'hui une impression d'inertie spirituelle assez semblable à celle des «*théologiens orthodoxes*» d'aujourd'hui. Quelles en sont les raisons ?

L'impuissance de l'orthodoxie telle qu'elle est si largement exprimée et vécue aujourd'hui est sans doute elle-même le produit de la pauvreté, du manque de sérieux de la vie contemporaine. L'orthodoxie d'aujourd'hui, avec ses prêtres, ses théologiens et ses fidèles, est devenue mondaine. Les jeunes qui viennent de foyers confortables et acceptent ou cherchent (les «*orthodoxes d'origine*» et les «*convertis*» sont pareils à cet égard) une religion qui n'est pas éloignée de la vie satisfaite qu'ils ont connue ; les professeurs et chargés de cours dont le milieu est le monde académique où, notoirement, rien n'est accepté comme finalement sérieux, comme une question de vie ou de mort ; l'atmosphère très académique de la mondanité autosatisfaite dans laquelle presque

toutes les «*retraites*» et «*conférences*» et «*instituts*» ont lieu — tous ces facteurs se rejoignent pour produire une atmosphère artificielle close dans laquelle, indifféremment des vérités ou des expériences orthodoxes élevées, par le contexte même dans lequel il se produit et en vertu de l'orientation mondaine à la fois du locuteur et de l'auditeur, il ne peut pas frapper au plus profond de l'âme et produire l'engagement profond qui était autrefois normal pour les Chrétiens orthodoxes. Contrairement à cette atmosphère de serre, l'éducation orthodoxe normale, la transmission naturelle de l'orthodoxie elle-même, se produit dans ce qui était autrefois accepté comme le milieu naturel orthodoxe : le monastère, où non seulement les novices, mais aussi les laïcs pieux cherchent à être instruits autant par l'atmosphère d'un lieu saint comme par la conversation d'un aîné particulièrement vénéré, la paroisse normale, si son prêtre est de «*l'ancien temps*», d'une orthodoxie ardente et si désireux du salut de son troupeau qu'il ne veut pas excuser leurs péchés et leurs habitudes mondaines, mais les incite toujours à une vie spirituelle plus élevée; même l'école théologique, si elle est de type ancien et non calqué sur les universités laïques d'Occident, où il est possible de nouer des contacts vivants avec de vrais érudits orthodoxes qui vivent réellement leur foi et pensent selon l'«*ancienne école*» de la foi et la piété. Mais tout cela — ce qui était autrefois considéré comme l'environnement orthodoxe normal — est maintenant dédaigné par les chrétiens orthodoxes qui sont en harmonie avec l'esprit du monde moderne, et ne fait même plus partie de l'expérience de la nouvelle génération. Dans l'émigration russe, les «*théologiens*» de la nouvelle école, désireux d'être en harmonie avec la mode intellectuelle, pour citer les derniers articles catholique-romains ou protestants, adoptant le ton «*désinvolte*» de la vie contemporaine et surtout du monde académique - ont été appelés à juste titre «*théologiens à la cigarette*». Avec une égale justification, on pourrait les appeler «*théologiens autour d'un verre de vin*», ou partisans de «*la théologie à l'estomac plein*» ou «*spiritualité avec réconfort*». Leur message n'a aucun pouvoir, car ils sont eux-mêmes entièrement de ce monde et s'adressent aux gens du monde dans une atmosphère mondaine — de tout cela, ce ne sont pas des exploits orthodoxes qui viennent, mais seulement des paroles vaines et des phrases vides et pompeuses. Un fidèle reflet de cet esprit à un niveau populaire se trouve dans un bref article écrit par un éminent laïque de l'archidiocèse grec en Amérique et publié dans le journal officiel de cette juridiction. Influencé évidemment par le «*renouveau patristique*» qui a frappé l'archidiocèse grec et son séminaire il y a quelques années, ce fidèle écrit :



«*La phrase ‹être tranquille› est aujourd'hui bien nécessaire. C'est en fait une partie importante de notre tradition orthodoxe, mais le monde rapide dans lequel nous vivons semble l'évincer de notre emploi du temps.*» Pour retrouver ce silence, il préconise «*de commencer chez nous, déjà... À table avant de manger, au lieu d'une prière apprise par cœur, pourquoi pas une minute de prière silencieuse, suivie par le «Notre Père»? Nous pourrions également expérimenter cela dans nos paroisses pendant les offices. Rien ne doit être ajouté ou enlevé. À la fin de l'office, renoncez simplement à toute prière audible, aux chants et mouvements, et restez silencieux, chacun d'entre nous priant pour la présence de Dieu dans nos vies. Le silence et la discipline corporelle font partie intégrante de notre tradition orthodoxe. Dans les siècles passés, on l'appelait dans l'Église d'Orient, le «mouvement hésychaste»... Être tranquille. C'est un début vers le renouveau intérieur dont nous avons tous besoin et que nous devrions rechercher.*» (*The Orthodox Observer*, 17 septembre 1975, p. 7)

L'auteur veut évidemment bien dire, mais comme les églises orthodoxes elles-mêmes aujourd'hui, il est pris dans le piège de la pensée mondaine qui l'empêche de voir les choses de la manière orthodoxe normale. Inutile de dire que si l'on veut lire les Saints Pères et subir un «*réveil patristique*» uniquement pour ajouter à son emploi du temps, ici et là, un moment de silence purement extérieur (qui est évidemment rempli intérieurement du bruit du monde en dehors de ce moment!)

✠ Une description détaillée peut être lue dans *Orthodoxy and the Religion of the Future*, St. Herman of Alaska Brotherhood, 1975

Mes frères, le désir de mon coeur et la supplication que j'adresse à Dieu ont pour objet leur salut. Car je leur rends le témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon la science; car, ne connaissant pas la justice de Dieu, et cherchant à établir la leur, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. En effet, la fin de la loi, c'est le Christ, pour la justification de tous ceux qui croient.
☞ Rom 10 1-4

et l'appeler du nom élevé d'hésychasme - alors il vaut mieux ne pas lire du tout les Saints Pères, car cette lecture nous conduira simplement à devenir des hypocrites et des faux-semblants, pas plus capables à séparer le sacré et le frivole que les organisations des jeunes orthodoxes. Pour approcher les Saints Pères, il faut s'efforcer de sortir de cette atmosphère mondaine, après l'avoir reconnue pour ce qu'elle est. Une personne qui se sent chez elle dans l'atmosphère des «*retraites..., des conférences*» et des «*instituts*» orthodoxes d'aujourd'hui ne peut pas être chez elle dans le monde de la véritable spiritualité orthodoxe, qui a un «*ton*» totalement différent de celui qui est présent dans ces expressions typiques de la mondanité «*religieuse*». Nous devons regarder en face une vérité douloureuse, mais nécessaire : une personne qui lit sérieusement les Saints Pères et qui lutte selon sa force (même si à un niveau très primitif) pour mener une vie spirituelle orthodoxe — doit être en décalage avec le temps, doit être étrangère à l'atmosphère des mouvements et des discussions «*religieux*» contemporains, doit s'efforcer consciemment de mener une vie tout à fait différente de celle reflétée dans presque tous les livres et périodiques «*orthodoxes*» d'aujourd'hui. Tout cela, bien sûr, est plus facile à dire qu'à faire; mais il y a des aides d'ordre général qui peuvent nous aider dans ce combat. Nous y reviendrons après un bref examen d'un autre écueil à éviter dans notre étude des Saints Pères.

Le troisième piège : « le zèle qui n'est pas selon la science » [Rm 10 2]

Compte tenu de l'impuissance et de la fadeur de l'«*orthodoxie*» mondaine aujourd'hui, il n'est pas surprenant que certains, même au milieu d'organisations «*orthodoxes*» mondaines, aperçoivent le feu de la véritable orthodoxie qui est contenue dans les services divins et dans les écrits patristiques, et, en les tenant comme une norme contre ceux qui sont satisfaits d'une religion mondaine, deviennent des fanatiques de la vraie vie et de la foi orthodoxes. En soi, cela est louable; mais dans la pratique, il n'est pas si facile d'échapper aux filets de la mondanité, et trop souvent, ces fanatiques montrent non seulement de nombreux signes de la mondanité qu'ils désirent échapper, mais sont également conduits hors du domaine de la tradition orthodoxe vers quelque chose qui ressemble au sectarisme fiévreux. L'exemple le plus frappant d'un tel «*zèle qui n'est pas selon la science*» se trouve dans le mouvement «*charismatique*» actuel. Il n'est pas nécessaire de décrire ici ce mouvement. ✠ Chaque numéro du magazine «*orthodoxe charismatique*», *The Logos*, montre de plus en plus clairement que ceux parmi les chrétiens orthodoxes qui ont été entraînés dans ce mouvement n'ont pas une solide fondation dans l'expérience du christianisme patristique, et leurs justifications sont presque entièrement protestantes dans la langue et le ton. *The Logos*, bien sûr, a cité des écrits de saint Syméon le Nouveau-Théologien et de saint Séraphim de Sarov sur l'acquisition de l'Esprit-Saint; mais le contraste entre ces véritables enseignements orthodoxes sur l'Esprit-Saint et les expériences protestantes décrites dans le même magazine est si flagrant qu'il est évident que deux réalités totalement différentes sont impliquées : l'une, l'Esprit-Saint, qui ne vient qu'à ceux qui luttent dans la vraie vie orthodoxe, mais pas (dans ces derniers temps) de manière spectaculaire; et, un tout autre, «*l'esprit religieux du temps*» œcuméniste, qui s'empare précisément de ceux qui abandonnent (ou n'ont jamais connu) le mode de vie orthodoxe «*exclusif*» et «*s'ouvrent*» à une nouvelle révélation accessible à tous, peu importe, de quelle secte. Celui qui étudie attentivement les Saints Pères et applique leur enseignement à sa propre vie sera capable de détecter dans un tel mouvement les signes révélateurs de l'illusion spirituelle (*prelest*), et reconnaîtra également les pratiques et le ton tout à fait non orthodoxes qui le caractérisent.
Il existe également une forme assez peu spectaculaire de «*zèle non selon la science*» qui peut être davantage un danger pour le chrétien orthodoxe sérieux ordinaire, car elle peut l'égarer dans sa vie spirituelle personnelle sans être révélée par aucun des signes les plus évidents d'erreur spirituelle. C'est un danger surtout pour les nouveaux convertis, pour les novices des monastères — et, en un mot, pour tous ceux dont le fanatisme est jeune, largement non éprouvé par l'expérience, et non tempéré par la prudence.
Ce genre de zèle est le produit de la réunion de deux attitudes fondamentales. **D'abord, il y a l'idéalisme éthérique** qui s'inspire surtout des récits d'habitants des déserts, d'exploits ascétiques extrêmes, d'états spirituels élevés. Cet idéalisme en soi est bon, et il est caractéristique de tout véritable zèle pour la vie spirituelle; mais pour être fructueux, il doit être tempéré par l'expérience réelle des difficultés du combat spirituel, et par l'humilité née de cette lutte, si elle est authentique. En absence de cette dimension, il perdra le contact avec la réalité de la vie spirituelle et deviendra stérile en suivant — pour reprendre les paroles de Mgr Ignace — «*le rêve*

impossible d'une vie parfaite, qui n'est qu'une représentation séduisante de son imagination. » Par conséquent, il conclut : « *Ne vous fiez pas à vos pensées, opinions, rêves, impulsions ou inclinations, même si elles vous offrent ou vous présentent sous une forme attrayante la plus sainte vie monastique* » (*L'Arène*, ch. 10).

Deuxièmement, s'ajoute à cet idéalisme trompeur, surtout à notre époque rationaliste, une attitude extrêmement critique appliquée à tout ce qui n'est pas à la hauteur du niveau extrêmement élevé du novice. C'est la cause principale de la désillusion qui frappe souvent les convertis et les novices après que leur premier élan d'enthousiasme pour l'orthodoxie ou la vie monastique s'est estompé. Cette désillusion est un signe certain que leur approche de la vie spirituelle et de la lecture des Saints Pères a été unilatérale, avec un accent excessif sur la connaissance abstraite qui enfle, et un manque d'emphase ou une inconscience totale de la contrition du cœur qui doit accompagner la lutte spirituelle. C'est le cas du novice qui découvre que la règle du jeûne dans le monastère qu'il a choisi n'est pas à la hauteur de ce qu'il a lu parmi les Pères du désert, ou que le *Typicon* des services divins n'est pas suivi à la lettre, ou que son père spirituel a des défauts humains comme n'importe qui d'autre et n'est pas vraiment un « *Ancien porteur de Dieu* » ; mais ce même novice est le tout premier qui s'effondrerait en peu de temps sous une règle de jeûne ou un *Typicon* inadaptés à notre temps faible spirituellement, et qui trouve impossible d'offrir la confiance à son père spirituel sans laquelle il ne peut pas être guidé spirituellement du tout. Les personnes vivant dans le monde peuvent trouver des parallèles exacts à cette situation monastique chez les nouveaux convertis des paroisses orthodoxes d'aujourd'hui. L'enseignement patristique sur la contrition du cœur est l'un des enseignements les plus importants de nos jours où la « *connaissance rationnelle* » est tellement surestimée au détriment du développement approprié de la vie émotionnelle et spirituelle. Ceci sera discuté dans les chapitres appropriés de cette Patrologie. Le manque de cette expérience essentielle est ce qui est avant tout responsable du dilettantisme, de la trivialité, du manque de sérieux dans l'étude régulière des Saints Pères aujourd'hui ; sans elle, on ne peut pas appliquer les enseignements des Saints Pères à sa propre vie. On peut atteindre le plus haut niveau de compréhension avec l'esprit de l'enseignement des Saints Pères, on peut avoir « *à portée de main* » des citations des Saints Pères sur tous les sujets imaginables, on peut avoir des « *expériences spirituelles* » qui semblent être celles décrites dans les livres patristiques, on peut même connaître parfaitement tous les écueils dans lesquels il est possible de tomber dans la vie spirituelle - et pourtant, sans contrition de cœur, on peut être un figuier stérile, un « *savoir-tout* » ennuyeux qui est toujours « *correct* », ou adepte de toutes les expériences « *charismatiques* » actuelles, qui ne connaît pas et ne peut pas transmettre le véritable esprit des Saints Pères. Tout ce qui a été dit ci-dessus n'est en aucun cas un catalogue complet des moyens de ne pas lire ou approcher les Saints Pères. Ce n'est qu'une série d'indices sur les nombreuses manières dont il est possible d'approcher les Saints Pères de manière erronée, et donc de ne tirer aucun avantage ou même de se nuire en les lisant. C'est une tentative d'avertir le chrétien orthodoxe que l'étude des Saints Pères est une question sérieuse qui ne doit pas être entreprise à la légère, selon les modes intellectuelles de notre temps. Mais cet avertissement ne doit pas effrayer le chrétien orthodoxe sérieux. La lecture des Saints Pères est, en effet, une chose indispensable pour celui qui tient à son salut et veut le réaliser avec crainte et tremblement ; mais il faut approcher cette lecture d'une manière pratique pour en tirer le meilleur parti.

Le doute

Quant au doute, il ne faut pas le craindre. Les doutes apparaîtront toujours et il faut lutter. Dans la lutte se forge l'expérience, et quand votre expérience sera plus grande, vous serez moins la proie des doutes. Bien que, selon les Pères de l'Église, l'esprit du mal trouble même les saints, mais il n'en est que plus déconfit. Le doute est comme le souffle du vent. Il apparaît, puis disparaît Il faut apprendre à prier Dieu au moment où l'on doute.

Père Dimitri Doudko



Hiéromoine Seraphim Rose

La révélation de Dieu au cœur de l'homme [I/III]

Conférence à l'Université de Californie, Santa Cruz - 15 mai 1981
Fr. Seraphim Rose, *God's Revelation to the Human Heart*, St. Herman of Alaska Brotherhood, Platina, 2014, p. 15-28 ¦ traduction: *hesychia.eu*

La recherche

Pourquoi étudie-t-on la religion ? Il y a beaucoup de raisons accessoires, mais il n'y en a qu'une seule si l'on est vraiment attentif : en un mot, c'est pour entrer en contact avec la réalité, pour trouver une réalité plus profonde que la réalité quotidienne qui change rapidement, dépérit sans rien laisser derrière elle et qui n'offre pas de bonheur durable à l'âme humaine. Toute religion sincère essaie d'ouvrir le contact avec cette réalité. Je voudrais dire quelques mots aujourd'hui sur la façon dont le christianisme orthodoxe essaie de le faire — d'ouvrir la réalité spirituelle au chercheur religieux.

La recherche de la réalité est une tâche dangereuse. Vous avez probablement tous entendu des histoires sur la façon dont les jeunes, à notre époque de quêtes spirituelles, se sont « épuisés » en essayant de trouver la réalité, et sont soit morts jeunes, soit ont vécu une existence morne à une fraction de leur potentiel spirituel. Je me souviens moi-même d'un ami à l'époque de mes propres quêtes, il y a vingt-cinq ans, lorsque Aldous Huxley venait de découvrir la valeur prétendument « spirituelle » du LSD et qu'il avait influencé de nombreuses personnes à le suivre. Ce jeune homme, un chercheur religieux typique qui pourrait participer à une conférence comme celle-ci, m'a dit un jour : « Quoi que vous puissiez dire sur les dangers de la drogue, vous devez admettre que *tout* vaut mieux que la vie quotidienne américaine, qui est spirituellement morte. » Je n'étais pas d'accord, car déjà à l'époque je commençais à entrevoir que la vie spirituelle s'étendait dans deux directions : elle peut conduire quelqu'un *plus haut* que cette vie quotidienne corrompue, mais elle peut aussi conduire quelqu'un *plus bas* et provoquer la mort spirituelle littérale et également la mort physique. Il suivit sa propre voie et, avant d'avoir atteint l'âge de trente ans, il n'était plus qu'une épave, l'esprit ruiné et toute recherche de la réalité abandonnée.

On pourrait trouver des exemples similaires chez les personnes qui recherchent diverses formes d'expériences psychiques, qui font l'expérience des états « extracorporels », qui rencontrent des OVNIs, etc. (L'expérience du suicide collectif de Jonestown en 1980 suffit à nous rappeler les dangers inhérents à la quête religieuse). La littérature orthodoxe des deux derniers millénaires contient un certain nombre d'exemples instructifs de ce type. Je n'en citerai qu'un, tiré de la vie de saint Nikita des grottes de Kiev, qui a vécu il y a près de mille ans en Russie :

> *Saint Nikita était contemporain de saint Isaac, mais un peu plus jeune que lui. Enflammé de zèle, il demanda à son abbé la bénédiction de devenir reclus. L'abbé — à cette époque c'était*

saint Nicon qui remplissait cette charge — le lui interdit : « Mon fils, lui dit-il, il n'est pas bon pour toi qui es jeune de demeurer oisif. Il vaut mieux que tu vives avec les frères : en les servant tu ne perdras pas ta récompense. Tu sais toi-même comment Isaac fut séduit par les démons dans sa réclusion. Il aurait péri si la grâce toute spéciale de Dieu, en réponse à la prière de nos saints pères Antoine et Théodose, ne l'avait sauvé. » Nikita répondit : « Il n'y a aucun risque que je sois trompé par quelque chose de ce genre, mais je désire combattre fermement contre les ruses des démons et demander à Dieu qui aime les hommes de m'accorder, à moi aussi, le don d'accomplir des miracles, comme à Isaac le reclus qui, jusqu'à présent, en accomplit de nombreux. » L'abbé reprit la parole : « Ton désir est au-dessus de tes forces. Sois sur tes gardes de peur que tu ne t'élèves et qu'ensuite tu ne tombes. Moi, au contraire, je t'ordonne de servir les frères, et tu recevras de Dieu une couronne pour ton obéissance. »

Très fortement attiré par la vie de reclus, Nikita ne voulut d'aucune manière tenir compte de ce que lui disait son abbé. Il réalisa son dessein : il s'enferma dans la réclusion, persévérant dans la prière et sans jamais sortir. Au bout d'un certain temps, à l'heure de la prière, il entendit une voix qui priait en même temps que lui, et il sentit un parfum extraordinaire. Induit en erreur, il se dit à lui-même : « Si ce n'était pas un ange, il ne prierait pas avec moi, et je ne respirerais pas le parfum du Saint-Esprit. » Ensuite Nikita se mit à prier de tout son cœur, disant : « Seigneur, montre-toi à moi afin que je te connaisse et que je te voie (cf. Ex. 13, 3). » H y eut alors une voix qui lui dit : « Tu es bien jeune encore. Je ne t'apparaîtrai pas, de peur que tu ne t'élèves et qu'ensuite tu ne tombes. » Le reclus répondit avec des larmes : « Seigneur, je ne tomberai sûrement pas dans l'illusion, car mon abbé m'a appris à ne pas prêter attention aux illusions démoniaques, mais je ferai tout ce que tu m'ordonneras. » Alors, ayant assuré sa domination sur lui, le serpent ravisseur des âmes lui dit : « Il est impossible pour l'homme revêtu de chair de me voir. Mais voici que je vais t'envoyer mon ange pour qu'il demeure avec toi; quant à toi, fais ce qu'il te dira. »

À ces mots, un démon apparut au reclus sous les traits d'un ange. Nikita tomba à ses pieds, le vénérant comme un ange. Le démon lui dit : « À partir de maintenant, ne prie plus, mais lis des livres. Grâce à cela, tu entreras en conversation ininterrompue avec Dieu et tu recevras le pouvoir de donner un enseignement salutaire à ceux qui viendront à toi. Quant à moi, je vais prier sans cesse le Créateur de toutes choses pour ton salut. »

Ajoutant foi à ces paroles, le reclus s'enfonça encore plus profondément dans l'erreur : il cessa de prier et se consacra à la lecture; il voyait le démon constamment en prière, et se réjouissait à l'idée qu'un ange priait pour lui. Par la suite, il se mit à s'entretenir longuement de l'Écriture avec ceux qui venaient à lui, et à prophétiser à l'instar du reclus de Palestine. Sa renommée se répandit dans le peuple et gagna la cour du Grand Prince. Il ne prophétisait pas, à proprement parler, mais révélait à ceux qui venaient à lui où se trouvaient divers objets volés, ou à quel endroit éloigné un événement était arrivé, obtenant ces renseignements du démon qui se tenait à ses côtés. Ainsi il informa le Grand Prince Iziaslav du meurtre de Gleb, prince de Novgorod, et lui conseilla d'y envoyer son fils afin de s'assurer le contrôle de la principauté. Cela était suffisant pour que le peuple le proclame prophète. On a observé que les laïcs et même les moines sans discernement spirituel se laissent presque toujours entraîner par les imposteurs, par les hypocrites et par ceux qui sont dans un état l'illusion démoniaque, et qu'ils les prennent pour des saints et pour des hommes remplis de la grâce divine.

Personne ne pouvait rivaliser avec Nikita sur le plan de la connaissance de l'Ancien Testament; mais il ne supportait pas le Nouveau Testament; il ne tirait jamais ses propos des Évangiles ou des Épîtres des Apôtres, et ne permettait à aucun de ses visiteurs de faire mention du Nouveau Testament. À cause de cette étrange orientation de son enseignement, les pères du monastère des Grottes de Kiev réalisèrent qu'il avait été séduit par un démon. Il y avait à cette époque au monastère beaucoup de saints moines que la grâce avait doués de grands dons spirituels. Par leurs prières, ils chassèrent le démon, et Nikita cessa de le voir. Les pères firent sortir Nikita de sa réclusion et lui demandèrent de leur citer un passage de l'Ancien Testament; mais il affirma, sous la foi du serment, qu'il n'avait jamais lu ces livres qu'il connaissait par cœur auparavant. Il s'avéra qu'il ne savait même plus lire, tant était profond l'effet produit sur lui par l'illusion démoniaque; ce n'est qu'à grand-peine qu'on put de nouveau lui apprendre à lire. Revenu à lui-même grâce aux prières des saints pères, il reconnut et confessa son péché; il le regretta avec d'amères larmes. Il atteignit un haut degré de sainteté et obtint le don d'opérer des miracles par une vie humble menée au

✠ Ignace Briantchaninov, *Les miettes du festin* – Introduction à la tradition ascétique de l'Église d'Orient, Éditions Présence, Sisteron, 1978, pp. 51-53

Or il y avait dans la ville un homme du nom de Simon, qui y avait exercé la magie auparavant, séduisant le peuple de Samarie, disant qu'il était quelqu'un de grand. Tous l'écoutaient, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient: C'est lui qui est la vertu de Dieu, celle qu'on appelle la grande. Et ils l'écoutaient, parce qu'il leur avait depuis longtemps troublé l'esprit par ses sorcelleries. Mais lorsqu'ils eurent cru à Philippe, qui leur annonçait le royaume de Dieu, ils étaient baptisés, hommes et femmes, au nom de Jésus-Christ. Alors Simon lui-même crut aussi: et après qu'il eut été baptisé, il s'attacha à Philippe; et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il était dans la stupeur et l'admiration. Quand les Apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que les habitants de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent l'Esprit-Saint: Act 8,16. car Il n'était encore descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient été seulement baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposaient les mains, et ils recevaient l'Esprit-Saint. Lorsque Simon eut vu que par l'imposition des mains des Apôtres L'Esprit-Saint était donné, il leur offrit de l'argent, en disant: Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que tous ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent

milieu de ses frères. Par la suite, saint Nikita fut consacré évêque de Novgorod. ✠

Cette histoire soulève une question pour nous, aujourd'hui. Comment une personne spirituelle peut-elle éviter les pièges et les tromperies qu'elle rencontre dans sa recherche ? Il n'y a qu'une seule réponse à cette question : une personne doit être en quête de religion non pas pour vivre des *expériences religieuses*, qui peuvent tromper, mais pour rechercher la *vérité*.
Toute personne qui étudie sérieusement la religion est confrontée à cette question : il s'agit littéralement d'une question de vie et de mort.
Notre foi chrétienne orthodoxe, contrairement aux confessions occidentales, est souvent qualifiée de « mystique » : elle est en contact avec une réalité spirituelle qui produit des résultats que l'on qualifie généralement de « surnaturels », c'est-à-dire qui dépassent toute logique ou expérience terrestre. Il n'est pas nécessaire de chercher dans la littérature ancienne pour trouver des exemples, car la vie d'un thaumaturge de nos jours est pleine d'éléments mystiques. L'archevêque Jean Maximovitch, qui est mort il y a tout juste quinze ans et qui a vécu dans cette même région de Californie en tant qu'archevêque de San Francisco, a été vu dans une lumière brillante, a lévité pendant la prière, a été clairvoyant, a accompli des miracles de guérison.... Cependant, rien de tout cela n'est remarquable en soi; cela peut facilement être imité par de faux faiseurs de miracles. Comment savons-nous qu'il était en contact avec la vérité ?

Révélation

Si vous consultez un manuel de théologie orthodoxe, vous constaterez que la vérité ne peut être trouvée par l'homme seul. Vous pouvez lire les Écritures ou n'importe quel livre saint sans même comprendre ce qu'il dit. On en trouve un exemple dans le livre des Actes des Apôtres, dans l'histoire de l'apôtre Philippe et de l'eunuque éthiopien :

> *Un Ange du Seigneur parla à Philippe, et lui dit : Lève-toi et va vers le midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza; cette route est déserte. Et se levant, il partit. Et voici qu'un Éthiopien, eunuque, officier de Candace, reine d'Éthiopie, et intendant de tous ses trésors, était venu adorer à Jérusalem. Il s'en retournait, assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe. Alors l'Esprit dit à Philippe : Approche-toi et rejoins ce char. Et Philippe, accourant, l'entendit lire le prophète Isaïe; et il lui dit : Crois-tu comprendre ce que tu lis ? Il répondit : Et comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me dirige ? Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir auprès de lui. Or le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : Comme une brebis Il a été mené à la boucherie, et comme un agneau muet devant celui qui le tond, Il n'a point ouvert la bouche. Dans Son abaissement Son jugement a été aboli. Qui racontera Sa génération, car Sa vie sera retranchée de la terre ? L'eunuque, répondant à Philippe, lui dit : Je t'en prie, de qui le prophète dit-il cela ? de lui-même ou de quelque autre ? Alors Philippe, ouvrant la bouche et commençant par ce passage de l'Écriture, lui annonça Jésus. Et chemin faisant, ils rencontrèrent de l'eau; et l'eunuque dit : Voici de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? Philippe dit : Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. Il répondit : Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Il fit arrêter le char, et ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque. Lorsqu'ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus; mais il continua son chemin, plein de joie.* ☞ Actes 8 26-39

Il y a plusieurs éléments surnaturels et mystiques dans ce récit : l'ange indique à Philippe où aller (bien que pour l'Éthiopien, cela semble être une rencontre fortuite sur une route du désert), et plus tard, après le baptême, l'Esprit du Seigneur enlève Philippe, qui disparaît devant les yeux de l'eunuque. Mais ce n'est pas ce qui a poussé l'eunuque à se faire baptiser et à devenir chrétien. C'est autre chose qui l'a touché : non pas les miracles, mais quelque chose dans son cœur. Les miracles, bien qu'ils aident parfois une personne à venir à la foi, ne sont pas la bonne raison d'accepter le christianisme. Dans le même livre des Actes, nous lisons l'histoire de Simon le Sorcier, qui souhaitait payer de l'argent pour rejoindre l'Église et obtenir les dons du Saint-Esprit, parce qu'ils étaient très spectaculaires et miraculeux. Il exerçait la « profession » très lucrative de sorcier, à une époque où plus on faisait de choses surnaturelles, plus on gagnait d'argent et de prestige, et où ces choses se produisaient plus souvent dans la chrétienté que dans le monde païen. Comme nous le savons d'après les Actes des Apôtres, la demande de Simon a été rejetée par l'apôtre Pierre et il a connu une mauvaise fin [Actes 8],

ce qui nous a donné le mot « simonie » pour désigner le concept d'essayer d'acheter la grâce de Dieu.

En revanche, lorsque Philippe a parlé à l'eunuque éthiopien, quelque chose a changé dans le cœur de l'eunuque. Il est dit dans les Actes qu'il en est venu à « croire », c'est-à-dire que son cœur a été touché par la vérité qu'il a entendue. Les paroles de l'Écriture sont très puissantes et, lorsqu'elles sont interprétées correctement, quelque chose dans un être humain « s'ouvre » si son cœur est prêt. C'est pourquoi l'eunuque a accepté le Christ de toute son âme ; il a été transformé. Ce n'était pas pour les miracles, mais pour ce que le Christ est venu apporter sur terre.

La même chose peut être observée dans un autre endroit du Nouveau Testament, lorsque deux disciples du Christ marchaient sur la route d'Emmaüs [Luc 24]. Le Christ lui-même, le jour même de sa Résurrection, les rejoint et commence à marcher avec eux, leur demandant pourquoi ils sont si excités. À leur tour, ils lui demandent s'il est le seul à ne pas savoir ce qui s'est passé à Jérusalem. Ils lui répondirent qu'un grand prophète avait été tué et qu'il était censé être ressuscité d'entre les morts, mais qu'ils ne savaient pas quoi croire. Le Christ commence alors à ouvrir leur cœur et à leur expliquer ce qui, selon l'Ancien Testament, devait arriver au Messie. Pendant tout ce temps, les disciples ne le reconnaissent pas, car il ne vient pas à eux avec des signes et des prodiges pour les éblouir. Plus tard, lorsqu'ils arrivent à Emmaüs, le Christ fait comme s'il voulait aller plus loin, et il s'éloigne d'eux sans qu'ils l'aient reconnu s'ils ne lui demandaient pas, par simple amour pour un étranger dans le besoin, de passer la nuit avec eux. Enfin, lorsqu'il s'est assis avec eux et qu'il a « rompu le pain » comme il l'avait fait lors de la dernière Cène, leurs yeux se sont ouverts, ils ont vu que c'était le Christ lui-même, puis il a disparu sous leurs yeux. Ils commencent alors à s'interroger et se souviennent que, pendant tout le temps qu'il avait passé avec eux sur la route, ils avaient eu une brûlure dans le cœur, même s'ils ne l'avaient pas reconnu [Luc 24 13-32]. Ce qui leur a permis de reconnaître le Christ à la fin, c'est ce « cœur ardent », et pas seulement le fait qu'il ait disparu de leur vue, car les magiciens peuvent aussi faire cela. Ce ne sont donc pas d'abord les miracles qui révèlent Dieu aux hommes, mais quelque chose de Dieu qui est révélé à un cœur qui y est prêt. C'est ce que l'on entend par un « cœur ardent », par lequel les deux disciples ont eu un contact avec le Dieu venu dans la chair.

Nous voyons ici comment se produit ce que l'on appelle la « révélation » : le cœur est touché et transformé par la présence de Dieu, ou par quelqu'un qui est rempli de son Esprit, ou simplement en entendant prêcher la vérité à son sujet. C'est également ainsi que les apôtres ont eu le pouvoir d'aller sur pratiquement toute la terre habitée – en Inde (et peut-être même jusqu'en Chine), en Russie au nord où vivaient les Scythes, en Grande-Bretagne à l'ouest et en Abyssinie au sud – afin de prêcher l'Évangile à tous les peuples au cours des premières décennies qui ont suivi la résurrection du Christ. Il en est de même aujourd'hui, même si les gens sont devenus beaucoup plus insensibles et denses spirituellement, beaucoup moins simples, et ne répondent pas aussi facilement à la vérité.

Dans le cas de l'archevêque Jean, ceux qui ont cru à travers lui ont été touchés non pas d'abord par ses miracles, mais par quelque chose qui a touché leur cœur à son sujet. Je citerai un exemple tiré de sa vie, un incident qui s'est produit à Changhaï, où il était évêque pendant la Seconde Guerre mondiale. Il nous a été raconté par une de nos bonnes amies décédée il y a quelques années, une professeure de chant nommée Anne. Elle nous a expliqué que le jeûne de l'archevêque John était si strict que sa mâchoire inférieure perdait de sa puissance pendant les périodes de jeûne et qu'il parlait de manière très indistincte. Elle avait pour mission de lui donner des leçons pour exercer sa mâchoire et lui permettre de parler un peu plus clairement. Il venait toujours la voir à intervalles réguliers et, à la fin de chaque leçon, il avait l'habitude de lui laisser un billet américain de vingt dollars.

> *À Changhaï,* raconte Anne Louchnikov, *je fus blessée pendant la guerre, et je gisais mourante à l'hôpital français. Je savais que j'agonisais et je demandai qu'on en fît part à Mgr Jean, afin qu'il vînt m'apporter la Sainte Communion. Il était environ dix ou onze heures du soir, et la tempête soufflait dans la cour, accompagnée d'une pluie abondante. Je souffrais terriblement. Alors que je criais et que je les suppliais de faire venir l'évêque, les médecins*

l'Esprit-Saint. Mais Pierre lui dit: Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu s'acquiert avec de l'argent! Il n'y a pour toi ni part, ni héritage en cette affaire; car ton coeur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de cette iniquité, et prie Dieu, afin que, s'il est possible, cette pensée de ton coeur te soit pardonnée; car je vois que tu es rempli d'un fiel amer, et dans les liens de l'iniquité. Simon répondit: Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit.
☞ Act 8 9-23

Et voici que ce même jour, deux d'entre eux allaient dans un bourg, nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades. Et ils s'entretenaient de toutes ces choses qui s'étaient passées. Or il arriva, pendant qu'ils parlaient et conféraient ensemble, que Jésus Lui-même S'approcha, et marchait avec eux. Mais une force empêchait leurs yeux de Le reconnaître. Et Il leur dit: Quelles sont ces paroles que vous échangez en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes? Prenant la parole, l'un d'eux, nommé Cléophas, Lui dit: Etes-vous seul étranger dans Jérusalem, et ne savez-vous pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? Quoi? leur dit-Il. Et ils répondirent: Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en oeuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple; et comment les princes des prêtres et nos chefs L'ont livré pour être condamné à mort, et L'ont crucifié. Or nous espérions que c'était Lui qui rachèterait Israël; et maintenant, après tout cela, c'est aujourd'hui

le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes, qui sont des nôtres, nous ont effrayés. Etant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant pas trouvé Son corps, elles sont venues dire que des Anges leur ont apparu et ont affirmé qu'Il est vivant Quelques-uns des nôtres sont aussi allés au sépulcre, et ont trouvé les choses comme les femmes avaient dit; mais Lui, ils ne L'ont pas trouvé. Alors Il leur dit: O insensés, dont le coeur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'Il entrât ainsi dans Sa gloire? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, Il leur expliquait, dans toutes les Ecritures, ce qui Le concernait. Lorsqu'ils furent près du bourg où ils allaient, Il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils Le pressèrent, en disant: Demeurez avec nous, car le soir arrive, et le jour est déjà sur son déclin. Et Il entra avec eux. Et il arriva, pendant qu'Il était à table avec eux, qu'Il prit du pain, et le bénit, et le rompit, et Il le leur présentait. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils Le reconnurent; et Il disparut de devant eux Et ils se dirent l'un à l'autre: Est-ce que notre coeur n'était pas brûlant en nous, lorsqu'Il nous parlait sur le chemin, et qu'Il nous expliquait les Ecritures?

☞ Lc 24,13-32

et les infirmières me répondaient que cela était hors de question, car nous étions en temps de guerre et l'hôpital était bouclé toute la nuit, de telle façon qu'il ne restait qu'à attendre le matin. Je ne voulais rien savoir et je continuais à crier : « Monseigneur, viens ! Monseigneur, viens ! » Mais personne ne pouvait lui transmettre mon souhait. Soudain, au milieu de cette tempête, je vis Mgr Jean à la porte de la salle, venant vers moi, trempé. Sa venue avait quelque chose d'un miracle; aussi lui demandai-je : « Est-ce vous ou votre esprit ? » Il sourit calmement et répondit : « C'est moi ! » Puis il me donna la Sainte Communion. Je m'endormis ensuite et ne me réveillai que dix-huit heures après. Alors, me sentant bien, je dis que mon rétablissement était dû à la visite de Mgr Jean avec la Sainte Communion. Toutefois, personne ne me croyait. On me disait que jamais l'évêque n'aurait pu entrer dans l'hôpital, fermé par une telle nuit. Je demandai alors à ma voisine de chambre ce qu'il en était réellement, et elle me confirma que l'évêque était bien venu, mais on ne la crut pas non plus. Néanmoins, les faits étaient là : j'étais vivante et je me sentais bien; A ce moment, la sœur qui faisait mon lit et qui, elle non plus, ne me croyait pas, découvrit sous mon oreiller un billet de vingt dollars, que Mgr Jean avait déposé. Il savait en effet que je devais une somme importante à l'hôpital et que je me trouvais dans le besoin. Aussi avait-il laissé ce billet, ce qu'il me confirma plus tard. ✠

On peut se demander comment l'archevêque Jean l'a su. Comment a-t-il réussi à l'atteindre, alors qu'il n'y avait aucune communication humaine possible pour lui transmettre le message ? On peut dire que cela lui a été révélé, car beaucoup de choses de ce genre lui ont été révélées. Mais *comment* cela a-t-il été révélé ? Pourquoi à lui et pas à un autre ? Pourquoi la vérité est-elle, semble-t-il, révélée à certains et pas à d'autres ? Existe-t-il un organe spécial pour recevoir la révélation de Dieu ? Oui, dans un certain sens, il existe un tel organe, bien qu'habituellement nous le fermions et ne le laissions pas s'ouvrir : la révélation de Dieu est donnée à ce que l'on appelle un cœur aimant. Les Écritures nous apprennent que Dieu est amour ; le christianisme est la religion de l'amour. (Vous pouvez vous concentrer sur les échecs, les gens qui se disent chrétiens et ne le sont pas, et dire qu'il n'y a pas d'amour là-dedans ; mais le christianisme est en effet la religion de l'amour lorsqu'il est réussi et pratiqué de la bonne manière). Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même dit que c'est avant tout par leur *amour* que ses vrais disciples se distinguent [cf. Jean 13 35 ✣].

Si vous demandez à ceux qui ont connu l'archevêque Jean ce qui attirait les gens vers lui — et qui attire encore ceux qui ne l'ont jamais connu — la réponse est toujours la même : il était débordant d'amour ; il s'est sacrifié pour ses semblables par amour absolument désintéressé de Dieu et d'eux. C'est pourquoi il lui a été révélé des choses qui ne pouvaient pas parvenir à d'autres personnes et qu'il n'aurait jamais pu connaître par des moyens naturels. Il a lui-même enseigné que, malgré tout le « mysticisme » de notre Église orthodoxe que l'on trouve dans les Vies des Saints et les écrits des Saints Pères, la personne véritablement orthodoxe a toujours les deux pieds fermement sur terre, faisant face à la situation qui se présente à elle. C'est en acceptant les situations données, ce qui exige un cœur aimant, que l'on rencontre Dieu. C'est grâce à ce cœur aimant que chacun parvient à la connaissance de la vérité, même si Dieu doit parfois briser et humilier un cœur pour le rendre réceptif, comme dans le cas de l'apôtre Paul, qui, à une époque, crachait du feu contre les chrétiens et les persécutait. Mais pour Dieu, le passé, le présent et l'avenir du cœur humain sont tous présents, et il voit où il peut percer et communiquer. Le contraire d'un cœur aimant qui reçoit la révélation de Dieu, c'est le calcul froid, la volonté d'obtenir ce que l'on peut des gens ; dans la vie religieuse, cela produit des simulacres et du charlatanisme de toutes sortes. Si vous regardez le monde religieux d'aujourd'hui, vous verrez que c'est en grande partie ce qui se passe : tant de fausseté, de pose, de calcul, d'orientation en fonction des vents de la mode qui mettent à la mode d'abord une attitude religieuse, puis une autre. Pour trouver la vérité, il faut regarder plus en profondeur.

Dieu et la matière

Seuls les athées s'efforcent de présenter Dieu comme un être fait de matière. Car en dehors de la matière ils ne connaissent rien et c'est pour cela que Dieu pour eux est fait de matière. Et quand ils nient Dieu, ils nient non pas notre Dieu mais le leur, qu'ils ont crée à leur image à leur ressemblance. En m'exprimant d'une façon figurée, je dirai qu'ils luttent contre leur propre ombre. Si l'on y réfléchit, c'est une lutte comique

Père Dimitri Doudko



Saint Jean Maximovitch

La vénération orthodoxe de la Mère de Dieu [V/V]

The Orthodox Word, 1976, vol. 12, no. 2 (67), p. 47-52

VII. La vénération orthodoxe de la Mère de Dieu

L'enseignement de l'Église Orthodoxe sur la Mère de Dieu correspond à l'enseignement de la Sainte Tradition et de la Sainte Écriture, et chaque jour Elle est glorifiée dans ses temples, en demandant son secours et sa protection. Sachant qu'Elle ne se réjouit que des louanges qui correspondent à Sa vraie gloire, les saints Pères et les hymnographes l'ont suppliée, ainsi que son Fils, de leur apprendre à la louer.

> *« Sauveur, fortifie mon esprit car j'ose célébrer le rempart du monde, Ta Mère toute pure »* (Ikos de la Dormition). *« L'Eglise enseigne que le Christ est vraiment né de Marie la toujours Vierge »* (Saint Épiphane, *La parole de vérité concernant la Foi*). *« Il est essentiel pour nous de confesser que la très Sainte Vierge Marie est vraiment Théotokos (celle qui a donné naissance à Dieu) afin de ne pas tomber dans le blasphème. Car ceux qui nient que la Toute Sainte soit vraiment Théotokos ne sont plus des croyants mais les disciples des Pharisiens et des Sadducéens »* (Saint Éphrem le Syrien, *À Jean le moine*).

D'après la Tradition, on sait que Marie a été la fille de deux personnes âgées, Joachim et Anne, et que Joachim descendait de la lignée royale de David, pendant qu'Anne était issue de la lignée sacerdotale. Malgré une origine aussi noble, ils étaient pauvres. Cependant, ce n'était pas cela qui les attristait, mais plutôt le fait qu'ils n'avaient pas d'enfants et qu'ils ne pouvaient pas espérer que leurs descendants verraient le Messie. Et voici qu'un jour, quand, dédaignés par les Hébreux pour leur stérilité, ils offraient tous les deux des prières à Dieu – Joachim se trouvait sur une montagne sur laquelle il s'était retiré après le refus d'un prêtre d'offrir son sacrifice dans le Temple, et Anne était dans son propre jardin, pleurant sur sa stérilité – il leur apparut un ange qui les annonça qu'ils allaient mettre au monde une fille. Fous de joie, ils promirent de consacrer leur enfant à Dieu.

Une fille, appelée Marie, leur naquit neuf mois après et dès sa petite enfance elle manifesta les meilleures qualités d'âme. À l'âge de trois ans, ses parents conduisirent solennellement la petite Marie au Temple de Jérusalem pour accomplir leur promesse ; Elle gravit toute seule les hautes marches et, suivant la révélation de Dieu, elle fut conduite par le grand prêtre, venu à sa rencontre, dans le Saint des Saints, emportant avec elle dans le Temple la grâce de Dieu. (*Le temple très pur du Sauveur, la chambre nuptiale précieuse, la Vierge, trésor sacré de la gloire de Dieu, entre en ce jour dans la maison du Seigneur, apportant avec elle la grâce de l'Esprit divin. Les anges l'acclament en disant : voici le tabernacle céleste. Kondak* de l'entrée au temple de la Mère de Dieu) Elle était installée dans la résidence des vierges, au sein du Temple, mais elle passait tellement de temps à

✢ Bernard Le Caro, *Saint Jean de Changhaï (1896-1966) et son temps*, L'Âge d'homme, Lausanne, 2006, p. 61-62

✢ *C'est en ceci que tous connaîtront que vous êtes Mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.*

Le Seigneur parla à Moïse et lui dit: Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël et dites-leur: Soyez saints, parce que Je suis saint, Moi qui suis le Seigneur votre Dieu. Que chacun respecte avec crainte son père et sa mère. Gardez Mes jours de sabbat. Je suis le Seigneur votre Dieu Ne vous tournez point vers les idoles, et ne vous faites point de dieux jetés en fonte. Je suis le Seigneur votre Dieu.

☞ Lv 19 1-4

Or, au sixième mois, l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une Vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph; et le nom de la Vierge était Marie. L'Ange, étant entré auprès d'Elle, Lui dit: Je Vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec Vous, Vous êtes bénie entre les femmes. Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et Elle se demandait quelle pouvait être cette salutation. Et l'Ange Lui dit: Ne craignez point, Marie, car Vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que Vous concevrez dans Votre sein, et Vous enfanterez un fils, et Vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut; et le Seigneur Dieu Lui donnera le trône de David Son père, et Il régnera èternellement sur la maison de Jacob, et Son règne n'aura pas de fin. Alors Marie dit à l'Ange: Comment cela se fera-t-il? car Je ne connais point d'homme. L'Ange Lui répondit: L'Esprit-Saint surviendra en Vous, et la vertu du Très-Haut Vous couvrira de Son ombre; c'est pourquoi le fruit saint qui

prier dans le Saint des Saints qu'on pourrait dire qu'elle y vivait. («*Aujourd'hui le temple vivant de la sainte Gloire du Christ notre Dieu, l'innocente et seule bénie parmi toutes les femmes est présentée au Temple de la Loi pour habiter les lieux saints. Avec elle, Joachim et Anne se réjouissent en esprit, les chœurs des Vierges chantent le Seigneur et honorent sa Mère en modulant des psaumes», Entrée au Temple, Lucernaire*, stichère 3) Étant parée de toutes les vertus, sa vie a été un exemple d'une extrême pureté. Étant soumise et obéissante à tous, elle n'a offensé personne, n'a prononcé de mot grossier, a été affectuese avec tous et n'a permis aucune pensée impure. (Abrégé de Saint Ambroise de Milan, *De la Virginité éternelle de la Toute Sainte*) «*Malgré la vie pure et vertueuse que la Mère de Dieu a menée, le péché et la mort éternelle ont manifesté leur présence en Elle. Ils ne pouvaient que se manifester : tel est l'enseignement précis et fidèle de l'Église orthodoxe concernant la Mère de Dieu par rapport au péché originel et à la mort.*» (saint évêque Ignace Brianchaninov, *Exposé de l'enseignement de l'Eglise orthodoxe sur la Mère de Dieu*) «*Étrangere à toute chute dans le péché*» (Saint Ambroise de Milan, *Commentaire sur le 118*e *Psaume*), Elle n'était pas étrangère aux tentations pécheresses. «*Dieu seul est sans péché*» (saint Ambroise, même source), tandis que l'homme aura toujours en lui quelque chose de perfectible afin d'accomplir le commandement de Dieu; *Soyez saints, parce que Je suis saint, Moi qui suis le Seigneur votre Dieu* (Lévitique 19 2) Plus on est pur et parfait, plus on remarque ses imperfections et on se considère d'autant plus indigne.

La Vierge Marie, s'étant livrée entièrement à Dieu et malgré le fait qu'elle a rejeté toute inclination vers le péché, ressentait encore plus fortement que les autres la faiblesse de la nature humaine, désirant ardemment la venue du Sauveur. Dans son humilité, elle se considérait indigne d'être même la servante de la Vierge qui allait Le mettre au monde. Pour que rien ne puisse la distraire de la prière et de l'attention envers elle-même, Marie a fait le vœu de ne pas se marier, afin de ne plaire qu'à Dieu toute sa vie. Une fois atteint l'âge pour quitter le Temple, elle s'est fiancée au vieux Joseph et s'est installée dans sa maison à Nazareth. Ici, la Vierge a reçu la visite de l'archange Gabriel, qui lui a annoncé la bonne nouvelle : d'elle naîtrait le Fils du Très Haut.

«*Je Vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec Vous, Vous êtes bénie entre les femmes. [...] L'Esprit-Saint surviendra en Vous, et la vertu du Très-Haut Vous couvrira de Son ombre; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de Vous sera appelé le Fils de Dieu.*» (Luc 1 28,35).

Marie a reçu l'annonce céleste avec humilité et obéissance. «*Alors, le Verbe, d'une manière connue de lui seul, descendit des cieux, et selon son dessein vint, entra, et habita en elle*» (Saint Ephrem le Syrien, *Louange à la Mère de Dieu*). «*Comme l'éclair brille dans l'ombre, le Christ vient épurer nos souillures. Voilà pourquoi Il purifia la sainte Vierge et naquit de manière à prouver que partout sa présence engendre la souveraine pureté. Il la purifia d'avance par l'Esprit saint, et les entrailles purifiées de Marie conçurent le divin Jésus. Il la rendit chaste et pure; aussi resta-t-elle Vierge en Lui donnant le jour. [...] Non pas que je dise que Marie fut immortelle; mais n'ayant pas été séduite par les appétits de la chair, elle fut sanctifiée par la grâce.*» (St. Ephrem le Syrien, *Discours sur l'enfantement de la Vierge*).

«*La lumière demeura en elle, purifia son esprit, ses pensées, rendit chastes ses préoccupations, et sanctifia sa virginité*» (Saint Éphrem le Syrien, «*Marie et Eve*»). «*Il a purifié par la grâce Celle qui était pure selon la compréhension humaine*» (saint évêque Ignace Brianchaninov, *Exposé de l'enseignement de l'Eglise orthodoxe sur la Mère de Dieu*).

Marie n'a parlé à personne de l'apparition de l'ange, mais l'ange lui-même a révélé à Joseph la conception miraculeuse de Marie par le Saint-Esprit (Matt 1 18-25); et après la Nativité du Christ c'est avec une multitude d'êtres célestes qu'il l'annonça aux bergers. Les bergers, venus adorer le nouveau-né, ont dit qu'ils avaient entendu parler de lui. Ayant auparavant enduré les soupçons en silence, Marie écoute maintenant en silence et garde dans son cœur les paroles concernant la grandeur de son Fils (Luc 2 8-19). Quarante jours plus tard, Elle entendit les louanges de Symeon et la prophétie concernant la glaive qui percerait son âme. Plus tard, elle a vu comment Jésus grandissait en sagesse; Elle l'a entendu à l'âge de douze ans enseigner dans le Temple et elle *gardait tout cela dans son cœur* (Luc 2 21-51).

Même si elle était pleine de grâce, elle ne comprenait pas encore pleinement en quoi consisteraient le service et la grandeur de son Fils. Les conceptions hébraïques du Messie étaient toujours très fortes pour elle, et les sentiments naturels la forçaient à s'inquiéter pour Lui, Le préservant des travaux et des dangers qui lui semblaient excessifs. Ainsi accordait-elle involontairement la préférence à son Fils, pour entendre plus tard les remarques du Seigneur concernant la supériorité de la parenté spirituelle sur la parenté charnelle (Matt 12 46-49). «*Car s'il tenait à honorer sa mère, il avait encore bien plus à cœur son salut, et le bien qu'il devait faire au monde, s'étant pour cette fin revêtu de notre chair*» (saint

Jean Chrysostome, *Commentaire sur saint Jean*, homélie XXI. 3).

Marie a compris cela et en entendant *la parole de Dieu Elle l'a gardée* (Luc XI. 28). Comme nulle autre personne. Elle avait les mêmes sentiments que le Christ (Phil. II. 5), supportant sans murmure sa douleur maternelle lorsqu'elle a vu son Fils persécuté et souffrant sur la Croix. Se réjouissant au jour de la Résurrection, elle a été *revêtue de la force d'en haut* (Luc XXIV. 49) le jour de la Pentecôte. Le Saint-Esprit descendu sur elle, *lui a enseigné toutes choses* (Jean XIV. 26), et *la conduisit dans toute la vérité* (Jean XVI. 13). Illuminée, elle redoubla de zèle pour accomplir ce qu'elle avait entendu de son Fils et Sauveur, afin de s'élever vers le Seigneur et de demeurer auprès de lui.

La fin de la vie terrestre de la Très Sainte Mère de Dieu a été le début de sa grandeur. «*Parée de la gloire divine*» (Hirmos du Canon de la Dormition), elle se tient et se tiendra, aussi bien au jour du Jugement dernier que dans la vie à venir, à la droite du trône de son Fils. Elle règne avec le Seigneur et son audace envers lui vient de sa maternité selon la chair, de son union en esprit avec Lui, et du fait d'avoir accompli la volonté de Dieu et instruit les autres (Matt. V. 19). Miséricordieuse et pleine d'amour, elle manifeste son amour envers son Fils et son Dieu dans l'amour du genre humain. Elle intercède pour nous devant le Tout-Miséricordieux, et parcoure la terre en aidant les hommes. Ayant éprouvé toutes les afflictions de la vie terrestre, la Médiatrice des chrétiens voit chaque larme, entend chaque gémissement et chaque supplication adressés à Elle. Ceux qui luttent avec les passions et sont zélés dans leurs vies agréables à Dieu Lui sont particulièrement proches. Mais Elle est une aide irremplaçable même dans les soucis du monde. «*Joie de tous ceux qui s'affligent, défense des opprimés, nourricière des affamés, consolation des voyageurs, port des naufragés, visitation des malades, protection et secours des infirmes, soutien des vieillards, nous te supplions Mère du Dieu très haut, ô toute pure.*» (Stichère de l'office de la Paraclèse). «*L'espoir, l'intercession et le refuge de tous les chrétiens, la Mère de Dieu aux prières incessantes*» (*Théotokion* du troisième ton). Jour et nuit elle prie pour nous et «*ses prières affermissent le sceptre des rois*» (Office de minuit).

Il n'y a pas d'intelligence ni de mots, pour exprimer la grandeur de celle qui est née au sein de la race humaine pécheresse mais qui est devenue «*plus vénérable que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins*». «*Voyant la grâce des mystères de Dieu se manifester dans la Vierge et s'accomplir clairement, je suis dans la joie, bien qu'incapable d'en concevoir le mode étrange et indicible. Comment la Toute Pure a-t-elle été seule choisie parmi toutes les créatures, visibles et invisibles ? Voulant la célébrer, mais muet d'étonnement, je suis frappé d'impuissance en mon esprit comme en mes paroles. Cependant, j'oserai encore la proclamer et la magnifier : elle est le tabernacle céleste*» (*Ikos* de l'Entrée au temple). «*Nulle langue n'est capable de te chanter dignement ; pour tout esprit, même hypercosmique, ta louange est un vertige. Toi qui es bonne considère notre foi et notre désir ardent. Protection des chrétiens, nous t'exaltons*» (Office de la Théophanie, Hirmos de la neuvième ode).

Dieu, source de la vie

Celui qui cherche trouvera toujours ce dont il a besoin. Que Dieu vous aide. La connaissance de Dieu, c'est comme un souffle de vie. De nos jours, bien des choses chez nous ne sont pas comme elles devraient être parce que nous ne connaissons pas Dieu. Sans Dieu, il est impossible de vivre. Dieu est la source de la vie. Et c'est pour cela qu'il faut aller vers cette Source par différents chemins.

Père Dimitri Doudko

naîtra de Vous sera appelé le Fils de Dieu.
☞ Lc 1 26-35

Or la naissance du Christ eut lieu ainsi. Marie, Sa Mère, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils habitassent ensemble, il se trouva qu'Elle avait conçu de l'Esprit-Saint. Mais Joseph, Son époux, étant un homme juste, et ne voulant pas La diffamer, résolut de La renvoyer secrètement. Et comme il y pensait, voici qu'un Ange du Seigneur lui apparut en songe, disant: Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton Epouse; car ce qui est né en Elle vient du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu Lui donneras le nom de Jésus; car Il sauvera Son peuple de ses péchés. Or tout cela arriva pour que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit par le prophète, en ces termes: Voici, la Vierge concevra, et Elle enfantera un Fils, et on Lui donnera le nom d'Emmanuel; ce qui signifie: Dieu avec nous. Joseph, réveillé de son sommeil, fit ce que l'Ange du Seigneur lui avait ordonné, et prit son Epouse avec lui. Et il ne L'avait point connue quand Elle enfanta Son Fils premier-né, auquel il donna le nom de Jésus.

☞ Mt 1 18-25

Et Elle enfanta Son Fils premier-né, et Elle L'enveloppa de langes, et Le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Et il y avait, dans la même contrée, des bergers qui passaient les veilles de la nuit à la garde de leur troupeau. Et voici qu'un Ange du Seigneur leur apparut, et qu'une lumière divine resplendit autour d'eux; et ils furent saisis d'une grande



crainte. Et l'Ange leur dit: Ne craignez point; car voici que je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple: c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et vous Le reconnaîtrez à ce signe: Vous trouverez un Enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. Au même instant, il se joignit à l'Ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu, et disant: Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. Et il arriva que, lorsque les Anges les eurent quittés pour retourner dans le Ciel, les bergers se disaient l'un à l'autre: Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils y allèrent en grande hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche. Et en Le voyant, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit au sujet de cet Enfant. Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été raconté par les bergers. Or Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans Son coeur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qu'il leur avait été dit. Le huitième pour, auquel l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, on Lui donna le nom de Jésus, que l'Ange avait indiqué avant qu'Il fût conçu dans le sein de Sa Mère. Quand les jours de la purification de Marie furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils Le portèrent à Jérusalem, pour Le présenter au Seigneur, selon qu'il est prescrit dans la loi du Seigneur: Tout enfant mâle premier-né sera

PÈRE ARSENIE BOCA

SA VIE ET SON ŒUVRE [V/V]

Părintele Ioan Gânscă, *Părintele Arsenie Boca, mare îndrumator de suflete din sec. XX – O sinteză a gândirii Părintelui Arsenie în 800 de capete*, ed. Teognost, 2002 ¦ Traduction : *hesychia.eu*

L'exil à Bucarest

Après son renvoi de Prislop, le père Arsenie a commencé son exil à Bucarest. Il travailla à l'église de Saint-Elefterie en tant que second peintre auprès de Vasile Rudeanu et, en 1961, il fut embauché à l'atelier de peinture du Patriarcat dans la Skyte de moniales, en tant que peintre.
Il est très important de mentionner ici que « *le père Arsenie n'a pas voulu violer la décision d'un hiérarque, signe d'une vraie obéissance monacale, et il arrêta de célébrer, tout en continuant de participer aux offices en tant que chantre, et de servir comme père spirituel, mais sans le sacrement de la confession, pour des générations de prêtres et de fidèles qui lui témoignent une gratitude particulière.* »

Peinture de l'église de Drăgănescu

Arrivé à l'âge de la retraite, avec une petite pension, en 1968 père Arsenie commença à peindre l'église paroissiale de Drăgănescu, près de Bucarest, et il y passa 15 ans. Le père Arsenie l'a peint deux fois, parce que, à cause des bougies, les fresques se sont « souillées ». Ici, comme il l'a dit lui-même, il fut recherché par une « foule de gens ».
La peinture de Drăgănescu n'est pas une peinture ordinaire, en ce sens que le père Arsenie ne s'est pas limité au programme iconographique traditionnel.
En essayant d'actualiser le message de l'Évangile, le Père a introduit ici, dans la peinture, des compositions choquantes, en plus des scènes classiques consacrées, ayant un rôle clairement catéchétique et s'adressant aux gens de nos jours. Si on lui a interdit de prêcher, il le fait maintenant d'une autre manière, à l'aide de pinceaux et de couleurs. Les gens qui venaient le voir avaient suffisamment à apprendre à travers les fresques de l'Église, qui s'adressaient à eux directement, sans détour et d'une manière compréhensible pour tous, « afin qu'ils ne marchent plus aveuglément dans les ténèbres de l'ignorance et de la rareté des bons conseils, source de tous les maux qui tourmentent les gens, assombrissent les temps, et mettent le feu à la terre ».
« La petite église de Drăgănescu a la chance de sentir par les fresques de ses murs l'ardeur des homélies du père Boca, que des milliers de personnes ont écouté au monastère de Sâmbăta de Sus. C'est une peinture nouvelle, tout comme les sermons de cette époque. »
Pour que le « sermon » soit encore plus convaincant, le Père, écrit de sa splendide calligraphie près des scènes représentées, de nombreuses phrases courtes et claires qui représentent une synthèse de sa pensée. Ce ne sont pas de simples

mots d'esprit, mais les copeaux jaillis de la cohérence et de la vigueur d'un tronc aux racines profondes.
Il y aurait encore beaucoup à dire sur le programme iconographique dans son ensemble, c'est-à-dire l'arrangement de chaque composition, mais ce n'est pas le but du présent travail. Cependant, on ne peut ignorer la vaste composition peinte par le Père dans l'abside de l'autel. Il nous présente des épisodes « De la vie et du martyre de saint Étienne le Jeune, martyr à Constantinople, à l'époque de l'empereur iconoclaste Constantin Copronyme, qui tyrannisa l'église entre 741 et 775. Il reçut le martyre à l'âge de 53 ans, le 28 novembre, coupable d'avoir transformé : ‹la prison en monastère!› »
Il est bien connu que dans aucune autre église n'est représenté le martyre de ce saint dans l'abside de l'autel, et d'ailleurs il est rarement représenté d'une façon générale. Il est donc naturel que sa présence soulève des points d'interrogation, d'autant plus qu'elle occupe une place importante dans l'abside, tant par sa taille que par sa position, au niveau des yeux. Il est donc clair que le père Arsenie n'a pas placé cette composition ici par accident.
Je ne voudrais pas être mal compris et faire croire que, dans ce qui suit, je souhaite souligner uniquement le côté prophétique de la personnalité du père Arsenie Boca, mais, en cherchant à comprendre la raison de l'importance accordée à ce martyre, je ne peux que remarquer les similitudes entre les deux vies — celle d'Étienne le Jeune et celle du père Arsenie — et surtout le fait que les deux ont quitté ce monde un 28 novembre!

L'établissement de Sinaia

Après l'expulsion forcée du monastère en 1959, la communauté monastique s'est réorganisée en un établissement monastique dans la ville de Sinaia, qui est de nos jours métochion du monastère de Prislop. Dans cette communauté le père Arsenie a eu sa kélie principale et son atelier de peinture de 1969 à 1989, date à laquelle il s'est endormi. C'est ici qu'il a laissé dans un ordre parfait des sermons, des méditations et des dessins, avec le souhait qu'ils ne soient pas rendus publics.

Les écrits du père Arsenie

En plus d'être un grand propagateur de la pensée patristique, de la pensée filocalique, le père Arsenie fut également un écrivain spirituel doué. Les écrits du père Arsenie ont circulé parmi les croyants de plusieurs manières. L'ouvrage le plus connu et le plus populaire fut la *Voie du Royaume*. On connaissait également ses sermons, sous forme dactylographiée, et surtout les photos du père Arsenie depuis le temps de son séjour au monastère de Sâmbăta de Sus, photos que certains croyants placent dans le coin de prière.
La vie et l'œuvre du Père intéressaient et intéressent des théologiens éminents, des croyants qui l'ont connu, ou pas, qui l'ont cherché, ou pas, ou qui l'ont entendu. Dans ce contexte, les écrits du Père ont connu une grande popularité. Suite à cette demande des variantes différentes, des écrits du père Arsenie circulaient parmi les fidèles, ce qui a poussé les détenteurs de ses manuscrits à les publier, malgré la volonté contraire du père Arsenie. On a commencé par quelques conseils spirituels publiés dans la revue «*Gândirea*» (Nouvelle série), et en 1995 et 2000, on a publié (en deux éditions) « la version définitive de la ‹*Voie du Royaume*›, tel qu'elle a été conçue par le Père et comme il l'a laissé en 1949, après quoi feront suite les sermons — qui circulent présentement en diverses variantes — qu'il a lui-même reliés dans un volume — il savait relier très bien les livres — selon un ordre précis et avec une calligraphie soignée »
On continue également de publier les sermons et les méditations du père Arsenie, contenus dans le manuscrit intitulé «*Les Fils de la résurrection*» («*Fiii Învierii*»), dans «*Foaia duhovnicească pentru popor - Străjerul Ortodox*»
Un autre ouvrage populaire parmi les fidèles fut «*Pravila Albă*» («*La Régle Blanche*»), manuscrit qu'on a volé au père Arsenie puis modifié et réécrit. Voici les remarques du Père sur un tel exemplaire : «*La Régle Blanche - ou comment déformer un original volé*»
On lui a également attribué l'ouvrage appelé «*Sundar Singh s'adresse au monde entier*» («*Sundar Singh vorbeşte globului pământesc*»), moins répandu que les autres. Voici ce que le père écrit à ce sujet : «*Sundar Sing—Combien belle est l'écriture de Sundar Singh et combien médiocre est cet apocryphe de mauvaise qualité, écrite de la main d'un fanatique, ignorant et menteur.*»

consacrè au Seigneur; et pour offrir en sacrifice, selon qu'il est prescrit dans la loi du Seigneur, deux tourterelles, ou deux petits de colombes. Et voici qu'il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, et cet homme était juste et craignant Dieu, et il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. Et il lui avait été révélé par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint au temple, poussé par l'Esprit de Dieu. Et comme les parents de l'Enfant Jésus L'apportaient, afin d'accomplir pour Lui ce que la loi ordonnait, il Le prit entre ses bras, et bénit Dieu, et dit: Maintenant, Seigneur, vous laisserez Votre serviteur s'en aller en paix, selon Votre parole, puisque mes yeux ont vu le salut qui vient de Vous, que Vous avez préparé à la face de tous les peuples: lumiére pour éclairer les nations, et gloire d'Israël Votre peuple. Son père et Sa Mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de Lui. Et Siméon les bénit, et dit à Marie Sa Mère: Voici que cet Enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et comme un signe qui excitera la contradiction, et, à Vous-même, un glaive Vous percera l'âme, afin que les pensées de coeurs nombreux soient dévoilées. Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était très avancée en âge, et elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité. Elle était veuve alors, et âgée de quatre-vingt-quatre ans; elle ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et les prières.Elle aussi, étant survenue à

cette même heure, elle louait le Seigneur, et parlait de Lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Après qu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. Cependant l'Enfant croissait et Se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en Lui. Ses parents allaient tous les ans à Jérusalem, au jour solennel de la Pâque. Et lorsqu'Il fut âgé de douze ans, ils montèrent à Jérusalem, selon la coutume de la fête; puis, les jours de la fête étant passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'Enfant Jésus resta à Jérusalem, et Ses parents ne s'en aperçurent pas. Et pensant qu'Il était avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils Le cherchaient parmi leurs parents et leurs connaissances. Mais ne Le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem, en Le cherchant. Et il arriva qu'après trois jours ils Le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui L'entendaient étaient ravis de Sa sagesse et de Ses réponses. En Le voyant, ils furent étonnés. Et Sa Mère Lui dit: Mon Fils, pourquoi as-Tu agi ainsi avec nous? Voici que Ton père et Moi nous Te cherchions, tout affligés. Il leur dit: Pourquoi Me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que Je sois aux affaires de Mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce qu'Il leur disait. Et Il descendit avec eux, et vint à Nazareth; et Il leur était soumis. Sa Mère conservait toutes ces choses dans Son coeur.

☞ Lc 2,7-51

Un autre ouvrage déjà publié par plusieurs sites orthodoxes est « Les étapes de la vie monastique » (« *Trepte spre vieţuirea în monahism* »), qui s'adresse tout particulièrement aux moines qui s'engagent dans l'ascension spirituelle. En conclusion, l'ouvrage comprend également une explication de l'office de tonsure dans la vie monastique.

Nous devons également mentionner ici les paroles du père Arsenie, qui circulent également et que le père archimandrite Teofil Părăian popularise à toute occasion. (Il n'y a pas de livre du père Teofil qui ne contienne au moins une parole du père Arsenie. Les paroles les plus belles et les plus connues du père Arsenie sont incluses dans le livre du père Teofil « *Venez et prenez de la joie* » [« *Veniţi de luaţi bucurie* »].)

En outre, il convient de rappeler que le père Arsenie a laissé ce programme de vie spirituelle authentique en cinq points : « Oxygène, glycogène, sommeil, maîtrise des hormones et conception de vie chrétienne », conseils absents de ses écrits publiés (par exemple, la « *Voie du Royaume* »), mais entendus par un jeune homme directement de la bouche du père Arsenie.

Nous ne devons pas oublier les lettres que le père Arsenie a envoyées à ses proches, car elles sont parmi les plus belles œuvres de la littérature patristique. Certaines d'entre elles ont déjà été publiées et d'autres sont susceptibles de l'être prochainement. En attendant, des exemplaires photocopiés sont parvenus à beaucoup de croyants.

Guide des moines

« *Si tu veux devenir moine, deviens comme le feu !* » (Père Arsenie Boca)

Nombreux de ceux qui souhaitaient entrer dans la vie monastique sont venus demander conseil au père Arsenie. Le Père leur disait : « Parmi ceux qui vivent dans le monde il y en a qui sont sauvés, et parmi ceux qui vivent dans les monastères il y en a qui sont condamnés. »

Il fut également un très bon psychologue. En un coup d'œil et après deux ou trois mots échangés, il savait ce qu'il fallait faire avec celui qui souhaitait devenir moine. Personne ne pouvait tromper son regard perçant avec des faux-semblants ou des fourberies. Dans la vie spirituelle, il ne négociait jamais avec personne. Il prononçait clairement ce qu'il avait à dire. Mais avant de se prononcer sur la voie à emprunter, le père Arsenie « cherchait à voir à travers son interlocuteur ». Il prenait très au sérieux la vie consacrée. Le récit de la rencontre de 1942 entre le père Arsenie et Ioan Părăian (qui deviendra plus tard l'archimandrite Teofil Părăian), âgé de 13 ans, qui souhaitait rester au monastère de Sâmbăta est très révélateur :

« Quand je suis allé au monastère de Sâmbăta, en 1942, pour devenir moine, j'avais treize ans et demi. Le père était là. Il a écouté ma confession, nous avons parlé, je me souviens encore clairement les questions qu'il m'a posées, y compris une question que j'ai souvent racontée, par l'intermédiaire de laquelle il voulait passer au-delà de moi, à travers moi au-delà moi. Il m'a demandé si j'avais déjà pensé à tuer un homme. C'est une question que j'ai trouvé curieuse à mon âge, car je n'y avais jamais pensé, ni avant ni après ce moment, mais j'avais déjà entendu des gens dire : « Je vais te tuer... » et je ne sais pas quoi d'autre. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que le père voulait voir d'où je venais, quelles étaient les fondements de mon existence. Pourquoi ? Parce que le père pensait et le déclarait par la suite, que l'enfant est le miroir des parents, que nous héritons des choses positives et négatives des profondeurs de l'existence, que chacun arrive dans cette existence avec une charge qu'il hérite de ses ancêtres.

Le père a dit un jour à quelqu'un : « Toi, tu es la synthèse du désordre de ton foyer. » Ainsi, le père réalisait certaines choses que les autres n'avaient pas remarquées ou étaient passés à côté, ou, en tout cas, qu'ils ne pouvaient pas formuler aussi succittement : « Tu es la synthèse du désordre de ton foyer. »

Donc, si tu veux savoir qui tu es, observe-toi et regarde d'oû tu viens ! Et le père, bien sûr, savait tout cela, que notre commencement n'est pas au moment de la conception, mais nos racines partent de bien plus loin, Dieu seul sait d'où, nous accumulons nos parents, nos grands-parents. J'avais une grand-mère, la mère de ma mère, et quand quelqu'un lui disait au sujet d'un de ses petits-fils : « Il te ressemble », elle répondait : « C'est bien ainsi. »

Vous voyez, il y a certaines choses auxquelles nous ne faisons pas attention. La vérité est que chacun de nous est une synthèse, d'un désordre ou d'une harmonie, Dieu sait comment nous sommes, qui nous sommes. Mais ces problèmes doivent être

résolus, et si nous, nous ne les résolvons pas, ils ne seront jamais résolus. Et puis le père, sachant cela, et ayant cette capacité à saisir l'essentiel dans n'importe quelle affaire, il s'adressa à moi, comme s'il me disait : « Écoute, tu veux devenir moine ? Eh bien, je te dis quoi faire si tu veux devenir moine. Tu ne deviens pas moine, mais tu fais ce que les moines font : tu dis la prière avec laquelle les moines sont sauvés ».

Et il m'a dit de dire : « Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. » Il m'a dit ainsi : « Dis-la avec ton esprit, donc avec des paroles silencieuses, non pas avec des paroles extérieures, bien qu'on puisse le faire de façon extérieure, c'est permis, mais dis-la avec des paroles silencieuses. » Il ne m'a pas donné d'explication, bien qu'il a dû penser au fait que le combat avec les pensées est donné à l'intérieur, et afin de faire ressortir les pensées négatives de notre ouvrage nous devons avoir des pensées positives ; il n'a fait aucune théorie, mais il m'a dit simplement : « Tu dis, Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur, et tu attaches la prière à ta respiration de la manière suivante : entre les respirations tu dis ‹ Seigneur ›, en aspirant l'air dans ta poitrine tu dis ‹ Jésus Christ, Fils de Dieu ›, et en expirant l'air de ta poitrine tu dis ‹ aie pitié de moi, pécheur ›. C'est tout ce qu'il m'a dit. Notre conversation a duré encore un peu de temps, je suis parti, je suis allé à l'école, j'ai étudié au lycée, j'ai étudié la théologie et onze ans après je suis devenu moine. Ainsi, onze ans avant de devenir moine j'ai appris la prière avec laquelle les moines trouvent leur salut et j'en ai fait usage autant que j'ai pu.

Ce qui est intéressant, cependant, est que le père ne m'a pas demandé de rencontrer un pratiquant de la prière du cœur, un père spirituel, quelqu'un pour me guider, il m'a simplement conseillé de m'engager sur la voie de la prière. Il ne m'a pas dit combien de temps ni combien de fois il ne fallait la dire, il ne m'a donné aucun autre conseil précis : il fallait juste la faire. J'ai poursuivi ainsi ma vie sans jamais y penser de façon exclusive, mais j'étais au courant de la prière et chaque fois que je m'en souvenais, je disais : ‹ Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, le pécheur ›, tel que le père me l'avait enseigné : entre deux respirations : ‹ Seigneur › ; en aspirant l'air : ‹ Jésus-Christ, le Fils de Dieu › ; en expirant : ‹ aie pitié de moi, pécheur. › Il est sûr qu'il n'est pas absolument nécessaire de procéder ainsi, mais le père me l'a montré de cette façon et j'ai suivi ses conseils »

Parmi les jeunes gens qui sont venus voir le père Arsenie beaucoup ont choisi la voie monacale. Nous mentionnons ici les plus connus : Leonida Plămădeală, futur métropolite de Transylvanie, Stelian Manolache, qui est devenue le célèbre père spirituel du monastère de Râmeți, Julieta Constantinescu, qui est devenue la supérieure du monastère de Prislop, et la liste pourrait continuer.

Pour les jeunes de son temps, aussi bien que pour ceux d'aujourd'hui qui veulent suivre la voie monastique, ou qui s'y sont déjà engagés, le père Arsenie Boca a laissé un texte au sujet de l'ascension spirituelle de ceux qui veulent être parfaits. Il s'agit des « *Étapes vers une vie monastique* » (« *Trepte spre viețuirea în monahism* »), un ouvrage assez peu connu, car il n'a pas encore été publié. Mais plus important que cet ouvrage est l'exemple de la vie même du père Arsenie, qui montre aux moines d'aujourd'hui qu'ils peuvent vivre comme les pères de jadis, « que leur vie peut être à l'image de leur nom » (Archimandrite Teofil Părăian), c'est-à-dire qu'ils peuvent être « de beaux vieillards », même au milieu d'un monde empli de confusion, de désespoir et de mensonge.

La conception du père Arsenie sur le monachisme

Le père a rencontré tout au long de sa vie des cas de moines ratés. À leur sujet il disait : « Il y a des moines qui ne sont que des cintres à habits monastiques. »

Afin d'éviter que cela se produise, le père Arsenie écrivit à l'évêque d'Arad, Andrei Mageru, dans le diocèse duquel il se trouvait à ce moment-là, pour lui montrer avec le même l'amour, l'expérience et la compétence avec lesquelles il avait écrit la « *Voie du Royaume* » et « *Étapes vers une vie monastique* », que le renouveau monastique (tellement souhaité alors, et encore aujourd'hui), dont dépend le renouveau plus général de l'Église et de la société dans son ensemble, ne peut pas

Toi aussi, Baltassar, son fils, tu n'as pas humilié ton coeur, quoique tu susses toutes ces choses; mais tu t'es élevé contre le Dominateur du Ciel; les vases de Sa maison ont été apportés devant toi, et vous y avez bu du vin, toi, tes grands, tes femmes et tes concubines. En même temps tu as loué les dieux d'argent et d'or, d'airain et de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point et qui ne sentent point, et tu n'as pas glorifié Dieu, qui tient dans Sa main ton souffle et toutes les voies. C'est pourquoi Il a envoyé l'extrémité de cette main, qui a écrit ce qui est marqué sur la muraille. Or voici l'écriture qui a été tracée: Mané, Thécel, Pharès. Et voici l'interprétation de ces mots. Mané: Dieu a compté ton règne et y a mis fin. Thécel: tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop léger: Pharès: ton royaume a été divisé, et donné aux Mèdes et aux Perses. Alors, par l'ordre du roi, Daniel fut revêtu de pourpre, et on lui mit au cou un collier d'or, et on publia qu'il avait en puissance le troisième rang dans le royaume.

☞ Dn 5 22-29

Un jour Elisée passait par Sunam, et il y avait là une femme de distinction qui le retint par force pour manger; et comme il passait souvent par là, il allait loger chez elle pour y manger. Alors cette femme dit à son mari : Je vois que cet homme qui passe souvent chez nous est un homme de Dieu, et un saint. Faisons-lui donc faire une petite chambre, et mettons-y un lit, une table, un siège et un chandelier, afin que, lorsqu'il viendra nous voir, il demeure là.Un

se faire en multipliant le nombre de monastères et d'ermitages, ni par de simples directives « d'en haut ».

Rédigée avec précision, clarté, profondeur et avec un discernement tout particulier, l'épître du père Arsenie, véritable synthèse de sa pensée sur le monachisme contemporain, peut à juste titre être considérée « comme un repère lumineux dans l'effort éventuel de revigorer le monachisme ».

« J'ai vu la genèse et le dépérissement de nombreux monastères.

Ils naissent quand leur simple présence répond à la conscience du peuple ; et ils meurent quand existence est souillée par l'indignité de leurs communautés. De leurs apparitions et disparitions dépend la confiance que les gens ont dans la force créatrice du christianisme. Il suffit de mentionner les églises et les monastères de Transylvanie, bâtis par les fondateurs arrivés d'au-delà les montagnes, dont les communautés ont gardé vivante dans l'esprit de la nation l'unité orthodoxe. Et quand les persécutions du passé – tramées par le Vatican – les ont brisées et brûlées, les martyrs se sont manifestés.

C'est un beau coucher de soleil.

Il nous a protégés d'un crépuscule honteux, celui de nos jours, quand les monastères sont détruits de l'intérieur, par les moines.

Il est temps maintenant de faire une pause. Qu'allons-nous rétablir, quelle situation ?

L'initiative est belle et doit être appréciée, mais en absence de personnes suffisamment formées pour guider sagement ce qui est assemblé accidentellement, on ne peut que parvenir à une situation en décomposition. Voici quelques exemples :

La pauvreté, avec laquelle un monastère commence parfois, pousse à la mendicité, à demander des frais pour les offices – c'est une honte.

De la différence de dots que chacun apporte en arrivant au monastère naissent des attitudes humiliantes, des primautés injustes – ce qui ruine les âmes.

Les gens de l'extérieur, qui aident avec des dons importants, ou même qui n'aident pas, s'ils ne sont pas gérés convenablement commencent à se mêler aux affaires intérieures du monastère, à provoquer des dissentions aussi bien dans la communauté qu'à l'extérieur – les dérangements.

La santé physique de chaque individu doit être connue à l'avance. C'est un point sensible qui ne devrait plus être négligé. Seules les personnes en parfaite santé ayant les poumons, le cœur, mais surtout le système nerveux, la circulation et les glandes endocrines en bon état, peuvent être reçues dans cette vie dédiée aux préceptes évangéliques. En ce qui concerne les fonctions endocrines, il y a des personnes qui pensent, surtout chez les femmes, que leur arrêt précoce serait un prélude à une vie de sainteté. En réalité, c'est une tragédie qui frappe à la porte : la désorganisation mentale, à différents degrés, provoquant des exagérations, des distorsions, des fixations, des fantaisies, des visions – toutes issues de désordres mentaux non traitées. Souvent, « l'attrait du monastère » n'est pas, en fait, une inclination, mais une infirmité d'adaptation, pour des causes organiques ou autres. Mais le véritable appel n'a rien à voir avec une infirmité. Le courage de choisir librement cette voie du salut ne dénigre pas l'autre voie du salut, celle de la famille. Les infirmes voient dans le monastère : du rêve, de la légèreté, pour finir dans la déception et les tentations. Les vraies vocations voient clairement l'effort héroïque vers la perfection qui leur est demandé.

Il est également très utile de savoir dès le début quel est le point de vue de chacun sur le mal. De nombreuses structures psychiques sont les proies de l'obsession du mal, du péché, du diable, ils sont les ennemis du corps et de la famille – il s'agit d'obsessions et d'interprétations malsaines, signes d'un climat mental maladif présent, ou à venir. Ces scélérats se livrent eux-mêmes à des efforts ascétiques qui ruinent leur santé – ils ne sont pas bons dans les monastères. Et si, toutefois, ils sont reçus, sous leur influence la communauté peut tomber proie à la dissolution. Les infirmes se focalisent sur des points non essentiels du christianisme, tels que par exemple le typique, le calendrier (le stylisme), voire la règle ou les coutumes extrêmes, qui ne causèrent que des ennuis à l'Église.

On peut toujours trouver des moines, mais il est très rare de trouver des guides : les higoumènes et les pères spirituels. Ils doivent être des esprits éclairés, avoir des vues larges, être de bons connaisseurs de l'homme : clairs dans la doctrine, avancés dans l'humilité, d'un jugement sûr et, par-dessus tout, des personnalités combinant l'amour et l'autorité. De leurs missions, je n'en mentionne qu'une :

L'unification spirituelle de la communauté, dans une même pensée. Cet objectif est si difficile à atteindre, et il est si grand, qu'il attire la présence invisible de Jésus dans un tel lieu. L'amour de Dieu et des hommes, au sein d'une communauté unie, est élevé par le Nouveau Testament à la valeur de preuve de l'existence de Dieu. C'est Sa dernière définition, Son commandement et Sa prière. Voici le rôle et la tâche des higoumènes. On peut facilement ériger des murs et des bâtisses, rassembler des gens – la difficulté est de bien les choisir. Car beaucoup d'entre eux semblent bons, pris à part, mais ensemble ils se gâtent – ils deviennent ce qu'ils étaient réellement.

Les grandes communautés, qui le sont devenues par manque de prévoyance, même avec des pères spirituels de qualité, auront la vie courte. Chaque personne est un monde d'inconnus. Par conséquent, établir une union entre des personnes, ne serait-ce que quelques-unes, est une preuve de l'œuvre divine et il n'y a que Dieu qui peut le faire à la perfection.

Donc, en guise de conclusion de mes opinions : il est plus profitable d'éviter de fonder des monastères voués à la décadence. Car les ruines préservées sont pour le peuple les témoins d'un passé glorieux, et ont plus d'influence sur la conscience populaire que les réalisations actuelles dépourvues d'esprit. Non pas beaucoup de monastères, mais peu : seulement quelques-uns, mais d'une grande qualité, et d'une taille modeste. »

Départ pour l'éternel

Le père Arsenie est décédé à Sinaia le 28 novembre 1989.

« Il y a toutes sortes de rumeurs, des avis par des personnes incompétentes, par des personnes qui ne connaissent pas la réalité et qui veulent attirer l'attention de tout le monde sur le père. On dit qu'il a parlé à Ceaușescu, qu'il a dit à Ceaușescu qu'il allait mourir et je ne sais pas quoi... Ce n'est pas vrai ! Ce sont des choses qui ne sont pas arrivées et qui ont été inventées par les gens et lues par les croyants et les incroyants, après quoi ils tirent des conclusions qui ne sont pas vraies. Il souffrait, il avait quelque chose avec les reins, ce qui a provoqué sa mort. Ensuite, à l'âge de 79 ans, il n'est pas question de savoir pourquoi vous êtes décédé. Tu meurs parce que le monde meurt à l'âge de 79 ans et même plus tôt. Le père Arsenie a donc fini à Sinaia autour de neuf heures du soir, le 28 novembre 1989. »

Le père Arsenie a été enterré dans le cimetière du monastère de Prislop le 4 décembre 1989, accompagné par une foule impressionnante de croyants.

« Le tombeau du père Arsenie au monastère de Prislop, son esprit au monastère de Sâmbăta-Brâncoveanu, la réalisation de Sinaïa, la peinture de l'église de Drăgănescu, parlent et parleront encore longtemps, sinon pour toujours, de la vie en Jésus-Christ, de la foi en Christ, de l'amour pour le Christ, de la vérité de l'Église orthodoxe, le tombeau de sa sainteté et la croix du tombeau étant l'un des lieux de pèlerinage les plus connus et en même temps les plus discrets, où des chrétiens viennent du pays entier, et même de l'étranger. Ils viennent, ils prient, allument une bougie, ils se prosternent et demandent son intercession par la prière de feu du père Arsenie pour eux, pour leurs familles, pour le pays, pour le monde, pour l'Église, pour nous tous. »

À la pannychide de 12 ans, sa sainteté, le père Daniil Partoșan, dans son sermon à cette occasion, synthétisant la vie spirituelle et l'œuvre du père Arsenie Boca, a notamment déclaré :

« J'ai médité et réfléchi : quelle importance, parmi tant d'autres, ont pour notre époque, pour notre temps, la personnalité, l'activité et le travail spirituel, ainsi que ses réalisations écrites ou artistiques du père Arsenie ? Et j'ai trouvé une similitude, j'ai trouvé une comparaison avec ce qui s'est passé à Babylone à l'époque du roi Belshatsar, lorsqu'à son festin idolâtre et païen, Dieu envoya une main qui écrit sur le plâtre du mur à l'intérieur du palais. L'empereur trembla. Il ne savait pas ce que ces mots voulaient dire, pas plus que les autres membres de son entourage, mais le prophète Daniel, appelé par l'impératrice, est venu traduire l'inscription : ‹ mene, mene, teqel, upharsin › — ‹ Compté, compté, pesé et divisé ›. [Daniel 5]

C'est ainsi qu'il me semble que notre père Arsenie a fait à notre époque, dans notre Église, dans notre pays, dans notre peuple, dans nos familles, dans nos âmes : il nous a déchiffré, nous a expliqué, nous a traduit le message de Dieu, la parole de Dieu, la grâce et le don de Dieu, il nous a même lu et déchiffré quelques-uns des signes du temps que nous vivons et que nous témoignons de nos jours, pour qu'aujourd'hui nous puissions vivre de manière chrétienne, dans un esprit purement orthodoxe, dans la fidélité et le respect envers notre Église Orthodoxe, une, catholique et apostolique. C'est pourquoi nous sommes ici aujourd'hui, comme la femme de Sunam sur le mont Carmel [II Rois 4], non par curiosité ni à cause d'autres pensées, mais par nécessité spirituelle, car, je le répète, nous avons besoin, comme Saint Élisée, de pierres du Carmel, nous avons besoin du feu du Carmel, nous avons besoin des traces des pas de saint Élie sur le Carmel [I Rois 18], nous avons besoin de l'esprit et du pouvoir, de la prière, de l'intercession et de la bénédiction de notre père béni, l'hiéromoine Arsenie. »

jour donc Elisée, étant venu à Sunam, alla loger dans cette chambre, et s'y reposa. Il dit ensuite à Giézi son serviteur : Appelez cette Sunamite. Giézi l'ayant appelée, et elle se tenant devant lui, il dit à son serviteur : Dites-lui : Vous nous avez rendu avec soin toutes sortes de services, que voulez-vous que je fasse pour vous? Avez-vous quelque affaire, et voulez-vous que je parle pour vous au roi et au général de l'armée? Elle lui répondit : Je demeure ici en paix au milieu de mon peuple. Elisée dit à Giézi : Que veut-elle donc que je fasse pour elle? Giézi lui répondit : Il n'est pas besoin de le lui demander; car elle n'a point de fils, et son mari est déjà vieux. Elisée ordonna donc à Giézi d'appeler cette femme; et elle vint et se tint devant la porte. Et Elisée lui dit : Dans un an en ce même temps et à cette même heure, si Dieu vous conserve la vie, vous aurez un fils dans votre sein. Elle lui répondit : Non, mon seigneur; non, homme de Dieu, ne trompez pas votre servante. Cette femme conçut ensuite, et elle enfanta un fils au même temps et à la même heure qu'Elisée lui avait dit.

☞ II R 4 8-17

Alors Elie s'approcha de tout le peuple, et dit : Jusques à quand serez-vous comme un homme que boite des deux côtés? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le; si Baal est Dieu, suivez-le aussi. Et le peuple ne lui répondit pas un seul mot. Elie dit encore au peuple : Je suis demeuré seul d'entre les prophètes du Seigneur; tandis que les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante.

☞ I R 18 21-22



Le Père Gheoghe Calciu-Dumitreasa

LE DERNIER DISCOURS PUBLIC

CLUJ 2006

«Et je n'ai pas heurté mon pied contre une pierre»

Un témoignage pratique sur la prière

Alors le diable Le transporta dans la cité sainte, et Le plaça sur le haut du temple; et il Lui dit : Si Vous êtes le Fils de Dieu, jetez-Vous en bas; car il est écrit : Il a donné des ordres à Ses Anges à ton sujet, et ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre. Jésus lui dit : Il est aussi écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. ☞ Matthieu 4 5-7

À l'automne 2006, année de son passage au Seigneur, voyageant à travers l'Esprit de la Roumanie, comme il aimait à le dire, le Père Calciu s'est également rendu à Cluj, comme à son habitude, pour rencontrer le Métropolite Bartolomeu Anania et le Professeur Raul Volcinschi. Avec chacun d'eux, il avait une affinité particulière.

Il voyait dans l'archiprêtre un pouvoir et une image à travers lesquels la justice décide d'un repère qui sert à tous les autres, un jalon posé d'en haut pour le service de l'Église. Un hiérarque et un prêtre se sont rencontrés, deux frères de croix, deux innocents libérés des prisons communistes, deux sages que la société n'osait plus persécuter, mais que le siècle regardait encore avec circonspection.

Ancien professeur d'université, Raul Volcinschi fait partie de ceux qui, comme le père Calciu, sont retournés dans les prisons communistes après 1964. Parlant des langues slaves, germaniques, latines et hongroise, docteur en économie et licencié en droit, conteur charmant et «conspirateur» infatigable jusqu'à aujourd'hui, diplomate ou peut-être agent secret dans une autre vie, le professeur Volcinschi a une stature qui fait rêver, s'il n'avait pas été emprisonné pendant 16 ans, vendu au pouvoir tantôt par des traîtres, tantôt par des imbéciles, car il aurait pu dévier avec certains (comme Ion Gavrilă Ogoranu) le chemin de l'histoire roumaine de la gauche fatidique du suicide national. L'arrivée du Père Calciu lui donnait chaque année l'occasion d'identifier un point d'appui sur lequel un grand mécanisme, non encore définitivement établi, aurait pu fonder un renversement important. Et le Père ne s'est jamais dérobé, car il était déterminé, dans son amour, à offrir sa vie même pour ses amis, si on le lui demandait.

Pour ce dernier tour du pays, le père Calciu était accompagné de ses amis les plus proches, Demostene Andronescu, son hôte de longue date à Bucarest, et Marcel Petrișor, un ami de mauvais jours et — aussi longtemps qu'il lui a été donné — de jours meilleurs, sur un chemin sinueux et amèrement déchiré, qui a commencé à Casimca Jilavei et qui refuse toujours d'arriver au bon port. Et maintenant, le prêtre portait dans ses tripes un fardeau que même eux ne pouvaient deviner...

Le voyage depuis le monastère de Petru Vodă, qui dura plusieurs heures, sur des routes qui n'étaient pas de tout repos, ajouta à la fatigue du corps. Ils furent tous invités à déjeuner dans le palais métropolitain. Les quatre se sont amusés ensemble, la conversation étant guidée par l'hôte, comme il sied à son rang et à son tempérament. Ensuite, dans les chambres préparées à l'avance, le Père s'est reposé pour conférer, comme prévu, à 19 heures.

Il avait été invité par les étudiants orthodoxes de Cluj et avait accepté leur invitation comme toujours, promettant de leur parler de « l'Église, de la hiérarchie et des problèmes spirituels des fidèles ».

Il y a quelques années, il avait dit à Marcel Petrișor, ajoutant avec humilité que le constat était probablement dû à la vieillesse, que son cœur et sa raison ne considéraient plus la foi comme la plus importante, mais *l'amour*. Or, il ne s'agissait pas chez lui de mots creux, de théories, de littérature, ni même, comme il le supposait, de faiblesse. C'était la confession de la conversion mystique d'un homme que la foi avait sauvé du piège insensé et apparemment sans issue de la « rééducation », et dont la foi avait libéré le cœur des possédés, des geôliers et des assassins, et finalement ouvert les portes mêmes de la prison.

Les dernières années de sa vie, avec toutes leurs épreuves appartenant à un tout autre registre, dont lui seul et le bon Dieu connaîtront l'ampleur, sont accueillies par le Père Calciu dans l'amour. Dans tous ses gestes et ses actions, on pouvait voir sa bonté, sa bonne volonté, sa joie dans la vérité, sa patience, son espérance, car il ne se vantait pas, il ne cherchait pas son intérêt et il ne pensait pas au mal. Son amour ne s'est jamais démenti.

Dans ce contexte plus large, déterminé par son état physique et par un état spirituel qui remplissait toute sa vie, on comprendra pourquoi il a choisi de parler finalement, en fait, de la prière. Il avait agit de la même façon trois ans auparavant quand, alors qu'il se trouvait à la Casa Pogor, à Iași, pour répondre à l'appel à donner une conférence, avec deux amis (Marcel Petrișor et Răzvan Codrescu), sur « L'Église et la Nation » (sous l'égide de l'Association ROST, fondée par Claudiu Târziu et dont le Père Calciu était le président d'honneur). Il est intervenu en dernier, annonçant d'emblée le détournement du thème vers... « La prière pieuse ». Il savait que cela allait surprendre ceux qui, exaspérés par les « internationalismes » anciens et nouveaux, athées ou œcuménistes, étaient venus là pour un exposé clairement national-chrétien. D'ailleurs, après qu'il eut terminé, quelqu'un a demandé : « Mais pour la nation roumaine et pour le pays, il n'y a plus rien à faire!? » Et il a répondu : « Priez et peut-être que Dieu fera leur salut ! ».

Dans l'amphithéâtre de Cluj, après une prière, il a d'abord lu un document publié par l'Église orthodoxe antiochienne d'Amérique concernant le rôle de l'évêque dans l'Église orthodoxe. Il s'agissait d'un texte éclairant, notamment sur le plan spirituel, mais qui jetait également les bases d'une correction canonique et publique de l'épiscopat. Le texte précise que l'évêque n'est pas un représentant élu du peuple, mais qu'il est placé par l'Esprit Saint dans une Église qui n'est pas un corps démocratique, mais hiérarchique. Ainsi, personne n'est autorisé à s'élever contre un évêque tant qu'il ne commet pas de déviation par rapport à la foi orthodoxe. L'évêque est soumis aux dogmes de la foi et de la morale de l'Église, et s'il les viole, il peut être déposé par un synode légalement constitué. L'évêque est le chef d'une communauté, d'un corps, et il a été consacré pour gouverner. Cette fonction existe par la volonté de Jésus-Christ, et l'évêque, chef de l'Église, est l'icône du Seigneur.

Ensuite, il a commencé sa conférence. Je la reproduis intégralement dans ce qui suit, avec très peu de modifications, inhérentes à la transcription. Pour ceux qui l'ont connu, le Père Calciu était visiblement affaibli. Mais il était profond, comme toujours, et inspirant, et plus encore, comme on le verra. Son discours n'a pas duré plus d'une demi-heure, après quoi, bien que fatigué, il a répondu aux questions, inévitablement inégales, de l'auditoire.

Ce jour-là, le 10 octobre 2006, le père Calciu a pris la parole pour la dernière fois dans une assemblée, car il lui était impossible de se rendre à Timisoara, auprès d'un autre archiprêtre et d'autres jeunes, parce qu'immédiatement, le soir même, l'état de son corps s'est dégradé. Il est resté à mi-chemin dans les monts Apuseni pendant deux nuits dans la maison parentale de Marcel Petrișor, puis a dû rentrer à Bucarest.

Exactement six semaines après le jour de son dernier discours aux jeunes, comme s'il avait suivi un canon, le père Calciu, d'éternel combattant, est devenu éternel vainqueur.

La lecture de ce texte doit se faire non seulement avec une attention cérébrale, mais surtout avec un cœur attentif, car le discours du Père Calciu est autant une homélie qu'une confession...

Lucian D. Popescu

Ce que je veux vous dire maintenant est une question de prière pieuse.
Je n'aime pas les définitions. Mais la prière est sans aucun doute une œuvre qui part de Dieu et retourne à Dieu. L'esprit de prière est un don que l'Esprit Saint met en chacun de nous, dans une mesure plus ou moins grande. Il nous rend plus ou moins actifs. Et en même temps, il brise une barrière qui se dresse entre nous et Dieu.
En essayant de prier, il y a toujours une interaction entre la volonté divine et la volonté humaine. Sachez que la prière ne se fait jamais sans persévérance et sans piété. Je ne suis pas piétiste, mais je veux vous dire que sans la volonté de Dieu, nous ne pourrions même pas prier le Notre Père. Car dès que nous commençons à prier, mille démons nous assaillent.
Quand j'étais enfant, ma mère nous emmenait à l'église. Nous étions onze enfants et elle nous emmenait à l'église et, en tant qu'enfants, nous disions à notre mère que nous avions mal aux pieds, que nous voulions sortir. Et notre mère nous disait : « Hé, vous ne savez pas ce qu'est la prière et vous ne savez pas comment prier le Christ, mais votre prière est la douleur de vos pieds ».
Dans un village, il y avait une taverne et les gens buvaient, je veux dire les hommes, parce qu'à l'époque les femmes n'allaient pas à la taverne... Maintenant il y en a qui y vont... Là, les gens buvaient, juraient et se battaient, et dans toute la taverne il n'y avait qu'un seul démon, l'un des plus jeunes, qui s'asseyait et dormait sur le comptoir, parce qu'il n'avait rien à faire. Dans ce village, il y avait une femme veuve avec sept enfants, et tous priaient le soir. Et autour de la maison, il y avait une légion de démons...
Sachez, frères, que même autour de nos églises, de grandes légions de démons se rassemblent, essayant d'enlever quelqu'un. En effet, où le diable va-t-il travailler ? À la discothèque, au pub, à la plage ? Il n'a rien à y faire. Les mauvais esprits n'ont pas beaucoup d'efforts à faire. Mais dans l'église, il y a la vraie foi, la vraie prière, que nous pratiquons autant que possible, et les démons nous entourent de toutes parts et frappent là où notre sensibilité spirituelle est la plus grande. Parce qu'il glisse le doute, parce qu'il glisse la pensée que vous priez en vain, parce qu'il glisse la pensée que vous avez mieux à faire, ou parce qu'il glisse la pensée que cette prière ne sera pas exaucée. Mais si nous persistons, la situation change.
Quand je suis entré en prison, je ne connaissais pas grand-chose de la foi, très peu. Quand je suis entré en médecine, je savais quelque chose sur la prière, mais quand je suis arrivé à Bucarest, j'ai été témoin des débuts du Buisson ardent, une organisation de prière et de foi animé par Sandu Tudor, père Stăniloae, père Ghiuş, père Băbuş, Mironescu et toute une série de laïcs et d'ecclésiastiques ont fait des cycles de prières et de sermons, parlant des perles du désert, et j'ai été surpris de voir combien la prière cache de profondeurs, quelle profondeur spirituelle elle recèle et combien nous pouvons nous transposer en prière, pour faire de notre prière une prière véritable. Tous ces personnages sont des figures extraordinaires de notre Église, qui sont mortes au fil du temps, mais qui ont laissé derrière elles une trace lumineuse, et beaucoup d'entre nous suivent cette ligne que nos pères dans le pays ont tracée pour nous à l'époque. Nous avons beaucoup appris là-bas. Et j'ai approfondi de plus en plus, jusqu'à ce qu'en 1948 je sois arrêté, et quand j'ai fini en prison, j'ai vraiment senti que la prière œuvrait.
J'ai été en prison avec différents hommes politiques, avec différents hiérarques, avec différents bons prêtres, avec des moines, et j'ai compris que la prière est un effort. Un très grand effort.
Au moment de la prière, lorsque vous vous asseyez pour prier, le diable vous attaque et après les premiers mots, après les premières petites prières que vous prononcez, lui, le diable, met toutes sortes de pensées dans votre esprit. Des pensées mondaines. Toutes sortes de pensées sans importance. Même la curiosité de savoir quelle heure il est travaille dans votre esprit. Même la curiosité de savoir s'il y a du soleil ou des nuages à l'extérieur. Tout cela fonctionne comme des actions innocentes, mais elles gâchent la voix de la prière dans notre cœur.
Le Père Porphyre dit que ces pensées qui nous viennent à l'esprit en priant sont comme des avions. Vous les entendez au loin, très doucement, comme un bruit, comme ça, sans beaucoup d'insistance, et elles grandissent, grandissent, grandissent, et quand elles arrivent au-dessus de votre tête, elles vous écrasent de leur bruit, et puis elles passent. Mais si vous entrez en conversation avec de telles pensées, elles font de votre cœur un aéroport. Certains croyants me demandent comment lutter contre les pensées humaines qui leur viennent à l'esprit lorsqu'ils prient. La première chose à faire est de ne pas leur prêter attention. C'est-à-dire de les laisser passer au-dessus de votre tête. La deuxième chose est d'appeler à l'aide Dieu et l'ange gardien. Et la troisième chose, c'est de ne pas ouvrir son cœur à la conversation avec des pensées mauvaises. Car le diable est plus fort que nous.
Tout d'abord, nous devons prier avec piété et humilité. En lisant les prières de confession de saint Jean Chrysostome, de saint Siméon le Théologien, d'autres saints extraordinaires de

notre Église, que nous avons appris à prendre pour modèles, nous voyons que ces pères avancés confessent eux-mêmes les tentations qu'ils ont subies, les pensées imprudentes, les méchancetés, les explications rationnelles données à la prière. C'est ce que dit saint Simon Métaphraste : « Quel mal n'ai-je pas fait ? Quel péché n'ai-je pas commis ? » Quand je lis les prières avant la confession et la communion, je pense à tous les torts que j'ai commis dans ma vie. Si un saint comme ceux qui ont écrit ces prières, saint Jean Chrysostome, saint Simon Métaphraste, a été tenté, comment ne le serais-je pas ? Si un saint dit qu'il a prononcé de vaines paroles, qu'il est coupable d'ivrognerie, de convoitise, de luxure, d'amour des richesses, comment mes pensées peuvent-elles l'être ? Mais Saint Simon Métaphraste dit aussi : « Tu connais la multitude de mes péchés. Mais tu connais aussi ma foi. » Et c'est une grande consolation. Car Dieu ne tient pas seulement compte de ma prière réelle, mais aussi de mon effort.

Le diable se déchaîne lorsque quelqu'un prie. Cela explique pourquoi nous sommes tellement attaqués lorsque nous prions. C'est une armée de démons qui nous envoient toutes ces viles pensées. Ce ne sont pas de grands maux, mais il suffit que ces pensées humaines s'interposent et nous séparent de Dieu. Les pensées vous assaillent, les souvenirs vous privent de paix, les choses sans importance vous viennent à l'esprit. Dès que vous avez préparé votre cœur et débarrassé votre esprit des soucis de la journée, que vous ne pouvez de toute façon pas surmonter, veillez et regardez de quel côté vient le diable. À ce moment-là, l'ange de la prière qui veille sur toi vient à ta droite, et le démon de la prière qui veille sur toi vient à ta gauche. Le démon de la prière essaie de t'éloigner de la prière, de rompre ta relation avec Dieu, et l'ange met des pensées pures dans ton cœur, soutient ton esprit, ta bonne raison, afin que tu puisses résister à toutes les mauvaises influences et faire une prière véritablement bonne.

Le père Roman Braga dit que lorsque vous vous asseyez pour prier, vous devez vider votre esprit de toutes les images et même pendant la prière, vous ne devez rien imaginer, parce que Dieu mettra dans votre esprit vide d'images son Esprit Saint, qui vous remplira de sa présence.

J'avoue que moi aussi j'ai essayé de le faire, c'est-à-dire de vider mon esprit de tout ce qui constitue ce monde et ma relation avec ce monde matériel, mais je n'y suis pas toujours parvenu. Il y a des moments où je réussis. Il y a des moments où je m'élève au-dessus de ces images, mais cette élévation est de courte durée à cause de mon impuissance.

C'est pourquoi je crois que, étant de chair et d'esprit, corps et âme, nous avons besoin d'étapes. Nous avons besoin d'accrocher notre partie rationnelle, et notre partie imaginative à ce que nous voyons devant nous, et surtout à l'icône. C'est l'icône qui constitue le premier pas dans notre ascension vers le monde de l'esprit.

Il est bon, si vous avez une icône devant vous, de fixer votre attention sur l'icône. Faites du Saint qu'elle représente un lien entre vous et Dieu. Vous pouvez alors imaginer la vie du saint, voir les miracles qu'il a accomplis, l'aide qu'il vous a apportée dans d'autres circonstances, voir sa présence dans l'icône, dans les reliques ou dans votre âme. De cette manière, vous surmontez la deuxième étape. La troisième étape est quand ces images ne fonctionnent plus dans votre esprit, mais tout vous vient de Dieu, en remplissant l'espace spirituel avec la présence de Dieu dans votre âme.

Si vous priez à haute voix, parce que nous prions souvent à haute voix, parce que nous pouvons nous concentrer davantage, ne vous laissez pas emporter par la résonance des mots ou par la belle phrase, parce que certaines prières sont très belles. Ne vous laissez pas tenter par l'« esthétique ». Je me souviens que la première fois que j'ai lu l'Acathiste du Buisson Ardent [Daniil Sandu Tudor : Hymne Acathiste au Buisson Ardent de la Mère de Dieu], je n'ai rien compris. L'Acathiste du Buisson Ardent était si beau, si extraordinairement théologique, que je suis resté uniquement avec l'idée de beauté. Mais c'était bien aussi. Parce qu'à travers la beauté mystique, Dieu travaillait en nous.

En général, si nous prions sans paroles, seulement par la pensée, il y a un décalage entre mon esprit et la prononciation des mots. Les médecins le disent : quand je dis quelque chose dans ma tête, par exemple le Notre Père, je le dis dans un souffle, mais mon épiglotte, mes organes phonétiques travaillent plus lentement. Il y a un décalage entre ma pensée et la prière. C'est

pourquoi, même si l'on prie en pensée, et que l'on prononce en pensée des mots même incomplets, il est bon d'obtenir une résonance entre le mot et la pensée. Sinon, l'image est dédoublée. Une fois par la pensée et une fois par la tentative de l'épiglotte, qui fait un mouvement très faible, mais a cependant une certaine inertie. Et on prend du retard et on perd la concordance entre la pensée et l'énoncé de la prière.

Si l'esprit vous quitte pendant la prière, pour aller on ne sait où, faites-le revenir. Essayez de renforcer votre attention. Et l'ange de la prière vous dit non seulement que vous avez perdu la prière, mais aussi exactement où vous l'avez perdue. Si cette interruption de la prière est une habitude, l'ange ne peut plus vous le dire. Vous perdez et regagnez, vous perdez et regagnez, et vous ne faites que peu de progrès. Mais si vous avez une attention, un éveil de votre pensée, de votre esprit et de votre cœur, alors l'ange vous rappelle où vous avez perdu la douceur de la prière.

Il y a de petits exercices qui rappellent votre pensée. Par exemple, lorsque vous vous asseyez à genoux, en pliant les genoux, tout votre être est engagé dans la prière. Le simple fait de joindre les paumes des mains vous engage à nouveau dans la prière. Le signe de croix ou le plus petit geste contribue au rappel à la prière. C'est ainsi que, par de petits gestes peu spectaculaires, nous pouvons obtenir de l'ange qu'il fasse revenir notre prière et qu'il la fasse avancer.

Il y a des gens qui essaient de remplacer la prière par la prière du cœur. Je pense que c'est pour les plus avancés. Je suis allé dans l'Essex, en Angleterre, où l'on pratiquait la prière du cœur. Dans un cercle, et souvent ils remplaçaient les vêpres par la prière du cœur, et dans le cercle, il y avait un cercle de moines et un autre de nonnes, chacun disant la prière du cœur cent fois. D'abord une, puis une autre, puis une autre... Il me semblait que c'était une sorte de comptabilité. Chacune comptait combien de fois elle avait dit la prière. On aurait dit une comptabilité que l'on tenait à Dieu...

Le problème est le suivant, mes frères. Toutes les prières commencent par ce qu'on appelle les prières du début, avec le trisagion, le Père céleste..., le Dieu saint..., la Très Sainte Trinité..., le Notre Père..., le Credo, le Psaume 50, puis les prières à la Mère de Dieu. Ce sont les prières de base. Sans elles, on n'entre pas dans la prière, même si l'on est un homme avancé, comme les saints pères de la Sainte Montagne, pas comme nous. Il faut préparer son cœur à la grande prière. La première prière est adressée à l'Esprit Saint, puis à la Sainte Trinité, puis à Dieu le Père, et ainsi de suite. Elles ont toutes une destination précise. J'ai souvent demandé aux enfants du séminaire, où j'enseignais, à qui la Roi du Ciel était adressée... Ils ne le savaient pas. Ils priaient tous les prières, mais ils ne savaient pas à qui elles étaient adressées !

Il est donc bon de commencer par les prières du début et de progresser par la suite. Même si vous ne dites que les premières prières. Encore, et encore, et encore, et dix fois, et cent fois. Avec le temps, la prière travaille dans notre cœur et le restaure, de sorte que nous marchons sur le chemin vrai de la prière. À partir de là, on peut faire la prière du cœur, on peut faire d'autres prières. Mais je crois que la prière du cœur, dite la nuit, est une œuvre de l'Esprit Saint, qui agit dans notre cœur, et que nous devons la faire en toute piété.

Lorsque je suis entré en prison pour la deuxième fois, j'avais été prêtre de 1972 à 1978. En 1978, j'ai été retiré de l'école, de l'enseignement, de l'Église, et j'ai donc été remis à la Securitate, sans aucune protection ecclésiastique. Je n'avais plus d'église, plus d'école, plus de protection de nulle part, aucun archiprêtre ne s'occupait de moi et je me sentais perdu. J'ai été arrêté et mis en prison. Pendant longtemps, j'ai prié avec mes étudiants du séminaire. Nous nous réunissions le soir, lisions un texte de la Bible, faisions quelques prières. Si Dieu mettait quelque chose de nouveau dans la bouche de quelqu'un, un mot pour expliquer le texte biblique, il disait sa parole ; sinon, nous rentrions chacun chez nous en pensant à ce que nous aurions dû faire là. Et j'en étais venu à croire que je savais vraiment comment prier...

Je me suis retrouvé en prison et j'ai vu que je ne savais pas prier. Parce que je vivais dans une atmosphère de peur en prison. J'étais toujours troublé. Quand je priais, les gardiens me dérangeaient ou même me frappaient pour que j'arrête de prier, et je n'arrivais pas à surmonter cette tension en moi. Je ne pouvais pas faire ma prière. Je ne pouvais pas dire : Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. Je ne pouvais même pas faire ça... Il y avait une tension en moi... Et puis je me suis souvenu de ce que saint Maxime le Confesseur dit à propos de la prière et, en effet, j'arrivais à la prière... À la prière profonde, ainsi. J'essayais de vider mon esprit de tout le mal, de tout ce qui était mauvais en moi, de tout le mal qui venait de l'extérieur, et j'arrivais à un certain point, au-delà duquel un gouffre s'ouvrait... Un gouffre terrible... Je ne savais pas ce qu'il y avait là. C'était affreux, et je reculais de peur. Et comme le diable avait dit à Jésus que Dieu enverrait ses anges pour que son pied ne heurte pas le rocher, c'est ce qui m'est arrivé. Dieu a envoyé l'ange qui m'a sauvé, et mon pied n'a pas été blessé par la pierre...



Père Gheorghe Calciu-Dumitreasa et Marcel Petrişor
en dialogue avec Iulian Grigoriu

UNE EXPÉRIENCE ABYSSALE [II/III]

Traduction : *hesychia.eu*

I.G. : Père, dans le «*Journal de la félicité*», Nicolae Steinhardt parle de trois solutions laïques qui peuvent vous aider à résister dans un système concentrationnaire. Ce sont les solutions de Zinoviev, Churchill et Bukovski...

– La solution de Churchill .... Ça ne nous correspond pas. Nous ne sommes pas entrés dans les prisons à cause d'une quelconque lutte sociale, mais pour un idéal simplement divin. Ayant confiance dans la volonté de Dieu, nous avons accepté que ce que nous fassions était bon, s'inscrivant dans la volonté divine. Nous avons dû accepter tout ce que Dieu nous a envoyé. Cela ne veut pas dire que tout s'est passé en toute sérénité, qu'en l'acceptant tout s'est déroulé sans aucun accroc. Non! Mais dans la mesure de nos possibilités, nous avons essayé de faire la volonté de Dieu.

– Votre idéal était chrétien et national.

– Oui, je ne pensais pas autrement. Je n'ai pas adhéré parce que je me suis rebellé contre le communisme, mais parce que le communisme ne correspondait pas à l'idéal chrétien et national. Nous étions dans une lutte qui n'était pas sur le plan matériel, mais sur le plan spirituel. Steinhardt l'affirme lui-même : *la solution de Calciu fût peut-être la meilleure : «le combat spirituel»*. La guerre dans la parole : c'est bien notre combat.

– La solution du père Calciu est «la guerre dans la parole».

– J'ai dit dans mes conférences qu'il y a une guerre entre le Mal et le Bien que nous vivons toujours. Mais il se déroule dans nos cœurs, pas sur un champ de bataille inanimé, mais c'est nous qui décidons de la victoire de Dieu ou de Satan dans nos cœurs. C'est pourquoi Steinhardt dit que la solution du père Calciu est peut-être la meilleure.

– Revenons un instant sur votre biographie : en 1977, vous avez déploré publiquement le sort des églises, la démolition de l'église d'Enei, en 1978, vous avez donné la série de conférences «Sept paroles aux jeunes». Je voudrais vous demander comment vous voyez ces paroles pour les jeunes aujourd'hui, comment vous sont-elles venues à l'époque, et si aujourd'hui encore on pourrait adresser à nouveau Sept paroles aux jeunes?

– Je suis sûr qu'on peut adresser bien plus de mots aujourd'hui. Je considère que ces mots ont réellement été ma vie. Tout ce que j'ai écrit par la suite ne pouvait aller au-delà de «Sept paroles...». C'était une inspiration divine. Les rencontres avaient lieu les mercredis soir. Souvent, le mardi soir ou le mercredi matin, je ne savais pas ce que j'allais dire. Mais alors Dieu m'envoyait soit un texte biblique, soit un événement récent, et alors je pouvais écrire le sermon, je le tapais, le faisait copier, et l'envoyais à quelques étudiants, car je ne pouvais pas faire plus, et je lisais le sermon — je n'improvisais pas. Afin qu'on ne m'accuse pas de dire autre chose que ce que j'avais écrit. Et de cette façon, la Sécurité n'a rien trouvé à me reprocher concernant le contenu de mes sermons. Ceci ne les a pas empêché d'inventer toutes sortes de péchés, de méfaits ou de crimes, qu'ils ont mis sur mon dos. Mais je voulais que cette période de ma vie soit propre. On ne pouvait rien en dire, sauf ce qui était écrit. Je savais que ces paroles finiraient dans les bureaux de la Securitate. Par la suite, j'avais des conversations personnelles,

mais je ne sortais pas, dans les discussions avec les étudiants, de ce que j'avais écrit auparavant. C'était une prolongation du thème principal du sermon.

Mais je répète que c'était une inspiration de Dieu, un ange de Dieu m'a conduit à travers tous mes péchés et mon ignorance, vers le but que Dieu voulait que j'atteigne.

– Comment les jeunes ont-ils réagi ? J'ai compris qu'ils ont réussi à venir en grand nombre.

– Très nombreux. Et ils venaient par conviction : la Securitate fermait l'église — les jeunes entraient par le porche ; s'ils fermaient les dortoirs des étudiants, ils sautaient par les fenêtres, par-dessus les clôtures... c'est-à-dire qu'il y avait une effervescence comme nulle part ailleurs.

Marcel Petrişor : Même l'évêque de Galati a assisté à l'un de ces sermons, car il était étudiant à l'époque.

P. Calciu : Il m'a dit qu'il avait très peur, mais qu'il est resté jusqu'à la fin.

I. G. : – Ces paroles toucheraient-elles les jeunes d'aujourd'hui ? Que diriez-vous aux jeunes d'aujourd'hui ?

P. Calciu : – Ces paroles n'étaient pas destinées à un moment précis. Il y avait des éléments circonstanciels, comme ce qui concernait le communisme, ou le problème des églises. Mais elles contiennent une dimension éternelle : la foi, l'amour...

I. G. : – *«Appel à la foi», «Foi et amitié», «Le clergé et la souffrance humaine», «Sur le pardon»*.

P. Calciu : – J'ai utilisé les vertus chrétiennes en général, appliquées au moment historique en question, mais de manière à ce qu'elles puissent toujours être prononcées et entendues avec le même intérêt.

Bien sûr, ces «Sept paroles aux jeunes» ont aujourd'hui une certaine charge, les jeunes qui les écoutaient alors ne sont pas les mêmes que ceux d'aujourd'hui, mais pour eux c'était une grande consolation, un grand réconfort. Elles correspondaient au moment où elles ont été prononcées. Mais leur résonance se poursuit aujourd'hui, avec un effet diffèrent...

I. G. : – Suite à ces sermons, un Conseil diocésain vous a suspendu de votre poste d'enseignant. Je voudrais rappeler ici les noms de ceux qui vous ont compromis avec zèle. Savez-vous encore quelque chose à leur sujet, ou comment vous les considérez aujourd'hui ? L'évêque Roman Ialomiţeanu, de l'Inspection des cultes de la capitale, Niţă Pascu, le directeur du Séminaire Théologique, Veniamin Micle, le Père Moldovan, le prêtre Octavian Popescu, le conseiller culturel Ilie Georgescu et ceci sous le silence du Patriarche Iustin Moisescu... J'ai même compris que vous avez été dénigré par la suite dans la presse, y compris par Dumitru Popescu... qui est actuellement un respectable professeur doyen de la Faculté de théologie de Bucarest... Comment considérez-vous ces personnes ?

P. Calciu : – Oui, un document leur a été demandé. Plus tard, j'ai découvert une chose... que le document que les prêtres et certains évêques ont signé contre moi, dans lequel ils disaient qu'en fait j'avais fait de l'éducation néo-fasciste, document adressé à des forums extérieurs, n'a en fait pas été écrit par eux, mais par la Securitate, qui a ajouté leurs noms ultérieurement. Mais ce qu'ils se reprochaient — je ne veux pas dire à qui j'ai parlé — le seul reproche dont ils se considéraient coupables, et pour lequel ils m'ont présenté des excuses, était de ne pas avoir nié à l'époque. Afin qu'ils puissent affirmer : nous n'avons rien signé contre Calciu. Ils n'ont pas eu le courage de le nier. C'est ce qu'ils se reprochaient. Et je pense que c'est comme ça que ça s'est passé. La Securitate a impliqué qui elle voulait, sachant très bien que les gens n'allaient pas refuser. Peut-être que certains d'entre furent les instigateurs. Je ne sais pas. Je ne veux pas accuser qui que ce soit. Je n'ai aucun sentiment envers eux, si ce n'est le regret et le pardon.

Personnellement j'aimais beaucoup le Très Révérend Roman... énormément même... et j'étais désolée... mais il n'a pas eu le courage... C'était un homme qui avait vécu depuis son enfance au monastère, qui était habitué à l'obéissance et qui ne connaissait probablement pas la différence entre l'obéissance monastique et l'obéissance au pouvoir séculier. C'était un homme avec une très bonne âme.

I. G. : – Cependant, il s'agit là d'une attitude éthique. Mais n'avez-vous pas le devoir moral de le porter à leur attention d'une manière ou d'une autre ?

P. Calciu : – Eh bien, la plupart d'entre eux sont morts. Je pense que maintenant c'est eux qui devraient attirer mon attention... Ha, ha...

I. G. : – Donc, même s'ils vous dénigraient d'une manière ou d'une autre, vous les...

P. Calciu : – Vous savez, je n'avais même pas dit à mes amis : Venez et rejoignez-moi. Même à celui-ci, je ne l'ai pas demandé, dit Calciu en désignant Marcel Petrişor. Mais parce qu'il est stupide, il est venu... on était toujours ensemble.

I. G. : – Le fait est que ces «paroles» vous ont fait expulser de l'enseignement et finalement emprisonner à nouveau.

P. Calciu : – Je pense que s'ils ne m'avaient pas exclu de l'Eglise, je n'aurais pas été arrêté. Mais de cette façon, je n'avais aucune protection. Et ils m'ont arrêté, condamné...

I. G. : – En 1979, vous étiez à Aiud, à Zarca, et en 1980 vous avez déclaré que vous étiez au bout du rouleau.
P. Calciu : – À ce moment-là, j'étais très malade...
I. G. : – Je sais qu'il y avait un Concile qui a essayé de vous défendre, en intervenant auprès de Ceaușescu. Comment avez-vous réussi à vous libérer?
P. Calciu : – De nombreuses personnes sont intervenues en ma faveur. Toutes les chancelleries occidentales. Mais celui qui a réussi à faire quelque chose de concret, c'est Reagan et son administration, car ils avaient un instrument entre les mains : la Clause de la nation la plus favorisée.
I. G. : – J'écoutais alors les nouvelles sur Europe Libre et Voice of America.
P. Calciu : – Ceaușescu n'a pas réagi aux autres interventions. Surtout depuis qu'il est allé voir la reine et elle lui a donné le carrosse royal pour aller où Lenuța voulait. Il n'y avait donc rien à faire. Ils n'avaient rien pour forcer Ceaușescu, mais l'administration américaine avait la clause.
I. G. : – Sous la menace de la levée de la clause, Ceaușescu a cédé...
P. Calciu : – Et il m'a libéré. Il y a eu une longue discussion entre moi et la Securitate. En effet, ils ne voulaient pas que je sois libéré par décret, mais par une demande de grâce. C'est-à-dire pour me faire demander une grâce... Pourquoi es-tu si fier, sois humble! me disaient-ils. Soyez humble, demandez pardon, c'est le président. Que dit saint Paul? *Soumettez-vous à la plus haute autorité* ✠... ils empruntaient à la Bible, car le diable connaît beaucoup de théologie. Et pourtant, je n'ai pas cédé. J'avoue que j'ai eu des moments de doute. Vous ne pouvez pas rester indifférent quand on vous dit que vous êtes un imposteur. Un chrétien n'est pas un imposteur. Julien l'Apostat quand il a commencé à persécuter la religion chrétienne, quand les évêques sont venus se plaindre, il leur a dit : oui, mais vous avez fait vœu de pauvreté; vous voulez des richesses, vous voulez des monastères, allez dans les catacombes. Il leur a répondu par des arguments bibliques. Comme Satan à Jésus-Christ lors de la tentation. Et j'ai pesé longtemps (...) et j'ai prié et j'ai hésité....
Le père me fait comprendre qu'il ne veut pas que j'enregistre ce qu'il va me dire maintenant. Cependant, moi qui ne suis pas familier avec ce magnétophone, j'hésite jusqu'à ce que je trouve le bouton de pause, il me parle, alors je l'enregistre, malgré tout...
P. Calciu : – Il y a eu une chose, quand Andrei, mon fils, avait 13 ans, je crois, la Sécurité l'a endoctriné et lui a dit : regarde, ton père ne veut pas sortir de prison. Il n'a pas d'amour pour toi. Il met sa fierté en avant, pour sortir en héros de l'Église et en héros national et vous laisse comme ça. La famille était surveillée par la Securitate, les professeurs avaient peur, et même dans la classe, la Securitate venait s'asseoir... Andrei m'a tout raconté. Je savais que ça ne venait pas de lui. Il dit «tu es orgueilleux, tu te soucies plus de ta fierté que de nous aimer!». Et ça m'a touché en plein cœur. Mais je n'ai toujours pas cédé. Je ne sais pas, c'est un ange qui m'a aidé!
I. G. : – Et à la fin, Ceaușescu a émis un décret... et vous a libéré.
P. Calciu : – Et il m'a libéré... Je ne le savais même pas. La veille - (le prêtre me fait un geste pour reprendre l'enregistrement)... le colonel m'a appelé, quel était son nom?, Vasile, mais je ne me rappelle pas son nom de famille, officier de la Securitate au niveau national... peu importe, je l'ai oublié... et il m'a dit que mes os allaient pourrir ici, et que personne, pas même ma famille, n'aurait la moindre idée de l'endroit où se trouvent mes os...
I. G. : – La veille de votre libération?
P. Calciu : – La veille... Et le lendemain, ils m'appellent à nouveau au bureau d'arrestation et là, je trouve la presbytera... avec des vêtements, avec ces vêtements... Je ne pouvais pas le croire...
I. G. : – Où étiez-vous?
P. Calciu : – Au Ministère des Affaires intérieures, à Bucarest. Quand quelque chose comme ça arrive, comme quand Bush est venu ici... Quand Reagan était président, Bush était vice-président.... Et quand quelque chose arrivait, il m'emmenait à Bucarest, il envoyait la presbytera à Mahmudia, ou je ne sais où, et l'enfant aussi. Maintenant, j'avais été amené pour être libéré. Mais à la dernière minute, ils essayaient encore de me faire demander une grâce.
I. G. : – Pourquoi tenaient-ils autant à cette demande?
P. Calciu : – Parce qu'en demandant la grâce, j'admettais que j'étais coupable. Mais c'était plutôt à Ceaușescu de venir à moi, plutôt que moi à Ceaușescu... Je n'ai rien fait. Je n'avais pas mentionné son nom, je n'ai rien dit sur lui.
I. G. : – Cependant, vous faisiez implicitement quelque chose contre le matérialisme et la doctrine officielle.
P. Calciu : – Je ne pouvais pas être considéré comme un ennemi personnel par Ceaușescu. Et puis ils m'ont demandé de faire appel à sa bonne volonté — d'autant plus qu'un groupe de députés américains m'a envoyé en prison une lettre qui m'était personnellement adressée, m'incitant à demander la grâce, car ils avaient parlé à des personnes de l'entourage de Ceaușescu qui leur avaient assuré que si je demandais la grâce, je serais libéré. Ce n'était donc plus une promesse

✠ *Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures : car il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par Dieu.* Rm 13 1

Car cela est bon et agréable devant Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité. Car il y a un seul Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ, qui S'est donné Lui-même pour le rédemption de tous: c'est là un témoignage rendu en son temps, et pour lequel j'ai été prédicateur et Apôtre (je dis la vérité, je ne mens pas), docteur des Gentils dans la foi et la vérité.
I Tim 2 3-7

J'espère dans le Seigneur Jésus, vous envoyer bientôt Timothée, afin que, moi aussi, je sois encouragé, en apprenant ce qui vous concerne. Car je n'ai personne qui partage comme lui mes sentiments, ni qui témoigne du zèle pour vous avec une affection plus sincère. Car tous cherchent leurs propres intérêts, non ceux de Jésus-Christ. Vous savez qu'il a été mis à l'épreuve, et qu'il s'est mis avec moi au service de l'Evangile, comme un fils avec son père.

Phil 2 19-22

Car on verra se soulever peuple contre peuple, et royaume contre royaume; et il y aura des pestes et des famines, et des tremblements de terre en divers lieux. Et tout cela ne sera que le commencement des douleurs. Alors on vous livrera aux tourments, et on vous fera mourir; et vous serez en haine à toutes les nations, à cause de Mon nom. Alors aussi beaucoup seront scandalisés, et ils se trahiront et se haïront les uns les autres. Et de nombreux faux prophètes surgiront, et séduiront beaucoup de

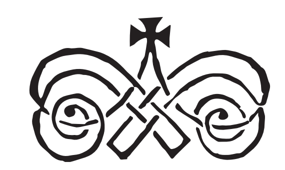
aussi vague. J'étais convaincu qu'ils disaient la vérité et que Ceaușescu n'oserait pas rompre sa promesse. Et pourtant, je n'ai pas demandé la grâce.
I. G. : – Qu'est-ce qui vous a conduit à cette décision ?
P. Calciu : – Je ne voulais pas salir une action divine. Dieu avait travaillé à travers moi — je n'avais aucun mérite, j'étais un pécheur — et je ne pouvais pas ternir une action que Dieu m'avait inspirée et que j'avais faite avec pureté d'âme.
I. G. : – Pardonnez-moi de demander... Comment avez-vous su que Dieu agissait à travers vous ? Comment avez-vous distingué l'Esprit de vérité ?
P. Calciu : – En l'éprouvant ! Je me demandais : cette chose que l'on me demande de faire est-elle bonne ? Est-ce que je place l'amour de la famille avant l'amour de Dieu ? Est-ce que j'aime ma mère, mon père, ma femme et mes enfants plus que Dieu ? Dans la Bible, il y a toutes les solutions. Et puis je les éprouvais. Où étais-je ? Dans l'Antiquité, dans les familles romaines, ceux qui renonçaient à leur foi étaient appelés des *lapsi*. Il y en avait beaucoup, il y en avait des milliers et des milliers. Lorsque la persécution a pris fin, la question des *lapsi* s'est posée. Qu'allons-nous faire de tous ces gens qui, sous la pression, ont cédé, ont dit, oui, nous sacrifions aux idoles, allons-nous les jeter hors de l'Église ? Tous frappaient à la porte de l'Église. Ils se tenaient tous à la porte de l'église, à l'extérieur, et demandaient à rentrer. Et pour *l'économie*, ils ont été pardonnés et sont rentrés dans l'Église. Je ne voulais pas être parmi les *lapsi*. Je veux dire, je voulais être parmi ceux qui étaient morts en prison... D'ailleurs, quand je suis entré en prison, je ne me suis pas posé la question de savoir si j'en sortirais un jour. Il y avait quelque chose en moi, au-delà peut-être de mon courage, ou de mon entêtement, qui me soutenait.



Les jeunes et l'Église

Pardonnez-moi si je vous froisse peut-être en attirant, comme il vous semble, des visiteurs inattendus dans notre église. Personne n'est inattendu chez Dieu. Cela ne vous fait pas pitié de voir notre jeunesse, à peine sortie de l'enfance, sombrer dans l'ivrognerie et la débauche ? Attirer les jeunes ici, c'est satisfaire les exigences de leur âme, car ils boivent et se livrent à la débau¬che parce que leurs exigences profondes ne sont pas satisfaites. Us en ont assez de ces idées qui ont cours et qu'on leur inculque de force, mais ils ne voient rien d'autre ; alors, qu'ils viennent ici ! Et vous aussi, appelez-les chez nous ! Un chrétien ne peut pas rentrer dans sa coquille, il doit endurer les maux des autres. Les athées veulent nous transformer en épouvantail pour que tout le monde ait peur de nous ; et ils ont pas mal réussi dans ce domaine : nous nous sommes mis à tout redouter, nous craignons même d'exprimer librement nos sentiments religieux. Soyons donc, selon l'expression du Christ, « le sel de la terre », « la lumière du monde ». Pour ne pas effrayer les hommes, mais pour les attirer.

Père Dimitri Doudko



Saint Nicodème l'Athonite

« Honorons les martyrs en les imitant... »

Saint Nicodème l'Athonite, *Les nouveaux martyrs*, Éditions de la fraternité Saint Grégoire Palamas, Paris, 1987, p. 6-35 ¦ Traduction: Père Ambroise Fontrier

Préface au Nouveau Martyrologue [I/III]

Béni sois-tu et glorifié dans tous les siècles, ô Jésus-Christ notre Seigneur, martyrisé sous Ponce-Pilate, devant qui tu as fait ta belle confession (I Tim 2 6). Tu es, en vérité, le premier de tous les martyrs, le premier de tous les athlètes, toi qui, en ces derniers temps, as bien voulu que de Nouveaux-Martyrs souffrent pour ton nom. Celui qui aura en mains et lira ce livre récemment publié devra, de tout son cœur, te glorifier et te remercier, non pas une, deux ou trois fois, mais autant de fois qu'il compte de martyrs. Et comment ne pas glorifier des myriades de fois le Seigneur, en voyant, encore en nos temps, surgir en diverses parties du monde, au firmament spirituel de l'Église, des nouveaux athlètes du Christ, des astres nouveaux, des comètes nouvelles, des soldats invincibles qui brillent sur le plérôme de tous les orthodoxes, par les rayons très doux et lumineux de leur martyre et de leurs miracles? Comment ne pas rendre grâce à Dieu, quand on voit captifs, sous le joug impitoyable des puissants du jour, tant d'athlètes qui, pour garder la liberté et la noblesse de notre foi chrétienne, ont méprisé richesses, gloire, plaisirs et tout bien-être corporel, pour se livrer, empressés, à la mort? Comment ne pas glorifier Dieu, en voyant la crainte du Jugement Dernier s'emparer de ces vaillants martyrs, la foi affermie dans leur âme? L'espérance croître dans leur imagination? Et le feu de l'amour divin brûler si fort dans leur cœur, faire courir ces bienheureux au martyre, comme des brebis à l'immolation? Considérer les châtiments comme un festin? Les prisons comme des palais? Les chaînes comme des ornements d'or? Le déshonneur comme un honneur? Les afflictions comme un délassement? La flamme de feu comme une rosée rafraîchissante? Les glaives comme des jouets et enfin, la terrible mort comme vie éternelle?

Et quand tout cela? Quand la crainte de Dieu a disparu, quand la foi a faibli, quand l'espérance a diminué, quand la vertu a fui et que le mal a surabondé; quand la foi n'a plus été pratiquée et que l'Évangile a été sans effet; quand «*tous les hommes ont cherché leurs propres intérêts et non ceux du Christ*» (Phil 2 21). En un mot, «*quand l'iniquité s'est accrue et que la charité du grand nombre s'est refroidie*» (Mt 24 12). Miracle en vérité que tout cela! C'est comme si on voyait, au cœur de l'hiver, des fleurs printanières et des roses, dans la profonde nuit, le jour et le soleil; dans l'épaisse obscurité, des lumières éblouissantes; en pleine captivité, la liberté et, dans le temps de la présente faiblesse, la force surnaturelle. Aussi je me vois obligé de dire que ce changement est dû à la droite du Très-Haut (Ps 76 11), au doigt de Dieu (Ex 8 15), à la force divine qui s'accomplit dans la faiblesse (II Cor. 12 9). Si quelqu'un me demandait pour quelles

monde. Et parce que l'iniquité abondera, la charité d'un grand nombre se refroidira.. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.

Mt 24 7-13

Je pensais aux jours anciens, et j'avais dans l'esprit les années éternelles. Et je méditais la nuit dans mon coeur, et je réfléchissais, et je tourmentais mon esprit. Dieu nous rejettera-t-Il pour toujours? ou ne pourra-t-Il plus nous être favorable? Nous privera-t-Il à jamais de Sa miséricorde, de génération en génération? Dieu oubliera-t-Il d'avoir pitié? et, dans Sa colère, arrêtera-t-Il Ses miséricordes? Et j'ai dit: Maintenant je commence. Ce changement vient de la droite du Très-Haut Je me suis souvenu des oeuvres du Seigneur; car je me souviendrai de Vos merveilles d'autrefois. Et je méditerai sur toutes Vos oeuvres, et je réfléchirai sur Vos desseins.

Ps 76 6.-13

Mais le Pharaon, voyant qu'il avait un peu de relâche, appesantit son coeur, et il n'écouta point Moïse et Aaron, comme le Seigneur l'avait ordonné. Alors le Seigneur dit à Moïse: Dites à Aaron: Etendez votre verge et frappez la poussière de la terre, et que toute la terre de l'Egypte soit remplie de moucherons. Ils firent ce que Dieu leur avait dit, et Aaron, tenant sa verge, étendit la main et frappa la poussière de la terre; et les hommes et les bêtes furent couverts de moucherons, et toute la poussière de la terre fut changée en moucherons dans toute l'Egypte.

Ex 8 15.-17

Et de peur que la grandeur de ces révélations ne m'enorgueillit, il m'a été donné un aiguillon dans ma chair, un ange de satan, pour me souffleter. C'est pourquoi trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi; et Il m'a dit: Ma grâce te suffit; car la force s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc volontiers de mes faiblesses, afin que la force du Christ habite en moi. C'est pourquoi je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses pour le Christ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

II Cor 12 7-10

Mais voici l'alliance que Je ferai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur: Je mettrai mes lois dans leur esprit, et Je les écrirai dans leur coeur; et Je serai leur Dieu, et ils seront Mon peuple; et personne n'enseignera plus son prochain et son frère, en disant: Connais le Seigneur; en effet, tous Me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux; car Je leur pardonnerai leurs iniquités, et Je ne Me souviendrai plus de leurs péchés. En disant: Une nouvelle alliance, Dieu a déclaré la première vieillie; or, ce qui devient ancien et qui vieillit est proche de sa fin.

Hébr 8 10-13

Or la foi est la substance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. C'est par elle que les anciens ont obtenu un bon témoignage. C'est par la foi que nous savons

raisons Dieu a permis que des Nouveaux Martyrs apparussent en nos jours, je répondrais :
A. Pour que la foi orthodoxe soit renouvelée.
B. Pour que les impies soient confondus au Jour du Jugement.
C. Pour la gloire et la fierté de l'Eglise Orthodoxe et la confusion des hétérodoxes.
D. Pour que ces martyrs soient un exemple pour tous les chrétiens orthodoxes maltraités sous le joug pesant de la captivité.
E. Pour que tous les chrétiens prennent courage et soient exhortés à imiter, par l'œuvre, leur fin martyrique, et pour qu'ils deviennent, à leur tour, martyrs, si les circonstances l'exigent, surtout ceux qui ont cédé, jusqu'à renier leur foi orthodoxe.
Et parce que je voudrais reprendre un à un tous ces points dans ce préambule, je demande au lecteur de patienter.

A. Ces nouveaux martyrs sont le renouvellement de toute la foi orthodoxe

Le propre du temps, en effet, c'est de faire vieillir, au cours de sa durée, les choses nouvelles et jeunes pour les jeter ensuite dans l'abîme de l'incroyable et de l'oubli, pour les faire disparaître comme si elles n'avaient jamais existé. «*Ce qui est ancien, dit l'Apôtre, ce qui a vieilli est près de disparaître*» (Hebr 8 13). Les chrétiens du temps présent, qui lisent dans l'*Histoire Ecclésiastique* les martyres et les châtiments endurés sous le nom du Christ : des Dimitris, des Georges, des Théodores, des Jacques, en un mot de tous les vaillants martyrs, depuis la venue du Christ jusqu'à Constantin le Grand, sont tenus de les croire pour vrais comme l'exige leur foi qui est «*une démonstration des choses qu'on ne voit pas*» (Hébr 11 1). L'ancienneté du temps qui s'est écoulé jusqu'à nos jours, a pu, chez certains, susciter sinon l'incrédulité, du moins l'étonnement et le doute : comment ces hommes faibles et timides ont-ils enduré tant de terribles et redoutables souffrances? Mais ces nouveaux martyrs, donnés en spectacle sur le théâtre du monde, déracinent du cœur des chrétiens tout étonnement et tout doute, et sèment et renouvellent en eux la foi dans les martyrs anciens. Comme la nourriture nouvelle fortifie tous les corps affaiblis par la faim, comme la pluie nouvelle fait reverdir les arbres desséchés par la soif, comme les secondes ailes renouvellent l'aigle vieilli : «*Ta jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle*» (Ps 102 5), de même ces Nouveaux-Martyrs fortifient, renouvellent, font reverdir la foi affaiblie, fanée et vieillie des chrétiens d'aujourd'hui. Ainsi les chrétiens contemporains ne doutent plus. Ils voient maintenant, de leurs propres yeux, dans les souffrances endurées par les Nouveaux-Martyrs, celles subies par les Anciens-Martyrs du Christ. L'œil est plus crédible que l'oreille, dit un vieux proverbe. Que dis-je — ils voient...? Mais beaucoup de chrétiens actuels ont eu pour amis bon nombre de ces Nouveaux-Martyrs qui étaient encore en cette vie; ils ont mangé et bu avec eux, ils ont assisté à leur martyre, ils se sont partagés leur sang et leurs vêtements qu'ils gardent comme bénédiction; de leurs propres mains, ils ont inhumé leurs dépouilles. Par ces nouveaux martyrs, ils ont été rigoureusement instruits sur les Anciens-Martyrs, ou plutôt, ils ont vu les Anciens-Martyrs témoigner encore aujourd'hui dans la personne de ces Nouveaux Georges, Dimitris, Théodores, non seulement par l'identité des noms, mais aussi et surtout par la ressemblance des souffrances. En outre, ces Nouveaux-Martyrs raniment dans les cœurs des chrétiens contemporains, la prédication des saints Apôtres, confirment le saint Evangile, attestent la divinité du Christ, à savoir qu'il est le vrai Fils de Dieu, consubstantiel au Père sans commencement et à l'Esprit qui donne la vie, et proclament le mystère de la Sainte Trinité. En un mot, ils scellent toute la foi des chrétiens orthodoxes, non seulement en paroles, mais aussi par toutes sortes de terribles souffrances endurées jusqu'au sang, jusqu'à la mort du martyre. Comme autrefois, le bâton de Moïse qui devint serpent : «*Il le jeta à terre et il devint serpent*» (Ex.4, 3), de même la foi en Christ, jeune, chaleureuse, ardente au temps des apôtres et des martyrs se tiédit par la suite, se rétrécit et vieillit. Puis, dit encore l'Ecriture, Moïse prit le serpent par son extrémité, c'est-à-dire par la queue, et le serpent devint à nouveau bâton : « *Il étendit la main et le saisit, et le serpent redevint un bâton dans sa main* » (Ex.4,4). Dieu, en ces derniers temps et par les Nouveaux-Martyrs, a ranimé, réchauffé, rajeuni et renouvelé toute la foi des orthodoxes, vieille de deux mille ans. Voilà pour le premier point.

B. Ces Nouveaux-Martyrs confondront les impies au Jour du Jugement.

Dieu a placé les Nouveaux-Martyrs au milieu des impies, pour amener ces derniers à la connaissance de la Vérité, comme le levain qui, mêlé à la farine, transmet toute sa force à la pâte, dit le divin Chrysostome dans une homélie sur Matthieu : «*Dieu a mêlé à la multitude ceux qui croient en Lui, pour que fût transmise, par nous, notre connaissance*». Et c'est ce que Dieu a fait, tout particulièrement, avec les Nouveaux-Martyrs. Tous sont nés, tous ont grandi dans la foules des impies, où, tout récemment encore, devant leurs princes et leurs juges, avec beaucoup de courage, ils ont confessé et proclamé la foi des chrétiens, qui est la vraie, l'authentique, et ont confessé d'une voix éclatante que Jésus — Christ était le Fils de Dieu et le vrai Dieu, «*la Sagesse et le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait*» (Jn 1 3); et leur confession a été scellée par leur sang versé et par tous les miracles que Dieu a faits par eux, tant au moment de leur martyre que par la suite. J'ajouterai que beaucoup de ces Martyrs, par pitié pour les impies égarés, sont allés d'eux-mêmes au martyre, pour pouvoir ainsi leur annoncer la Vérité, les exhorter à sortir des ténèbres où ils se trouvaient pour aller à la lumière de la piété divine, de la foi en Christ et pour n'être pas livrés au feu inextinguible du châtiment. Mais hélas! Ces misérables aveuglés par le prince de ce monde et par ses passions n'ont pu ouvrir les yeux de leur âme pour voir la Vérité de l'Évangile et de la foi des chrétiens, comme Paul nous le dit : «*pour les incrédules dont le Dieu de ce siècle aveugla l'intelligence, afin qu'ils ne vissent pas briller la splendeur de l'Évangile de la Gloire du Christ*» (II Cor.4 4). Aussi seront-ils sans défense au Jour du Jugement, car après avoir entendu la prédication de ces Nouveaux-Martyrs, après avoir vu leurs terribles souffrances et les merveilles que Dieu a faites par eux, ils n'ont pas cru et sont restés dans les ténèbres. «*Aveuglés par leur méchanceté, ils n'ont pas connu les mystères de Dieu*» (Sag. Sal.2, 26). Aussi seront-ils accusés et jugés par ces Nouveaux-Martyrs, comme Moïse le fera pour les Hébreux : « *Celui qui vous accuse, c'est Moïse* » (Jn 5 45) et les Douze Apôtres pour les douze tribus d'Israël (Mt 19 28). Et Dieu sera juste dans ses sentences selon David, il sera vainqueur dans le jugement que prononceront ces Martyrs, comme l'écrit l'Évangile : «La sagesse a été justifiée par ses enfants» (Mt 11 19); ou encore il leur dira, d'une certaine manière, les paroles évangéliques : «*Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé par mes Martyrs, ils n'auraient point de péché; mais, maintenant, ils n'ont aucune excuse de leur péché*». (Jn 15 22).

que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qui était invisible est devenu visible. C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn, et qu'il obtint le témoignage d'être juste, Dieu approuvant ses offrandes, et c'est par elle que, quoique mort,il parle encore. C'est par la foi qu'Hénoch a été enlevé, pour ne pas voir la mort, et on ne le trouvait plus, parce que Dieu l'avait enlevé; car avant d'être enlevé, il avait reçu le témoignage qu'il avait plu à Dieu. Hébr 11 1.-5

Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais tous Ses bienfaits. C'est Lui qui pardonne toutes tes iniquités, et qui guérit toutes tes maladies. C'est Lui qui rachète ta vie de la mort, qui te couronne de miséricorde et de grâces. C'est Lui qui remplit tes désirs en te comblant de biens; ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. Le Seigneur fait miséricorde, et Il rend justice à tous ceux qui souffrent la violence.

Ps 102 2-6

C. Ces Martyrs sont la gloire et la fierté de l'Église Orthodoxe, et un blâme pour les cacodoxes.

À toutes leurs diffamations vomies sur l'Eglise, ses ennemis ont ajouté, par dérision, celle-ci : qu'elle n'avait pas acquis un seul martyr. Qu'ils soient donc confondus, couverts de honte, de honte éternelle, et qu'ils fuient en arrière, voyant à présent, dans le livre de l'Église Orthodoxe figurer non pas un, deux ou trois Nouveaux-Martyrs, mais une nuée de Nouveaux-Martyrs (*Des autres nouveaux saints qui ont brillé dans l'Église Orthodoxe, en divers lieux et époques, nous ne parlons pas ici*), qui par leur confession de la foi, par leurs souffrances, ou encore par leurs miracles et leurs prodiges, ne sont inférieurs en rien aux Anciens-Martyrs, mais rivalisent en tout avec eux. Les premiers ont été martyrisés pour leur foi en la Sainte Trinité? Les seconds aussi. Les premiers ont versé leur sang pour confesser la Divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ? Les seconds aussi. Les premiers ont lutté contre le polythéisme et l'idolâtrie, impiété manifeste, mais qui ne peut tromper un être intelligent; les seconds ont lutté contre le monothéisme impersonnel des impies, impiété cachée capable d'égarer facilement l'esprit. Bien que ces Martyrs soient nouveaux dans le temps, ils sont cependant anciens par leurs souffrances. Ils sont les derniers dans la succession du genre, mais les premiers quant aux couronnes. Le Seigneur Jésus-Christ a appelé des ouvriers, les Anciens comme les Nouveaux Martyrs, pour travailler dans sa vigne spirituelle qui est l'Église Orthodoxe, selon la parole de l'Évangile de Matthieu (20 1); commençant par les derniers et terminant par les premiers, il les a tous fait égaux entre eux, en leur donnant à chacun un denier, denier qui est la couronne du martyre et la jouissance du royaume des cieux. De la bénédiction donnée par Dieu à l'Ancien Israël, de manger des fruits anciens et nouveaux : «*Vous mangerez des fruits anciens... et vous ferez place aux nouveaux*» (Lv 26 10), et de la bénédiction de voir les enfants de ses enfants, promise à celui qui craint le Seigneur : «*Et tu verras les fils de tes fils*» (Ps127 6), la sainte Église Orthodoxe du Christ jouit, spirituellement, aujourd'hui. Elle se nourrit et se délecte en esprit non seulement des fruits que sont les Anciens-Martyrs, mais

Dieu lui dit donc: Que tenez-vous en votre main? Il répondit: Une verge. Le Seigneur ajouta: Jetez-la à terre. Moïse la jeta, et elle fut changée en serpent, de sorte que Moïse s'enfuit. Le Seigneur lui dit encore: Etendez votre main, et prenez ce serpent par la queue. Il étendit la main et le prit, et aussitôt la verge changée en serpent redevint verge. Le Seigneur ajouta: J'ai fait ceci afin qu'ils croient que le Seigneur, le Dieu de leurs pères,vous est apparu, le Dieu d'Abraham, le Dieu

d'Isaac et le Dieu de Jacob.

Ex 4 2-5

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par Lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. En Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie.

Jn 1 1-5

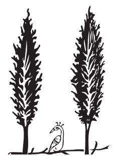
Si notre Evangile est encore voilé, c'est pour ceux qui périssent qu'il est voilé, pour les infidèles dont le Dieu de ce siècle a aveuglé les esprits, afin que ne brille pas pour eux la lumière du glorieux Evangile du Christ, qui est l'image de Dieu. Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ notre Seigneur, et nous, nous sommes vos serviteurs en Jésus

II Cor 4 3-5

Je suis venu au nom de Mon Père, et vous ne Me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? Ne pensez pas que ce soit Moi qui vous accuserai devant le Père; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez. Car, si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en Moi, puisque c'est de Moi qu'il a écrit. Mais, si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à Mes paroles?

Jn 5 43-47

aussi des fruits nouveaux que sont les nouveaux athlètes. En effet, elle contemple tous ceux qui sont nés en elle spirituellement, ses premiers fils, les Anciens-Martyrs, et les fils de ses fils, les jeunes athlètes, leurs successeurs. Réjouie, elle serre sur son sein leurs reliques sacrées, elle est ornée de leur sang comme une épouse, «*parée de luxueux anneaux, de soleils et de croissants de lune, de pendants d'oreilles, de bracelets et de voiles, de diadèmes, de chaînettes et de ceintures, de boîtes à parfums, de bagues et d'anneaux de nez...* » (Is 3 18). Belle et fière, elle se glorifie, réjouie par ses deux fils; comme une mère bonne qui chérit ses enfants, elle crie joyeuse au Christ son époux comme l'épouse du Cantique : «*Les meilleurs fruits nouveaux et vieux, mon bien-aimé, je les ai gardés pour toi* » (Cant 7 13). Au fur et à mesure que passe le temps, voyant se multiplier le nombre de ses nouveaux fils, sa joie augmente; c'est ainsi qu'au cours de l'année présente (1794), en neuf mois, elle a vu fleurir dans son paradis spirituel, roses rouges et parfumées, cinq Nouveaux-Martyrs qui ont lutté en divers lieux. Et voici que celle qui était appelée stérile et délaissée, enfante maintenant sept fois, comme Anna; ses fils, les Nouveaux-Martyrs, se multiplient : « *La stérile enfante sept fois et la féconde s'affaiblit* » (I Sam 2 5), et, « *les enfants de la délaissée sont plus nombreux que les enfants de celle qui a un mari* » (Is 54 1). Ainsi enfantera-t-elle jusqu'à la fin des siècles de tels fils, des Nouveaux-Martyrs, et cette génération de nouveaux saints ne lui fera jamais défaut : «*Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas, que tout cela n'arrive* » (Mt 24 34). Cela est évident, car si le Christ, l'Époux de l'Église Orthodoxe, est vivant, et, selon sa promesse, uni spirituellement à l'Épouse : «*Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde* » (Mt 28 20); si le nymphagogue, l'Esprit Saint demeure avec elle pour toujours : « *Et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous* » (Jn 14 16), qui osera alors douter que des fils comme ceux-là naîtront, spirituellement, en elle, jusqu'à la fin du monde? Ces Nouveaux-Martyrs sont vraiment et sans conteste des martyrs, des saints qui ont plu à Dieu, des fils de l'Église Orthodoxe, l'illustration de ses dogmes, que Dieu a glorifiés par le charisme des miracles et manifestés par l'envoi de la lumière divine. Que les puérils reconnaissent et concluent que si ces martyrs sont saints et agréables à Dieu, c'est que l'Église Orthodoxe, qui les a spirituellement enfantés est, elle aussi, sainte, agréable à Dieu, qu'elle est la trésorière de la Grâce divine du Saint Esprit, que ses dogmes sont orthodoxes et pieux. Tels fils, telle mère; tels fruits, tel arbre; tels effets, telle cause...

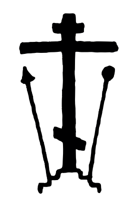


La vérité ne se prouve pas, elle se découvre.

QUESTION : J'ai lu beaucoup de livres sur le bouddhisme, sur l'orthodoxie... Je ne peux certes plus me considérer comme un incroyant, mais je dois avouer que cela fait une drôle de salade dans ma tête. Pourquoi considérez-vous que le christianisme est la religion la plus vraie ?

RÉPONSE : Lire ne veut pas encore dire découvrir la vérité. Pour comprendre la vérité chrétienne, il ne suffit pas de lire, il faut se pénétrer de la vérité. Alors, elle s'imposera à vous comme la vérité. Pour l'instant, vous ne faites que chercher. Eh bien, cherchez et vous trouverez. La vérité ne se prouve pas, elle se découvre.

Père Dimitri Doudko



LES MARTYRS DE LYON [L'AN 177]

LETTRE DES ÉGLISES DE LYON ET DE VIENNE AUX ÉGLISES D'ASIE ET DE PHRYGIE.

La geste du sang, Textes choisis et traduits par A. Hamman o.f.m., Librairie Arthème Fayard, Paris, 1951, p. 46-59

Les serviteurs du Christ qui habitent à Vienne et à Lyon, en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui partagent notre foi et notre espérance dans la rédemption : paix, grâce et honneur au nom de Dieu, le Père, et de Jésus-Christ, notre Seigneur.

La violence de la persécution a été telle, la fureur des païens contre les saints et les souffrances endurées par les bienheureux martyrs ont été si véhémentes que nous ne saurions les décrire exactement et qu'il est impossible d'en faire un récit complet.

À la vérité, l'Ennemi a frappé de toutes ses forces; il préludait déjà aux violences de son règne futur. Il utilisa tous les moyens pour entraîner et exercer ses suppôts aux attaques contre les serviteurs de Dieu : non seulement les lieux publics, les thermes et l'agora nous étaient interdits, mais de façon générale, il nous était défendu de nous montrer en public.

La grâce de Dieu luttait cependant avec nous; elle soutenait les faibles, elle opposait au Méchant les plus vaillants, inébranlables comme des colonnes, afin de concentrer sur eux tout l'effort du Maudit. Ceux-là marchaient à l'Ennemi, subissant outrages et tourments; peu leur importait : ils allaient rejoindre le Christ. Par leur exemple ils montraient que les souffrances du temps présent ne sont rien comparées à la gloire qui doit se manifester en nous.

Et d'abord, ils supportèrent noblement tous les outrages que la foule entière leur infligeait à tous : clameurs, coups, arrestations, pillages, lapidation, détention et tout ce qu'une populace déchaînée prodigue d'ordinaire à des ennemis détestés. Puis, ils furent amenés sur la place publique. Interrogés devant toute la fouie par le tribun et les magistrats de la ville, ils confessèrent leur foi. On les enferma tous ensemble dans la prison, jusqu'au retour du gouverneur.

Plus tard, ils comparurent devant le gouverneur, qui usa de toute la cruauté habituelle contre nous. Vettius Epagathus, un des frères, avait atteint toute la perfection de l'amour de Dieu et du prochain; malgré sa jeunesse, sa sainteté méritait l'éloge départi au vieux Zacharie : il suivait tous les commandements et observances du Seigneur, irréprochable, toujours disposé à rendre service au prochain, brûlant de zèle pour Dieu, tout bouillant de l'Esprit-Saint. Avec une telle nature, Vettius ne put se contenir devant le déroulement inique du procès qu'on nous faisait. Saisi d'indignation, il demanda de pouvoir prendre la défense des frères et de prouver qu'ils n'étaient ni athées ni impies. Les gens qui entouraient le tribunal se mirent à vociférer contre lui (car il était de grande famille). Le gouverneur rejeta sa requête, pourtant légale, et lui demanda s'il était chrétien lui aussi. Vettius, d'une voix éclatante, confessa sa foi; il fut arrêté lui aussi et promu au rang des martyrs. Il s'était présenté en paraclet (ou avocat) des chrétiens, car il portait réellement en lui le Paraclet, l'Esprit de Zacharie. Il le prouva par la plénitude de la charité avec laquelle il défendit ses frères, au prix de sa propre vie. Il était

Alors Pierre, prenant la parole, Lui dit: Nous, voici que nous avons tout quitté, et que nous Vous avons suivi; qu'y aura-il-donc pour nous? Jésus leur dit: En vérité, Je vous le dis, vous qui M'avez suivi, lorsque, au temps de la régénération, le Fils de l'homme siégera sur le trône de Sa gloire, vous siégerez, vous aussi, sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses soeurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs, à cause de Mon nom, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle. Mais beaucoup des premiers seront les derniers, et beaucoup des derniers seront les premiers.

Mt 19 27-30

Mais à qui comparerai-Je cette génération? Elle est semblable à des enfants assis sur la place publique, et qui, criant à leurs compagnons, leur disent: Nous avons chanté pour vous, et vous n'avez pas dansé; nous avons poussé des lamentations, et vous n'avez pas pleuré. Car Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et ils disent: Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent: Voici un homme vorace et un buveur de vin, un ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants.

Mt 11 16-19

Souvenez-vous de la parole que Je vous ai dite: Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils M'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé Ma parole, ils

✠ L'allusion aux festins de Thyeste (où l'on servait de la chair humaine) vise peut-être l'Eucharistie. Les autres accusa¬tions ont pu provenir de confusions avec des sectes suspectes de mœurs infamantes.

garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de Mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui M'a envoyé. Si Je n'étais pas venu, et que Je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse de leur péché. Celui qui Me hait, hait aussi Mon Père.

Jn 15 20-23

Le royaume des Cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Et étant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne. En sortant vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient oisifs sur la place publique. Et il leur dit: Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. Et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit de même. Et étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient là, et il leur dit: Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire? Ils lui dire: Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit: Allez, vous aussi, à ma vigne.

Mt 20 1-7

Je vous regarderai favorablement, et Je vous ferai croître; vous vous multiplierez de plus en plus, et J'affermirai Mon alliance avec vous. Vous mangerez les

et il continue d'être un vrai disciple du Christ, il suit l'Agneau partout où il va.

Cette épreuve fit la discrimination des autres chrétiens. Les uns se révélèrent entièrement prêts pour le martyre; avec empressement, ils confessèrent leur foi; d'autres, par contre, se trouvèrent n'être ni préparés, ni entraînés, ni suffisamment aguerris pour soutenir un combat violent. Ils faiblirent au nombre de dix environ. Ils nous causèrent une grande tristesse, une cruelle douleur; ils brisaient l'ardeur des autres qui n'avaient pas été arrêtés, mais parvenaient au prix de mille dangers à soutenir les martyrs au lieu de se tenir à l'écart.

Nous tous alors, nous étions angoissés, parce que leur confession de la foi demeurait incertaine; non que nous redoutions les tortures infligées, mais nos yeux étaient fixés sur la fin; nous avions peur que quelqu'un vienne à tomber.

Pendant ce temps, on arrêtait tous les jours les chrétiens dignes de ce nom; ils comblaient les vides laissés par les défections. On réunit ainsi en prison les éléments les plus actifs des deux églises (de Lyon et de Vienne), ceux qui en étaient les piliers. On arrêta aussi quelques païens qui étaient au service des nôtres; car le gouverneur, au nom de l'État, avait ordonné de nous rechercher tous. Ces serviteurs tombèrent dans le piège du démon. Épouvantés par les tortures qu'ils voyaient infliger aux saints, excités par-dessus le marché par les soldats, ils nous calomnièrent, nous accusant faussement de festins de Thyeste ✠, d'incestes à la façon d'Œdipe, et d'autres crimes tels qu'il nous est interdit d'en parler ou d'y songer, ou même de croire que pareille chose soit possible chez les hommes. Ces calomnies rendirent les gens féroces comme des fauves contre nous. Ceux qui pour des raisons de parenté s'étaient montrés modérés jusque-là s'indignaient à présent contre nous et grinçaient des dents. La parole de notre Seigneur s'accomplissait : *L'heure viendra où quiconque vous fera mourir se figurera rendre un culte à Dieu*.

Dès lors les saints martyrs eurent à subir des tortures indescriptibles; Satan s'acharnait sur eux, afin de leur arracher une parole blasphématoire. La fureur du peuple, du gouvernement, des soldats s'exerça avec une violence particulière contre Sanctus, le diacre de Vienne; contre Maturus, récemment baptisé, mais généreux athlète; contre Attale, originaire de Pergame, qui avait toujours été la colonne et l'appui des chrétiens d'ici; enfin contre Blandine.

En Blandine, le Christ donna cet enseignement : ce qui aux yeux des hommes est méprisable, vil et laid, Dieu peut le juger digne d'une grande gloire, à cause de l'amour qu'on lui porte, l'amour qui s'exprime dans les actes et ne se satisfait pas de vaines apparences.

Nous avions tous peur pour Blandine. Sa maîtresse selon la chair, qui faisait partie du groupe des martyrs, une athlète de la foi, redoutait que la jeune fille ne pût même pas affirmer franchement sa profession de chrétienne, tellement elle était chétive. Mais Blandine se trouva remplie d'une telle force qu'elle finit par épuiser et lasser les bourreaux. Ceux-ci se relayaient du matin jusqu'au soir pour la torturer par tous les moyens : ils durent s'avouer vaincus et à bout de ressources. Ils s'étonnaient qu'elle respirait encore, avec le corps déchiré et meurtri. Ils avouaient qu'une seule de leurs tortures suffisait pour enlever la vie; à plus forte raison ces tortures-là, et en si grand nombre. Au contraire, la bienheureuse rajeunissait comme un vaillant athlète, au cours de la confession de sa foi. Il lui suffisait de répéter : « Je suis chrétienne et chez nous il ne se fait point de mal, » et elle reprenait des forces, se reposait et devenait insensible aux tortures.

Sanctus, lui aussi, supportait avec une vigueur surhumaine tous les supplices que les bourreaux pouvaient imaginer. Les impies ne désespéraient pas de lui arracher par la longueur et l'horreur des tourments une parole coupable; mais il leur opposa une énergie indomptable. On ne put lui faire dire ni son nom, ni sa nation et sa ville d'origine, ni s'il était esclave ou libre. À toutes les questions, il répondait en latin : « Je suis chrétien ». C'était là son nom, sa cité, sa race, son tout; les païens ne purent lui arracher d'autre réponse. Cela suffit pour échauffer gouverneur et bourreaux contre lui. À bout de tortures, on finit par lui appliquer des lamelles d'airain chauffées à blanc sur les parties les plus sensibles du corps. Tandis que ses membres brûlaient, Sanctus tenait bon, sans fléchir ni plier, il persévérait à confesser sa foi, baigné et fortifié par la source céleste d'eau vive qui jaillit du sein de Jésus. Le corps du martyr témoignait des tortures endurées; il n'était plus que plaie et meurtrissure; il était tout disloqué et n'avait plus forme humaine. Le Christ souffrait en lui et le glorifiait grandement, en mettant le Diable en échec; il manifestait pour l'exemple des autres, qu'il n'est plus de crainte où règne l'amour du Père, qu'il n'est plus de souffrance où rayonne la gloire du Christ.

Quelques jours plus tard, les bourreaux torturèrent de nouveau le martyr; toutes les parties de son corps étaient à nouveau tuméfiées et enflammées; ils pensaient le réduire en lui appliquant les mêmes tortures, puisqu'il ne pouvait même pas supporter le simple contact des mains. Au pis aller, il mourrait dans les tourments et son exemple remplirait les autres d'épouvante. Il n'en fut rien; bien plus, contre toute attente, le corps du martyr se remit, se redressa dans les nouvelles tortures et recouvra, avec sa forme

première, l'usage de ses membres. Loin d'être une peine, le nouveau supplice fut pour Sanctus une guérison, par la grâce du Christ.

Une femme, nommée Biblis, était du nombre de ceux qui avaient apostasie; le Démon croyait déjà la tenir; mais il voulut assurer mieux encore sa condamnation, en la poussant au blasphème. Il la fit donc conduire à la question, pour la forcer de confirmer les impiétés qu'on nous imputait. Jusque-là, elle s'était montrée faible et lâche. Mais une fois à la torture, elle revint à elle, et sortit comme d'un profond sommeil. Le supplice qu'elle endurait lui rappela le châtiment éternel de l'enfer. Elle osa contredire en face les blasphémateurs, en répondant : « Comment voulez-vous qu'ils mangent des enfants, ces gens qui se refusent le sang des bêtes sans raison » ✠ ? À partir de ce moment, elle s'avoua chrétienne et partagea le sort des martyrs.

De la sorte les supplices des tyrans n'eurent pas raison de la résistance des bienheureux, grâce à l'intervention du Christ. Le Diable imagina donc de nouvelles machinations : l'entassement des confesseurs dans des cachots obscurs et malsains, l'écartèlement des pieds dans des ceps jusqu'au cinquième trou, et les autres cruautés que les geôliers, possédés du démon, imaginent pour faire souffrir leurs prisonniers; au point que la plupart des chrétiens moururent étouffés, ceux du moins que le Seigneur voulut faire partir ainsi, pour manifester sa gloire. D'autres avaient été si cruellement torturés qu'ils semblaient ne pouvoir survivre en dépit de tous les soins; ils résistèrent pourtant dans la prison : privés de tout secours humain, mais réconfortés par Dieu, ils recouvraient la force du corps et de l'âme, encourageaient et soutenaient leurs compagnons. Enfin, les derniers arrêtés, dont le corps n'était pas encore entraîné à la torture, ne supportèrent pas l'horrible entassement de la prison; ils y moururent.

Le bienheureux Pothin, qui gouvernait comme évêque l'Église de Lyon, avait alors plus de quatre-vingt — dix ans. Sa santé était fort ébranlée, il respirait difficilement, tout son corps était usé, mais il était réconforté par le souffle de l'Esprit, parce qu'il aspirait au martyre. À son tour, il fut traîné au tribunal. Son corps était miné par Page et la maladie, mais Pâme veillait en lui, afin de lui assurer le triomphe du Christ. Les soldats le conduisirent, accompagné des notables de la ville et d'une foule qui hurlait comme s'il était le Christ en personne. Le vieillard rendit un magnifique témoignage. Le gouverneur lui demanda quel était le Dieu des chrétiens. L'évêque lui répondit : « Tu le sauras quand tu en seras digne. ». Sur quoi on le traîna brutalement et on le roua de coups. Ceux qui pouvaient l'approcher le frappaient des poings et des pieds, sans égard pour son âge, les autres lui jetèrent ce qui leur tombait sous la main. Tous auraient cru commettre une faute grave d'impiété en n'outrageant pas le malheureux : ils croyaient ainsi défendre leurs dieux. Il respirait à peine quand il fut ramené en prison. Deux jours plus tard, il rendit Pâme.

Alors Dieu intervint et Jésus manifesta son infinie miséricorde; le fait était rare dans notre communauté de frères, mais il n'était pas étranger à la sagesse du Christ. Ceux qui avaient renié leur foi dès leur arrestation partageaient les souffrances et le cachot des martyrs. Leur apostasie ne leur avait été d'aucune utilité. Les confesseurs de la foi étaient incarcérés comme chrétiens, sans que l'on portât contre eux aucune autre accusation. Les autres étaient retenus sous l'inculpation d'homicide et de monstrueuses forfaitures. Ils étaient doublement punis par rapport à leurs compagnons. Les confesseurs trouvaient leur réconfort dans la joie du martyre, l'espérance des béatitudes promises, l'amour pour le Christ, l'Esprit du Père. Les apostats, par contre, étaient torturés dans leur conscience, au point qu'on les reconnaissait, au passage, entre tous les autres, à leur visage. Les confesseurs s'avançaient pleins d'allégresse, le visage illuminé de gloire et de grâce. Il n'est pas jusqu'à leurs chaînes qui semblaient une parure magnifique, comme celle d'une fiancée dans sa robe aux franges brodées d'or. Ils exhalaient au passage la bonne odeur du Christ, si bien que plusieurs se demandaient s'ils n'étaient point parfumés.

Les renégats marchaient la tête basse, humiliés, repoussants, avec toutes sortes de difformité. Les païens eux-mêmes les traitaient de misérables et de lâches; ils étaient accusés maintenant d'homicide; ils avaient perdu le nom souverainement honorable, glorieux et vivifiant de chrétiens. À ce spectacle les autres étaient affermis. Ceux que l'on arrêtait encore confessaient leur foi aussitôt, n'ayant même plus l'idée d'écouter les suggestions du démon.

✠ La prescription des Actes des Apôtres (15, 21) était encore en honneur à Lyon.

fruits de la terre que vous aviez en réserve depuis longtemps, et vous rejeterez à la fin les anciennes récoltes, dans la grande abondance des nouvelles. J'établirai Ma demeure au milieu de vous, et Je ne vous rejetterai point. Je marcherai parmi vous, Je serai votre Dieu, et vous serez Mon peuple. Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tirés de la terre des Egyptiens, afin que vous ne fussiez point leurs esclaves, et qui ai brisé les chaînes qui vous faisaient baisser le cou, pour vous faire marcher la tête levée.

Lv 26 9-13

PSAUME CXXVII

Cantique des degrés. Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans Ses voies. Parce que tu te nourriras des travaux de tes mains, tu es heureux et tu prospéreras. Ta femme sera comme une vigne féconde dans l'intérieur de ta maison. Tes enfants seront autour de ta table comme de jeunes plants d'olivier. C'est ainsi que sera béni l'homme qui craint le Seigneur. Que le Seigneur te bénisse de Sion, et puisses-tu voir la prospérité de Jérusalem tous les jours de ta vie! Et puisses-tu voir les enfants de tes enfants, et la paix en Israël!

Et le Seigneur dit: Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché le cou tendu, en faisant des signes des yeux et en s'applaudissant, et qu'elles ont mesuré leurs pas et étudié leur démarche,

∻ Pour cette traduction, voir P. Wuilleumier, *Fouilles de Fourvière à Lyon*, Paris, 1951, p. 13.

✢ Grande fête organisée par les Romains, à laquelle participaient les tribus gauloises, qui pouvaient y contempler la splendeur de Rome.

le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et Il découvrira leur nudité. En ce jour, le Seigneur ôtera l'ornement de leurs chaussures, et les croissants, et les colliers, et les filets de perles, et les bracelets, et les mitres, les rubans de cheveux, et les chaînettes des pieds, et les chaînes d'or, et les boîtes de senteur, et les pendants d'oreilles, et les anneaux, et les pierreries qui leur pendent sur le front, et les vêtements précieux, et les écharpes, et les voiles, et les riches épingles, et les miroirs, et les chemises de prix, et les bandeaux, et les voiles légers. Et au lieu de parfum il y aura la puanteur; au lieu de ceinture, une corde; au lieu de cheveux frisés, une tête chauve, et au lieu de riches corps de jupes, un cilice. Tes hommes les plus beaux tomberont sous le glaive, et tes héros dans le combat. Les portes de Sion seront dans le deuil et dans les larmes, et elle s'assiéra à terre désolée.
Is 3 16-26

Viens, mon bien-aimé, sortons dans les champs, demeurons dans les villages. Levons-nous dès le matin pour aller dans les vignes; voyons si la vigne a fleuri, si ses fleurs produisent des fruits, si les grenadiers sont en fleur; c'est là que je te donnerai mon amour. Les mandragores

Après toutes ces épreuves, les confesseurs sortirent de ce monde par diverses formes de martyre. Avec des fleurs de toute espèce et de toute couleur, ils tressèrent une couronne unique qu'ils offrirent au Père. Comme il convenait, les valeureux athlètes, après de nombreux combats et des triomphes éclatants, obtinrent la glorieuse couronne de l'immortalité.

Maturus, Sanctus, Blandine et Attale furent donc conduits aux fauves dans l'amphithéâtre pour offrir au peuple et à la confédération de cités un spectacle d'inhumanité ∻. Ce jour-là, on donna exprès, à cause des nôtres, des combats entre fauves.

Maturus et Sanctus subirent à nouveau dans l'amphithéâtre toute la série des tortures, comme s'ils n'avaient rien souffert auparavant; ou plutôt, comme ils avaient repoussé l'Adversaire dans plusieurs engagements partiels, ils allaient maintenant lutter pour la couronne. Ils eurent à endurer à nouveau les coups de fouet, les morsures des fauves qui les traînaient sur le sable et tout ce que le caprice d'une foule déchaînée pouvait réclamer par ses cris. Enfin, ce fut le supplice du siège de fer rougi, où les corps en brûlant dégageaient autour d'eux une odeur de graisse. Loin de s'apaiser, la fureur des païens ne faisait qu'augmenter : ils voulaient vaincre la résistance des martyrs. On ne put rien arracher à Sanctus, sinon les mots qu'il répétait depuis le début de sa confession (Je suis chrétien). Pour en finir avec les deux martyrs dont la vie soutenait depuis très longtemps une si haute lutte, on les égorgea. Pendant tout ce jour, ils avaient remplacé les scènes variées des gladiateurs et servi de spectacle au monde.

Blandine, pendant ce temps, était suspendue à un poteau, pour être la proie des fauves lancés contre elle. La vue de la vierge ainsi crucifiée, qui ne cessait de prier d'une voix forte, affermissait les frères qui livraient bataille. Au fort du combat, les frères croyaient apercevoir des yeux du corps, en leur sœur, le Christ crucifié pour eux, crucifié afin d'assurer les croyants que quiconque souffrirait pour la gloire du Christ vivrait éternellement dans la communion du Dieu vivant.

Aucune des bêtes, ce jour-là, ne toucha Blandine. On la détacha donc du poteau, et on la ramena en prison. On la réservait pour un nouveau combat. La victoire remportée dans de nombreuses épreuves devait rendre définitive et inévitable la défaite du perfide Serpent et affermir les frères par son exemple. Menue, faible, méprisée, elle était revêtue de la force du Christ, le grand et invincible athlète; elle avait à de nombreuses reprises repoussé l'Adversaire, et remporté dans un combat définitif h couronne d'immortalité.

À grands cris la foule réclama le supplice d'Attale (toute la ville le connaissait). Il entra dans l'arène, prêt pour la lutte, fort du témoignage de sa conscience; il s'était entraîné par la pratique de la discipline chrétienne et n'avait cessé d'être parmi nous le témoin de la vérité. Il dut faire le tour de l'amphithéâtre, avec un écriteau où on lisait en latin : « Celui-ci est Attale, le chrétien. » Le peuple écumait de rage contre lui. Mais le gouverneur, apprenant qu'il était citoyen romain, ordonna de le ramener en prison avec les autres. Il écrivit là — dessus au César et attendit la réponse impériale.

Cet ajournement ne fut pas inutile pour les prisonniers ni même sans résultat. Par la patience des confesseurs se manifesta la miséricorde infinie du Christ.

Les vivants communiquèrent leur vie aux morts, et les confesseurs leur grâce aux non-martyrs. Grande fut la joie de la vierge-mère, l'Église : ceux qu'elle avait rejetés comme morts, elle les retrouvait vivants. Grâce aux confesseurs, le plus grand nombre des apostats revinrent; ils furent conçus de nouveau, reprirent vie, et s'entraînèrent à confesser leur foi. Ils étaient bien vivants et raffermis quand ils se présentèrent au tribunal. Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, les soutenait quand ils s'avancèrent pour être interrogés à nouveau par le gouverneur. César avait ordonné par rescrit de frapper les obstinés, mais de libérer ceux qui reniaient. Le jour de la panégyrie ✢ (qui est très fréquentée et attire du monde de partout) venait de commencer. Le gouverneur fit amener les prisonniers à son tribunal : la mise en scène théâtrale organisée pour la circonstance devait servir de spectacle pour les foules. Après un nouvel interrogatoire, il fit trancher la tête à tous ceux qui étaient citoyens romains, les autres furent condamnés aux fauves. Ceux qui auparavant avaient renié furent le sujet d'une grande gloire pour le Christ; maintenant, contre l'attente des païens, ils confessèrent leur foi. On les interrogeait à part, en leur promettant la liberté, mais ils se déclarèrent chrétiens; ils furent joints au groupe des martyrs. Seuls restèrent hors de l'Église ceux chez qui il n'y eut jamais trace de foi, ni respect de la robe nuptiale, ni sens de la crainte de Dieu. Par leur volte-face, ces fils de la perdition blasphémaient contre les voies de la vérité. Tous les autres revinrent à l'Église.

A leur interrogatoire assista un certain Alexandre. Il était Phrygien d'origine, médecin de profession; il vivait depuis de longues années dans les Gaules. Il était connu de presque tout le monde pour son amour de Dieu et la franchise de sa parole (il avait même le charisme de l'apostolat). Or donc, il se trouvait, ce jour-là, près du

tribunal; de ses gestes il encourageait les prévenus à confesser leur foi; aux gens qui entouraient le tribunal, il donnait l'impression d'enfanter à la foi ces apostats de la veille. La foule s'irritait d'entendre les renégats se rétracter : avec force cris elle en rendait responsable Alexandre. Le gouverneur le fit comparaître, il lui demanda qui il était. Il se déclara chrétien. Furieux, le gouverneur le condamna aux fauves.

Le lendemain, Alexandre fit son entrée dans l'arène avec Attale. Le gouverneur, pour flatter la foule, livra de nouveau Attale aux fauves. Tous deux subirent toute la série des tortures, inventées pour les supplices de l'amphithéâtre; après une âpre lutte, ils furent égorgés à leur tour. Alexandre ne fit entendre ni gémissement ni parole : recueilli en son cœur, il s'entretenait avec Dieu. Attale fut placé sur le siège de fer rougi. Comme il brûlait tout autour et que son corps exhalait une odeur de graisse, il dit à la foule en latin : « Vraiment, c'est manger de l'homme, ce que vous faites. Nous, nous ne mangeons pas d'hommes, et nous ne faisons rien de mal. » Quelqu'un lui demanda le nom de son Dieu. Il répondit : « Dieu n'a pas de nom comme un homme. ».



Après toutes ces exécutions, le dernier jour des combats singuliers, Blandine fut produite de nouveau dans l'arène avec un jeune garçon de quinze ans, appelé Ponticus. Chaque jour, on les avait conduits à l'amphithéâtre, afin qu'ils soient témoins des supplices de leurs frères. On voulait les contraindre de jurer par les idoles. Comme ils demeuraient inébranlables et méprisaient les faux dieux, la foule finit par se déchaîner contre eux, sans compassion pour l'âge du garçon, sans pudeur à l'endroit de la jeune femme. On leur infligea toutes les tortures, on les fit passer par tout le cycle des supplices. Et toujours on essaya de les faire jurer, mais ils s'y refusaient. Ponticus était soutenu par sa sœur chrétienne; les païens le voyaient bien, c'était elle qui le stimulait et lui donnait courage. Quand il eut subi vaillamment toutes les tortures, Ponticus rendit l'âme.

La bienheureuse Blandine resta la dernière de tous. Comme cette noble mère qui jadis avait exhorté ses enfants et les avait envoyés victorieux devant le roi ☩, elle subit à son tour toutes les luttes de ses enfants spirituels, pressée de les rejoindre. Elle était heureuse et enthousiaste de son prochain départ, comme une invitée qui se rend à un festin de noces, plutôt qu'une victime jetée aux fauves.

Après les fouets, après les fauves, après la chaise de feu, on l'enferma dans un filet pour la livrer à un taureau. À plusieurs reprises, elle fut lancée en l'air par l'animal. Mais elle ne sentait plus rien de ce qui lui arrivait : tout entière à son espérance, aux biens promis, à sa foi, elle continuait le dialogue avec le Christ. On finit par l'égorger, elle aussi. Les païens eux-mêmes durent avouer que jamais femme chez eux n'avait subi de si cruels et de si nombreux tourments. Mais tout cela ne suffisait pas à rassasier la fureur folle et inhumaine contre les saints. Excitées par la Bête brutale, ces tribus sauvages et barbares s'apaisaient difficilement : leur rage allait s'assouvir cette fois sur les cadavres des martyrs. La honte de la défaite ne les désarma point, tant ils semblaient incapables de sentiments humains; elle enflammait au contraire leur colère, comme chez un fauve. Gouverneur et peuple nous montraient une même haine injuste, comme pour accomplir la parole de l'Écriture : *L'injuste continue d'être injuste, et le juste de pratiquer la justice.*

On jeta à la curée les restes des confesseurs, étouffés dans la prison; nuit et jour on montait la garde pour nous empêcher de les ensevelir. On exposa de même ce que feu et fauves avaient épargné, des lambeaux de chair, des membres carbonisés. De ceux qui furent décapités, on laissa sans sépulture les têtes et les corps tronqués, sous la garde de soldats, pendant de longs jours. Parmi les païens, les uns frémissaient et grinçaient des dents contre les martyrs; ils cherchaient à leur infliger quelque châtiment plus terrible encore. D'autres raillaient et ricanaient, ils rendaient gloire à leurs idoles en leur attribuant le châtiment des confesseurs. D'autres enfin étaient plus équitables; ils disaient avec pitié et ironie : « Où est leur Dieu ? À quoi leur a servi cette religion qu'ils ont préférée à la vie ? » Telle était la bigarrure des propos et des attitudes chez les païens. Nous ressentions cependant une grande peine de ne pouvoir confier leurs corps à la terre. Nous ne pouvions pas profiter de la nuit ni séduire les gardes à prix d'argent ou par nos prières. Ils prenaient toutes leurs précautions, comme s'ils avaient grand intérêt à les laisser sans sépulture.

☩ Allusion à la mère des Macchabées, II Macch., 7, 20-23. *[Cependant la mère extraordinairement admirable et digne du souvenir des bons, qui, voyant périr ses sept fils en un même jour, le supportait avec courage, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu, exhortait fortement chacun d'eux dans la langue de ses pères, remplie de sagesse; et, alliant un mâle courage avec la tendresse d'une femme, elle leur dit : Je ne sais comment vous êtes apparus dans mon sein; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme et la vie, et ce n'est pas moi qui ai joint les membres de chacun de vous; mais le Créateur du monde, qui a réglé la naissance de l'homme, et qui a déterminé l'origine de toutes choses, vous rendra de nouveau l'esprit et la vie dans Sa miséricorde, parce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes à cause de Ses lois.]*

ont exhalé leur odeur. A nos portes sont toutes sortes de fruits: nouveaux et anciens, ô mon bien-aimé, je te les ai gardés.

Ct 7 11.-13

Nul n'est saint comme le Seigneur; car il n'y en a point, Seigneur, d'autre que Vous, et nul n'est fort comme notre Dieu. Cessez donc de vous glorifier avec des paroles insolentes. Que votre ancien langage ne sorte plus de votre bouche; parce que le Seigneur est le Dieu de toute science, et qu'Il pénètre le fond des pensées. L'arc des forts à été brisé, et les faibles ont été remplis de force. Ceux qui étaient auparavant comblés de biens se sont loués pour avoir du pain, et ceux qui étaient pressés de la

faim ont été rassasiés. Celle qui était stérile est devenue mère de beaucoup d'enfants; et celle qui avait des fils nombreux a été affaiblie. C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie; qui conduit aux enfers et qui en retire. C'est le Seigneur qui fait le pauvre et qui fait le riche; c'est Lui qui abaisse et qui élève.

Is 2 2-7

Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas; chante des cantiques de louanges, et pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants, car la délaissée a plus d'enfants que celle qui avait un mari, dit le Seigneur. Elargis l'espace de ta tente; étends les peaux de tes tabernacles, ne les épargne pas; allonge tes cordages, et affermis tes pieux. Car tu t'étendras à droite et à gauche; ta postérité aura les nations pour héritage, et elle habitera les villes désertes.

Is 54 1-3

Apprenez une comparaison prise du figuier.Quand ses branches sont déjà tendres, et que ses feuilles naissent, vous savez que l'été est proche; de même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, et qu'Il est aux portes. En vérité, Je vous le dis, cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront, mais Mes paroles ne passeront point. Quant à ce jour et à cette heure, personne ne les connaît, pas même les Anges des Cieux, mais le Père seul. Ce qui arriva aux jours de Noé arrivera aussi à l'avènement du Fils de l'homme.

Mt 24 32-37

Les corps des martyrs subirent tous les outrages et demeurèrent exposés pendant six jours. Ils furent ensuite brûlés et réduits en cendres que les scélérats jetèrent dans le Rhône, qui coule près de là, pour effacer jusqu'à leur trace sur la terre. Les païens croyaient ainsi triompher de Dieu et priver les martyrs de la résurrection (des corps). « Il faut, disaient-ils, enlever à ces hommes jusqu'à l'espoir de la résurrection. À cause de cette croyance, ils introduisent chez nous une religion nouvelle et étrangère, méprisent les tortures et courent joyeusement à la mort. Voyons maintenant s'ils ressuscitent, si leur Dieu est à même de les secourir et de les arracher à nos mains. »

Tous ces confesseurs s'évertuaient à imiter le Christ, *qui était de condition divine et ne s'est pas prévalu de son égalité avec Dieu*. Ils rayonnaient d'une grande gloire, eux qui non pas une fois, ni même deux, mais bien plus souvent avaient confessé leur foi et furent ramassés sous les fauves ; ils portaient les stigmates des brûlures, des morsures, des plaies qui couvraient leur corps. Et pourtant ils ne se disaient pas martyrs et n'admettaient pas davantage que d'autres leur attribuassent ce titre. Ils reprenaient vivement ceux qui dans une lettre ou de vive voix osaient les appeler ainsi. Ils réservaient volontiers ce titre au Christ, le martyr fidèle et véritable, le premier-né d'entre les morts, qui initie à la vie de Dieu. Ils faisaient mémoire de ceux qui avaient déjà donné leur sang : « Ceux-là, disaient-ils, sont de vrais martyrs, que le Christ a jugés dignes de le confesser ; il a comme scellé leur martyre par la mort. Pour nous, nous ne sommes que de modestes et d'indignes confesseurs. » Au milieu des larmes, ils conjuraient leurs frères, afin qu'ils prient sans cesse pour leur persévérance finale.

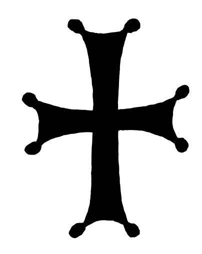
Ils prouvaient leur valeur de martyr à l'œuvre, en manifestant une grande liberté à l'égard de tous les païens, en témoignant de leur noblesse, par leur courage qui excluait la peur et la timidité. Ils refusaient le titre de martyr que leurs frères leur attribuaient déjà ; mais étaient remplis de la crainte de Dieu. Ils s'humiliaient sous la main puissante de Dieu, qui les a maintenant glorifiés. Ils excusaient les autres et ne condamnaient personne. Ils déliaient chacun et ne liaient aucun. Ils priaient pour leurs bourreaux comme Étienne, le premier martyr : *Seigneur, ne leur impute pas ce crime.*



Pense que ton dernier jour t'attend

Qu'est-ce que la fin du monde pour le christianisme ? C'est le début de l'éternité, le début d'une vie meilleure. Les athées veulent déformer notre vision de l'eschatologie. Selon leurs dires, puisque le monde de l'au-delà est le seul qui soit réel pour les chré¬tiens, ceux-ci ne veulent pas œuvrer sur cette terre et deviennent pessimistes. Ce n'est pas ainsi. L'autre monde est atteint ici-bas ; c'est pourquoi chaque instant dans ce monde compte pour le chrétien ; moins il lui en reste, plus son activité doit être grande. Il est vrai qu'une remarque s'impose : il y a eu aussi une eschatologie maladive lorsqu'on fixait la fin du monde à telle date, et on se sauvait quelque part, on abandonnait tout. C'est une déformation. Ce jour-là est ignoré des anges, comme du Fils de l'Homme ; seul le Père céleste en connaît la date. À présent, de multiples prédictions et de multiples signes nous font pressentir que la fin est proche ; mais quand interviendra-t-elle ? cela reste ignoré. Et quel que soit le temps qui nous reste, il ne doit y avoir aucune panique. La panique ne peut apparaître que sur un terrain non religieux, car pour les incroyants la fin du monde est la ruine de tout. Mais pour nous l'eschatologie peut aussi être individuelle, elle peut concerner chaque homme. Pense à ta dernière heure et jamais tu ne pécheras. Pense que ton dernier jour t'attend et qu'il te faudra répondre de tout, et alors tu craindras le péché.

Père Dimitri Doudko



Les nouveaux martyrs

SAINT GREGOIRE V PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Traduction de Père Ambroise Fontrier, Éditions de la fraternité Saint Grégoire Palamas, Paris, 1987, p. 36-75

I/III

«*Quand, le 19 février 1807, la flotte anglaise força les Dardanelles, et vint jeter l'ancre devant Constantinople, le Sultan, épouvanté, envoya à son bord, pour négocier, le grec Alexandre Chantzeri. Mais tandis que celui-ci gagnait du temps en pourparlers, la population, dirigée par le général Sébatiani, hérissait de batteries les remparts de Constantinople. Pendant cet intervalle, le Patriarche Grégoire, celui qui fut pendu quinze ans plus tard devant la porte de son palais patriarcal, conduisait, le bâton pastoral à la main, plus de mille ouvriers grecs et travaillait aux fortifications, tout le temps que la flotte anglaise était présente. Il portait lui-même de la terre dans des paniers d'osier, pour les batteries qui s'étendaient tout le long des murailles de Constantinople, jusqu'à l'entrée du Golfe Cératien. Sa récompense pour des preuves si éclatantes de son zèle ne consista qu'en une parole d'approbation; depuis, son châtiment pour un crime imaginaire fut la mort. L'ardeur que ce vertueux Patriarche montra dans cette circonstance sauva tous les grecs, et peut-être tous les chrétiens à Constantinople, de la rage d'une immense population toute armée, qui voyait pour la première fois ses maisons, ses biens et ses mosquées menacées par les infidèles...*»

in Brunet: *Grèce depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours*, p. 413-414

Grégoire V, le très saint Patriarche Œcuménique de Constantinople Nouvelle Rome, est né en 1745 à Dimitsana, petite ville du département de Gortyne du Péloponnèse, bâtie sur l'ancienne ville de Teuthide, à 958 mètres d'altitude. À son baptême, il reçut le nom de Georges.

Il fit dans sa patrie des études primaires, sous la direction de son oncle et parrain Mélétios et d'Athanas Rousopoulos, tous deux hiéromoines. En 1765, âgé de vingt ans, il quitta sa patrie pour Athènes, où il fut, pendant deux ans, l'élève du grand didascale Dimitri Boda. D'Athènes, il se rendit à Smyrne, où il trouva son oncle et parrain le hiéromoine Mélétios et fit de solides études à la célèbre École de la «Bonne Nouvelle». De Smyrne il alla au monastère des Strophades, petite île de la Mer Ionienne, sur la côte de Ménérisse, où il fut fait moine sous le nom de Grégoire. Un an après, il est à Patmos, pour y suivre les cours de Philosophie et de Théologie du didascale Daniel Kéramès.

Ses études terminées, il revint à Smyrne où le Métropolite Procopios le fit diacre puis prêtre. En 1785, Procopios fut élu Patriarche de Constantinople et Grégoire, Métropolite de Smyrne. Le 14 octobre de la même année, il reçut la consécration épiscopale à Constantinople et gouverna avec sagesse et zèle son diocèse pendant douze ans. Smyrne, aujourd'hui Izmir, est une

Et Jésus, S'approchant, leur parla ainsi: Toute puissance M'a été donnée dans le Ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur enseignant à observer tout ce que Je vous ai commandé. Et voici que Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

Mt 28 18-20

Si vous Me demandez quelque chose en Mon nom, je le ferai. Si vous M'aimez, gardez Mes commandements. Et Moi, Je prierai le Père, et Il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'Il demeure éternellement avec vous: l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne Le voit pas, et qu'il ne Le connaît pas. Mais vous, vous Le connaîtrez, parce qu'Il demeurera avec vous, et qu'Il sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins; Je viendrai à vous.

Jn 14 14-18

des sept Églises d'Asie, à laquelle le visionnaire de l'Apocalypse écrit : « Voici ce que dit le Premier et le Dernier, qui était mort et qui est revenu à la vie : Je connais tes tribulations et ta pauvreté (pourtant tu es riche)... Ne t'effraie pas de ce que tu vas souffrir ; voici, le diable va jeter plusieurs des vôtres en prison pour que vous soyez éprouvés, et vous passerez par une tribulation de dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie ! Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : Le vainqueur n'aura rien à souffrir de la seconde mort » (Apoc 2 8-11).

Smyrne était à l'époque une grande ville de commerce d'Asie Mineure, sur le golfe du même nom, à 435 kilomètres de Constantinople. Elle comptait 150 000 habitants, et faisait un grand commerce d'import-export. La ville était partagée en ville haute ou quartier turc et ville basse ou quartier franc. Les hellènes ou roumis formaient la grande majorité de la population. Le golfe de Smyrne forme une rade magnifique, très abritée par le Mont Minas au Sud, le Pragus à l'Est, le Sipyle au Nord ; il a cinquante kilomètres de long sur vingt de large.

Saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste, successeur de saint Bucole, illustra comme martyr l'Église de cette ville.

En 1797, l'inoubliable Patriarche Gérasime III démissionna, et Grégoire fut élu à l'unanimité des voix Patriarche de Constantinople, cinquième à porter ce nom. Le 19 avril de la même année, il prit possession de son siège.

Son austérité, sa modestie, la simplicité de sa table et celle de son vêtement, son désintéressement quant à l'argent, son zèle brûlant pour la foi, sa sagacité dans les affaires ecclésiastiques, son activité énergique, son mépris des obstacles et des difficultés, son caractère stable et inflexible, forcèrent l'admiration et le respect de tous.

À cette époque, le Patriarcat de Constantinople se trouvait dans une situation très difficile et périlleuse, à cause des mouvements pour la libération des « roumis », qui avaient lieu ici et là. Les interventions des puissances européennes en faveur des chrétiens, le détachement de certaines régions de l'empire ottoman habitées par des chrétiens (fondation des états de la presqu'île balkanique), éveillèrent la méfiance des Turcs à l'égard des chrétiens qui se trouvaient sous leur domination. Le Patriarche de Constantinople était, depuis la chute de la Reine des Villes, le Chef suprême religieux et politique des « roumis » ou chrétiens orthodoxes en Turquie et le seul interlocuteur valable auprès de la Sublime Porte. Il était installé par le Sultan ou par le Grand Vizir ou premier ministre. Le Patriarche était responsable, devant le Sultan, de l'ordre et de la soumission que lui-même et les chrétiens devaient à l'État. Un patriarche soupçonné de désobéissance ou d'insoumission était immédiatement soit déposé, soit exilé, soit condamné à mort. D'où le grand nombre de patriarches, au temps de la turcocratie, qui se succédaient sur la chaire constantinopolitaine après de brèves patriarchies. Le Patriarche Joachim 1er fut déposé et déchu de sa chaire en 1564 ; Cyrille Lukaris fut condamné à mort en 1638 ; Cyrille Kontarès fut exilé à Carthage en 1639 puis assassiné ; Parthénios II en 1651 et Parthénios III en 1657 furent assassinés ; Néophyte V fut condamné aux galères en 1707 ; Jérémie III fut jeté en prison puis exilé à Mytilène en 1723 ; Grégoire V fut pendu en 1821 ; Anthime III en 1824, Chrysanthe en 1826 et Agathange en 1830 furent exilés.

En 1798, les Français occupaient les Îles connues sous le nom des Sept Îles ou Îles Ioniennes, dont les principales, en effet au nombre de Sept, étaient Corfou, Raxo, Sainte Maure, Thiaki, Céphalonie, Zante, et Cérigo. De ce poste avancé de la République Française, partaient des émissaires qui allaient exciter l'esprit des roumis, - déformation du nom de romains, que les turcs donnaient aux citoyens de l'Empire chrétien romain de saint Constantin le Grand, à ces roumis toujours ouverts à ces instigations, toujours trop disposés à prendre les promesses pour des engagements réels. Ces roumis étaient attirés par un vaste projet : attaquer l'empire turc sur plusieurs points à la fois : À l'ouest, débarquer des troupes françaises dans la province de Chimaera, et sur la côte de Parga, pour soulever l'Albanie ; à l'Est, descendre par le golfe de Volo pour appuyer les combattants du Mont Olympe, tandis qu'au Sud, Maïna donnerait au Péloponnèse le signal de la guerre. Ali Pacha qui apprit ces projets en informa le Sultan. Il fit enfermer tous les Français qui se trouvaient dans ses états, confisqua leurs biens et leurs marchandises, et se hâta de conclure une double alliance avec l'Angleterre et la Russie. Le Sultan mit sur pied une expédition militaire pour rétablir l'ordre et ramener les roumis à l'obéissance et à la soumission, dans la province de Prévéza à l'entrée du Golfe d'Arta.

C'est alors que le divin Grégoire intervint, connaissant les méthodes et les résultats pour ses concitoyens de ce genre d'expédition. Il obtint du Sultan la mission de ramener l'ordre et de faire cesser les troubles suscités chez les roumis par les Français. Le Protosyncelle Johannicos le Byzantin fut dépêché comme légat à Arta. Il ramena ses concitoyens à la raison et revint à Constantinople, porteur d'un rapport rédigé par le Juge Turc d'Arta qui attestait que le calme était revenu, que l'ordre régnait partout. Dans

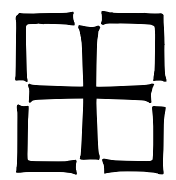
d'autres rapports, le peuple exprimait sa fidélité, son obéissance et sa soumission au Sultan. Grégoire V remit ces rapports au Sultan, réussit à fléchir la colère du souverain et à rendre vaine la campagne militaire qu'il redoutait.

Au temps de la patriarchie de Grégoire V, beaucoup d'évêques résidaient à Constantinople et refusaient de vivre dans leurs diocèses, dont ils touchaient prébendes et bénéfices. Grégoire les obligea d'aller vivre au milieu de leurs troupeaux, dans leurs diocèses. Dépités, ils le calomnièrent et l'accusèrent d'être un homme autoritaire, violent, incapable d'imposer aux chrétiens la soumission au Sultan. Dès ce moment, Grégoire devint un personnage douteux ; sur lui allaient peser désormais tous les soupçons. Après une patriarchie qui dura dix-huit mois 1797-1798, le Sultan finit par l'exiler à Chalcédoine. Grégoire signa une démission toute formelle et partit pour son exil. En route, un contr'ordre l'envoya à Drama, une ville de Macédoine.

De Drama il fut transféré au Monastère de la Grande Grotte des Kalabrytes du Péloponnèse. Avant d'y arriver, un autre ordre lui indiqua le Monastère des Ibères au Mont Athos. Pendant son séjour à la Sainte Montagne, qui dura environ cinq ans, il visita skytes et monastères, prêchant sans relâche la Parole de Dieu, réglant les différends entre moines et monastères, donnant avant tout, le bon exemple de la vie vertueuse et parfaite du moine qu'il était. Néophyte III, patriarche pour la seconde fois, le remplaça de 1798 à 1801. Il était monté sur la chaire patriarcale pour la première fois en 1789, puis en avait été chassé pour cinq ans. Néophyte déposé à son tour, Callinique le remplaça sur le trône patriarcal. Au début du XIXe siècle, le parti francophile domina Sur l'intervention de l'Ambassadeur de France, les Hospodars de Moldavie et de Valachie, Alexandre Mourousi et Constantin Ypsilanti furent dénoncés comme russophiles, déchus et remplacés par Alexandre Soutzou et Scarlatou Callimaque. Ces derniers conseillèrent au Patriarche Callinique V de démissionner. Faible de caractère, ce Patriarche démissionna le 22 septembre 1806. Le 24 du même mois, l'assemblée générale des Évêques, en présence du Grand Logothète Alexandre Manou et des responsables des organisations laïques se réunit. Grégoire V fut élu, pour la seconde fois, à l'unanimité, Patriarche de Constantinople et rappelé de son exil. Le 18 octobre de la même année, le clergé et le peuple l'acclamèrent dans l'enthousiasme.

Pendant sa seconde patriarchie, le divin Grégoire reprit et continua son ancienne activité ecclésiastique et nationale. Il exigea des évêques d'être présents aux réunions du synode ou, en cas d'empêchement, d'envoyer leur avis par écrit. Il demanda aux villes et aux villages d'ouvrir de nouvelles écoles et d'améliorer celles qui existaient. Aux évêques et aux higoumènes, il ordonna d'accomplir leurs devoirs et leurs charges ecclésiastiques avec application. L'imprimerie qu'il avait fondée l'occupa également beaucoup.

En 1807, il édita et réédita les onze homélies sur les six jours de saint Basile le Grand, qu'il avait traduites en grec de son époque, pendant son séjour en Athos. En 1807, la Turquie entra en conflit avec la Russie. Craignant de voir les « roumis » soutenir les Russes, le Sultan obligea le Patriarche Grégoire de rédiger une Encyclique à l'adresse des chrétiens pour leur conseiller de rester tranquilles. Pour éviter un massacre, le Patriarche obtempéra. En mars de la même année, l'Amiral russe Semiavine envoya des manifestes aux chrétiens de l'Empire Ottoman et, en accord avec l'armatole de Thessalie Nico Tsara, souleva les « roumis » contre les turcs. Le Sultan demanda encore au Patriarche d'intervenir pour appeler au calme ses concitoyens, mais d'autres émissaires russes, arrivés en Olympe, suscitèrent un autre soulèvement dont le prêtre Euthyme Vlahavan prit la tête. Le Sultan exigea à nouveau l'intervention du Patriarche et Vlahavan se soumit. Le 8 juillet 1808, à la suite d'une émeute à Constantinople, le Sultan Salim fut déposé par les Janissaires de Mustapha Baïractar. Mustapha mit sur le trône le Sultan Mahmout et exigea le départ de Grégoire V. Le 10 septembre 1808, le Patriarche démissionna et se retira au monastère de la Transfiguration dans les Îles des princes, où il resta un an. Sans élection synodale, par simple décret du Vizir, Callinique V remonta, pour la seconde fois, sur la chaire patriarcale, mais pour une courte durée, car, dix mois après, il en fut chassé et remplacé par Jérémie IV de 1809 à 1813. Jérémie exila Grégoire à la Sainte Montagne et le Patriarche reprit, au Monastère des Ibères, sa vie de simple moine et les études qu'il aimait. De sa retraite athonite, il suivait avec attention et intérêt les affaires ecclésiastiques et internationales.



Sulpice Sévère

Vie de saint Martin le Miséricordieux, apôtre de la Gaule, évêque de Tours [II/VII]

Vie de Saint Martin par Sulpice Sévère, disciple de Saint Martin, traduit du latin par M. Richard Viot, Imprimerie Ad Mame et Cie, 1861

CHAPITRE XIV - SAINT MARTIN ARRETE UN INCENDIE. IL DÉTRUIT UN TEMPLE PAIEN AVEC LE CONCOURS DE DEUX ANGES

À peu près vers la même époque, Martin opéra un miracle semblable. Dans un bourg se trouvait un temple fort ancien, auquel il avait mis le feu ; les flammes, poussées par le vent atteignirent une maison voisine, qui y était même attenante. Dès qu'il s'en aperçut, Martin monta rapidement sur le toit, et se présenta aux flammes comme un obstacle pour les arrêter. Alors vous auriez pu voir, par un miracle étonnant, les flammes repoussées contre la direction du vent, et ces deux éléments lutter en quelque sorte l'un contre l'autre. Ainsi, par la puissance de Martin, le feu n'agit que, dans l'endroit où il le lui permit. Martin voulant encore renverser un temple païen que la superstition avait rendu prodigieusement riche, et qui était situé dans un bourg nommé Leprosum [*Maintenant Loroux, dans le département de la Loire-Inférieure ; ou plutôt Levroux, dans le Berri*], un grand nombre de païens s'opposèrent à son dessein, et le repoussèrent en l'accablant d'injures. C'est pourquoi il se retira dans un endroit voisin, et là, pendant trois jours, revêtu d'un cilice et couvert de cendres, jeûnant et priant, il suppliait le Seigneur de détruire ce temple par sa toute-puissance, puisque la main de l'homme n'avait pu le renverser. Tout à coup deux anges, armés de lances et de boucliers, comme les soldats de la milice céleste, se présentèrent à lui, et lui dirent qu'ils étaient envoyés par le Seigneur pour mettre en fuite cette troupe de paysans ; et le protéger, si on voulait lui résister pendant la destruction du temple ; qu'il y retournât donc pour accomplir avec ardeur l'œuvre qu'il avait commencée. Il revint donc au bourg, et à la vue de la foule des païens, sans qu'aucun d'eux s'y opposât, il détruisit le temple jusque dans ses fondements, et réduisit en poudre tous les autels et les idoles. À cette vue, les paysans, comprenant que c'était pour favoriser le dessein de l'évêque que la puissance divine les avait frappés d'effroi et de stupeur, crurent presque tous en Jésus-Christ, et confessèrent publiquement et à haute voix qu'il fallait adorer le Dieu de Martin, et rejeter les idoles qui ne pouvaient leur être d'aucun secours.

CHAPITRE XV - PRÉDICATION ET MIRACLES DE SAINT MARTIN AU PAYS DES ÉDUENS

Je vais raconter maintenant ce qu'il fit dans un bourg des Éduens [*Le pays des Éduens répondait à une partie du Nivernais et de la Bourgogne ; leur capitale était Autun*]. Pendant qu'il y renversait encore un temple de la même manière, une multitude de païens furieux se précipita sur lui, l'épée à la main. Martin, rejetant son manteau présenta son cou nu à l'assassin. Le païen n'hésite pas ; mais, au moment où il élève le bras, il tombe à la renverse, et, saisi d'une frayeur miraculeuse, il demande pardon. Voici encore un fait du même genre : Martin était occupé à renverser des idoles, un païen voulut lui donner un coup de couteau ; au moment où il allait le frapper, le fer s'échappa de ses mains et disparut. La plupart du temps, lorsque les paysans s'opposaient à la destruction de leurs temples, il touchait tellement leurs cœurs en leur annonçant la parole de Dieu, qu'éclairés de la lumière de la vérité, ils les renversaient de leurs propres mains.

CHAPITRE XVI - GUÉRISON MIRACULEUSE D'UNE PARALYTIQUE A TREVES

Martin était si puissant pour la guérison des malades, que presque tous ceux qui venaient à lui étaient guéris. L'exemple suivant en est la preuve. Il se trouvait à Trèves une jeune fille atteinte d'une paralysie si complète, que tous ses membres, depuis longtemps, lui refusaient leur service ; ils étaient déjà comme morts, et elle ne tenait plus à la vie que par un souffle. Ses parents accablés de tristesse, étaient là n'attendant plus que sa mort, lorsqu'on apprit que Martin venait d'arriver dans la ville. Aussitôt, que le père de la jeune fille en est instruit, il y court tout tremblant, et implore Martin pour sa fille mourante. Par hasard le saint évêque était déjà entré dans l'église ; là, en présence du peuple et de beaucoup d'autres évêques, le vieillard, poussant des cris de douleur, embrasse ses genoux, et lui dit : « Ma fille se meurt d'une maladie terrible, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ses membres, bien qu'ils vivent encore, sont comme morts et privés de tout mouvement. Je vous supplie de venir la bénir, car j'ai la ferme confiance, que vous lui rendrez la santé. » Martin, étonné de ces paroles qui le couvrent de confusion, s'excuse, en disant qu'il n'a pas ce pouvoir, que le vieillard se trompe, et qu'il n'est pas digne que le Seigneur se serve de lui pour faire un miracle. Le père, tout en larmes, insiste plus vivement encore, et le supplie de visiter sa fille mourante. Martin se rend enfin aux prières des évêques présents, et vient à la maison de la jeune fille. Une grande foule se tient à la porte, attendant ce que le serviteur de Dieu va faire. Et d'abord, ayant recours à ses armes ordinaires, il se prosterne à terre et prie ; ensuite, regardant la malade, il demande de l'huile ; après l'avoir bénite, il en verse une certaine quantité dans la bouche de la jeune fille, et la voix lui revient aussitôt ; puis, peu à peu, par le contact de la main de Martin, ses membres, les uns après les autres, commencent à reprendre la vie ; enfin, ses forces reviennent, et elle peut se tenir debout devant le peuple.

CHAPITRE XVII - GUÉRISON DE DÉMONIAQUES

À la même époque, Tétradius, personnage consulaire, avait un esclave possédé du démon, et qui allait faire une fin déplorable. On pria Martin de lui imposer les mains, et il se le fit amener. Mais on ne put faire sortir le possédé de la cellule, car il mordait cruellement ceux qui s'en approchaient. Alors Tétradius, se jetant aux pieds de Martin, le supplia de venir lui-même dans la maison où se trouvait le démoniaque ; mais il refusa, disant qu'il ne pouvait entrer dans la demeure d'un profane, et d'un païen. Tétradius était encore plongé dans les erreurs du paganisme ; mais il promit de se faire chrétien, si son serviteur était délivré du démon. C'est pourquoi Martin imposa les mains à l'esclave, et en chassa l'esprit immonde. À cette vue, Tétradius crut en Jésus-Christ. Il fut aussitôt fait catéchumène, baptisé peu de temps après, et depuis lors il eut toujours un respect affectueux pour Martin, l'auteur de son salut. Vers la même époque et dans la même ville, Martin, étant entré dans la maison d'un père de famille, s'arrêta sur le seuil, disant qu'il voyait un affreux démon dans le vestibule. Au moment où Martin lui commandait de sortir, il s'empara d'un esclave qui se trouvait dans l'intérieur de la maison ; ce malheureux se mit aussitôt à mordre et à déchirer tous ceux qui se présentaient à lui. Toute la maison est dans le trouble et l'effroi ; le peuple prend la fuite. Martin s'avance vers le furieux, et lui commande

d'abord de s'arrêter; mais il grinçait des dents, et, ouvrant la bouche, menaçait de le mordre; Martin y met ses doigts : « Dévore-les, si tu en as le pouvoir, » lui dit-il. Alors le possédé, comme si on lui eut plongé un fer rouge dans la gorge, recula pour éviter de toucher les doigts du Saint. Enfin le diable, forcé par les souffrances et les tourments qu'il endurait de quitter le corps de l'esclave, et ne pouvant sortir par sa bouche, s'échappa par les voies inférieures, en laissant des traces dégoûtantes de son passage.

CHAPITRE XVIII - SAINT MARTIN FORCE UN DÉMON A DÉNONCER LUI-MEME SES MENSONGES. GUÉRISON D'UN LÉPREUX A PARIS

Cependant le bruit d'une attaque des barbares ayant inquiété les habitants de la ville, Martin se fit amener un démoniaque, et lui commanda de dire si cette nouvelle était vraie. Celui-ci, avoua qu'ils étaient dix démons qui faisaient courir ce bruit parmi le peuple, afin, du moins, que la crainte fit sortir Martin de la ville; les barbares n'avaient aucunement l'intention de faire une irruption. L'esprit immonde, ayant fait cet aveu au milieu de l'église, délivra la cité de la crainte et du trouble qui l'agitaient. Un jour qu'il entrait à Paris, comme il passait par une des portes de cette cité, avec une grande foule de peuple, il bénit et baisa un lépreux dont la figure affreuse faisait horreur à tous; celui-ci fut aussi tôt guéri et vint le lendemain à l'église, avec un visage, sain et vermeil rendre grâces à Dieu pour la santé qu'il avait recouvrée. Mais ce que nous ne pouvons nous dispenser de dire c'est que les fils des vêtements ou du cilice de Martin opérèrent de fréquentés guérisons; appliqués aux doigts ou au cou des malades, ils les délivraient de leurs infirmités.

CHAPITRE XIX - GUÉRISON OPÉRÉE PAR UNE LETTRE DE SAINT MARTIN. IL GUÉRIT D'UN MAL D'YEUX SON AMI PAULIN (DE NOLE). LUI-MEME, BLESSÉ DANS UNE CHUTE, EST SOIGNÉ PAR UN ANGE

Arborius, ancien préfet, homme plein de foi et de piété, dont la fille était affectée d'une fièvre quarte très violente, lui mit sur la poitrine une lettre de Martin, qui lui était tombée par hasard entre les mains, et aussitôt la fièvre cessa. Cette guérison toucha tellement Arborius, qu'il consacra sur-le-champ sa fille, à Dieu, et la voua à une virginité perpétuelle. Il partit ensuite pour aller trouver Martin, lui présenta sa fille qu'il avait guérie, quoiqu'étant absent, comme une preuve vivante de ce miracle, et ne souffrit pas qu'un autre que Martin lui donnât le voile. Paulin, qui devait donner plus tard d'illustres exemples, fut attaqué d'un mal d'yeux qui le faisait beaucoup souffrir; déjà la pupille de son œil se couvrait d'une taie très épaisse. Martin lui toucha l'œil avec un pinceau; aussitôt la douleur cessa, et il fut guéri. Un jour, Martin tomba lui-même d'un étage supérieur, en roulant sur les marches raboteuses de l'escalier; et se fit plusieurs blessures. Étendu presque sans vie dans sa cellule, il éprouvait de cruelles souffrances, lorsque, pendant la nuit un ange lui apparut, lava ses blessures et oignit ses membres contusionnés d'un onguent salutaire, si bien que le lendemain, rendu à la santé, il ne paraissait avoir éprouvé aucun accident. Mais comme il serait trop long de raconter en détail tous les miracles de Martin, je me contenterai de rappeler les plus remarquables, pour épargner l'ennui que je pourrais causer au lecteur, si j'en rapportais un trop grand nombre.

CHAPITRE XX - SAINT MARTIN A LA TABLE DE L'EMPEREUR MAXIME

Après des faits si grands, si merveilleux, en voici quelques autres qui sembleraient peu importants, si l'on ne devait pas placer au premier rang, surtout à notre époque où tout est dépravé et corrompu, la fermeté d'un évêque refusant de s'humilier jusqu'à aduler le pouvoir impérial. Quelques évêques étaient, venus de différentes contrées à la cour de l'empereur, Maxime, homme fier, et que ses victoires dans les guerres civiles avaient encore enflé, et ils s'abaissaient jusqu'à placer leur caractère sacré sous le patronage de l'empereur; Martin, seul, conservait la dignité de l'apôtre. En effet, obligé d'intercéder auprès de l'empereur pour quelques personnes, il commanda plutôt qu'il ne pria. Souvent invité par Maxime à s'asseoir à sa table, il refusa, disant qu'il ne pouvait manger avec un homme qui avait détrôné un empereur et, en avait fait mourir

un autre. Maxime lui assura que c'était contre son gré qu'il était monté sur le trône ; qu'il y avait été forcé ; qu'il n'avait employé les armes que pour soutenir la souveraineté que les soldats, sans doute par la volonté de Dieu, lui avaient imposée ; que la victoire si étonnante qu'il avait remportée prouvait bien que Dieu combattait pour lui, et que tous ceux de ses ennemis qui étaient morts n'avaient péri que sur le champ de bataille. Martin se rendit à la fin soit aux raisons de l'empereur, soit à ses prières, et vint à ce repas ; à la grande joie du prince qui avait obtenu ce qu'il désirait si ardemment. Les convives, réunis comme pour un jour de fête, étaient des personnages grands et illustres ; il y avait Évodius, en même temps préfet et consul, le plus juste des hommes, et deux comtes très puissants, l'un frère et l'autre oncle de l'empereur. Le prêtre qui avait accompagné Martin était placé entre ces deux derniers ; quant à celui-ci, il occupait un petit siége près de l'empereur. À peu près vers le milieu du repas, l'échanson, selon l'usage, présenta une coupe à l'empereur, qui ordonna de la porter au saint évêque ; car il espérait et désirait vivement la recevoir ensuite de sa main. Mais Martin, après avoir bu, passa la coupe à son prêtre, ne trouvant personne plus digne de boire le premier après lui, et croyant manquer à son devoir en préférât au prêtre soit l'empereur, soit le plus élevé en dignité après lui. L'empereur et tous les assistants admirèrent tellement cette action, que le mépris qu'il avait montré pour eux fût précisément ce qui leur plut davantage. Le bruit se répandit dans tout le palais que Martin avait fait à la table de l'empereur ce qu'aucun évêque n'aurait osé faire à la table des juges les moins puissants. Il prédit aussi à Maxime, longtemps avant l'événement, que s'il allait en Italie, comme il en avait l'intention, pour combattre l'empereur Valentinien, il serait d'abord victorieux, mais qu'il périrait peu de temps après. Nous avons vu que cette prophétie se vérifia ; car, dès que Maxime se présenta, Valentinien prit la fuite ; mais un an après, ayant réparé ses pertes, il tua Maxime, qu'il avait fait prisonnier dans Aquilée.

CHAPITRE XXI - LE DIABLE DÉMASQUÉ. SA VENGEANCE

C'est un fait constant que Martin vit souvent des anges s'entretenir, ensemble devant lui. Il voyait aussi le démon si clairement, qu'il le distinguait toujours par quelque signe sensible, soit qu'il voulut se renfermer dans sa propre substance, soit qu'il prît les formes diverses que revêt l'esprit de malice. Aussi, le diable, ne pouvant dissimuler sa présence, ni le tromper, l'accablait-il souvent d'outrages. Un jour, tenant une corne de bœuf ensanglantée, il entra précipitamment dans sa cellule avec de grands cris, lui montrant sa main dégoulinante de sang ; et, faisant éclater la joie que lui causait le crime qu'il venait de commettre, il dit : « Martin, qu'est devenue ta puissance ? je viens de tuer l'un des tiens. » Aussitôt Martin, rassemblant les frères, leur raconte ce que vient de lui apprendre le démon, et leur ordonne d'aller examiner soigneusement dans chaque cellule quel est celui que ce malheur vient de frapper. Ils reviennent, et lui disent qu'aucun des moines ne manque, mais qu'un paysan, qu'on a loué pour transporter du bois sur un chariot, est parti pour la forêt. Il ordonne donc à quelques frères d'aller à sa rencontre. Étant partis, ils le trouvent, presque inanimé, non, loin du monastère. Sur le point d'expirer, il leur découvre la cause de sa mort et de ses blessures. « Pendant que, près de mes bœufs, je renouais le joug, dont les liens s'étaient relâchés, l'un d'eux, dégageant sa, tète, m'a donné un coup de corne dans l'aine. » Peu de temps après il expira ; il aura su sans doute par quel secret jugement le Seigneur, avait donné au démon une telle puissance : Ce qu'il y avait de merveilleux en Martin, c'est qu'il prédit aux frères non seulement l'événement que nous venons de rapporter, mais encore beaucoup d'autres du même genre.

CHAPITRE XXII - SAINT MARTIN CHERCHE À CONVERTIR LE DIABLE

Le démon, usant de mille artifices pour tromper le saint homme, se présentait fréquemment à lui sous les formes les plus variées, quelquefois sous celle de Jupiter, la plupart du temps sous celle de Mercure, et même souvent de Vénus ou de Minerve. Martin luttait intrépidement contre lui, soutenu par le signe de la croix et la prière. On entendait très souvent dans sa cellule une troupe de démons l'insulter grossièrement ; mais, sachant que tout cela n'était qu'illusion et mensonge, il ne s'en inquiétait nullement. Quelques-uns des frères attestent qu'ils ont entendu le démon reprocher à Martin, d'une manière injurieuse, d'avoir introduit dans le monastère des frères qui avaient perdu la grâce du baptême en tombant dans diverses erreurs, de les avoir reçus après

leur conversion; et en même temps le malin esprit énumérait leurs crimes. Martin, lui résistant toujours, répondait que les anciennes fautes sont effacées par une vie meilleure, et que, comptant sur la miséricorde du Seigneur, l'Église doit absoudre ceux qui renoncent à leurs péchés. Le démon osa le contredire, prétendit que les pécheurs ne peuvent obtenir leur pardon, et que le Seigneur n'a aucune indulgence, pour ceux qui une fois sont tombés. Alors Martin s'écria : « Si toi-même, misérable que tu es, tu cessais de tenter les hommes et si tu faisais pénitence de tes crimes, même en ce moment que le jour du jugement est proche, me confiant dans le Seigneur Jésus, je te promettrais miséricorde. » Oh! quelle sainte présomption de la miséricorde du Seigneur! Si ces paroles de Martin ne peuvent faire autorité en cela; elles montrent du moins la bonté de son cœur. Puisque j'ai commencé à parler du diable et de ses artifices, quoique je semble m'éloigner ici de mon sujet, il ne sera cependant pas hors de propos de raconter le fait suivant, parce qu'il nous aidera à mieux connaître la puissance de Martin, et qu'il est bon de conserver la mémoire d'un fait si digne d'admiration, qui nous fera tenir sur nos gardes, si jamais quelque chose de pareil nous arrivait.

CHAPITRE XXIII - LA TUNIQUE D'ANATOLE

Un jeune homme de qualité, nommé Clair, avait été ordonné prêtre encore jeune (il est heureux maintenant par la sainte mort qu'il a faite). Ayant tout abandonné, il vint trouver Martin et brilla bientôt par sa foi et ses vertus. Il s'était établi à peu de distance du monastère épiscopal, et un grand nombre de frères demeuraient avec lui. Un jeune homme nommé Anatole, simulant une profonde humilité et une grande pureté de mœurs sous les dehors de la vie monastique, vint se joindre à eux, et vécut quelque temps avec les frères, suivante en tout leur genre de, vie. Peu de temps après, il leur dit que des anges conversaient souvent en sa présence. Comme aucun des frères n'ajoutait foi à ses paroles, au moyen de prestiges merveilleux il en détermina un grand nombre à le suivre. À la fin, il en vint jusqu'à prétendre que les anges allaient et venaient de lui à Dieu, et il voulait qu'on le regardât comme un prophète. Cependant il ne pouvait jamais convaincre Clair; aussi le menaçait-il de la colère de Dieu et de châtiments immédiats, pour n'avoir pas cru à la parole d'un saint; enfin, il s'écria : « Cette nuit le Seigneur me donnera une robe blanche; revêtu de cette robe, je paraîtrai au milieu de vous, et ce vêtement descendu du ciel sera une preuve que je suis la vertu de Dieu. » Tous attendaient l'événement avec une grande impatience. Vers minuit, la terre retentit comme d'un piétinement; le monastère tout entier parut ébranlé; on vit briller mille éclairs dans la cellule d'Anatole; un bruit de pas et des voix nombreuses s'y firent entendre. À cette agitation succéda un grand silence. Alors Anatole appelle à lui l'un des frères, nommé Sabatius, et lui montre la robe dont il est revêtu. Surpris, celui-ci appelle les autres frères, Clair accourt lui-même. On apporte de la lumière, et tous examinent la robe : avec soin; elle était d'une grande délicatesse, d'une blancheur merveilleuse, ornée de pourpre; on ne pouvait cependant en découvrir la nature ni la matière; et on eut beau la regarder et la toucher avec soin; on ne put reconnaître qu'une chose : c'était une robe. Clair avertit ses frères de prier le Seigneur avec ardeur, pour qu'il leur montrât plus clairement ce que c'était; pendant le reste de la nuit, ils chantèrent des hymnes et des psaumes. Au point du jour, il prit Anatole par la main pour le conduire à Martin, étant sûr que le diable ne pourrait tromper le bienheureux. Alors ce misérable s'y refusa, s'écriant qu'il lui avait été défendu de paraître devant Martin; comme les frères l'y entraînaient malgré lui, la robe disparut entre leurs mains. Aussi qui pourrait douter que la puissance de Martin n'ait empêché le diable de dissimuler plus longtemps son artifice, au moment où il allait paraître en sa présence?

CHAPITRE XXIV - LE DIABLE APPARAIT A SAINT MARTIN SOUS LA FORME DU CHRIST

On remarqua à cette époque, en Espagne, un jeune homme qui, après avoir acquis quelque influence par un grand nombre de prestiges, en vint jusqu'à se faire passer pour le prophète Élie. Beaucoup de personnes ayant eu la témérité de le croire, il alla jusqu'à se donner pour le Christ; et il fit tant par ses artifices, qu'un certain évêque, nommé Rufus, lui rendit un culte, ce qui, dans la suite, le fit chasser de son siége. La plupart des frères nous ont rapporté aussi qu'il y avait alors en Orient un certain homme qui prétendait être saint Jean. De l'existence de

ces faux prophètes, nous conjecturons que l'arrivée de l'Antéchrist est proche, puisqu'il opère déjà en eux son mystère d'iniquité. Je ne dois point, ce me semble, passer sous silence tous les artifices que le diable employa contre Martin à la même époque. Un jour le démon se présente dans sa cellule, pendant qu'il priait, précédé et environné d'une lumière éclatante (afin de mieux le tromper par cet éclat emprunté), portant un manteau royal, ceint d'une couronne d'or et de pierres précieuses, avec des chaussures dorées, le visage gai, la physionomie sereine, pour ne pas être reconnu. À cette vue, Martin est d'abord stupéfait; ils gardent tous deux le silence pendant quelque temps; enfin le diable prend la parole le premier : « Reconnais donc, Martin, celui qui se présente à toi; je suis le Christ devant descendre sur la terre, c'est à toi le premier que j'ai voulu me montrer. » Martin ne répond pas à ces paroles; et garde un profond silence. Alors le diable ose renouveler son audacieux mensonge. « Martin, pourquoi hésites-tu à croire, puisque tu me vois? Je suis le Christ. » Mais à ce moment le Saint-Esprit fit connaître à Martin que ce n'était pas Dieu, mais le démon. « Jésus Notre-Seigneur, lui répondit-il, n'a point annoncé qu'il viendrait vêtu de pourpre et couronné d'un diadème; je ne croirai à sa présente que lorsque, je le verrai tel qu'il était lorsqu'il souffrit pour nous, portant marques de son supplice. » À ces mots, Satan disparut comme une fumée, laissant dans la cellule une odeur infecte, signe indubitable de sa présence. Pour que personne ne puisse révoquer en doute le fait que je viens de raconter, j'ajouterai que c'est de la bouche de Martin lui-même que je l'ai appris.

CHAPITRE XXV - VISITE DE SULPICE SÉVERE À SAINT MARTIN

Il y a quelque temps, ayant entendu parler de la foi, de la vie et des vertus de Martin, et désirant vivement le voir, je partis, avec bonheur, pour aller lui rendre visite; et comme je désirais beaucoup écrire sa vie, je l'interrogeai lui-même autant que je le pus faire; j'interrogeai aussi ceux qui avaient vécu avec lui, ou qui étaient bien informés. On ne pourrait croire avec quelle humilité et quelle bonté il me reçut en cette circonstance, témoignant une grande joie dans le Seigneur, de ce que j'avais fait assez de cas de lui pour entreprendre ce voyage. Lorsqu'il daigna m'admettre à sa table, moi, misérable que je suis, j'ose à peine l'avouer, il me présenta lui-même de l'eau pour me laver les mains, et le soir il me lava les pieds; je n'eus pas le courage de résister ou de m'y opposer; je fus tellement subjugué par son autorité, que je me serais fait un crime de ne pas acquiescer à ses désirs. Il ne nous entretint que des charmes trompeurs et des embarras du siècle, auxquels il faut renoncer, pour suivre le Seigneur Jésus avec liberté et dégagement. Il nous proposait le plus remarquable exemple de notre temps, celui de l'illustre Paulin, dont nous avons parlé plus haut. Ayant abandonné d'immenses richesses pour suivre Jésus-Christ, il est presque le seul à notre époque qui ait observé dans toute leur perfection les préceptes évangéliques. « Voilà l'exemple qu'il faut suivre, s'écriait-il; heureux notre siècle d'avoir reçu ce grand enseignement de foi et de vertu, c'est-à-dire, d'avoir vu un homme possédant de grands biens, les vendre tous pour les donner aux pauvres, selon le conseil du Seigneur, et rendre ainsi possible par son exemple ce que le monde croyait impossible. » Quelle gravité et quelle dignité dans ses paroles et dans ses conversations, quelle pénétration d'esprit! comme ses discours étaient persuasifs! avec quelle promptitude et quelle facilité il comprenait et rendait intelligibles les passages obscurs des saintes Écritures! Je sais que bien des personnes se sont refusées à croire sur ma parole ces derniers détails; mais j'en prends à témoin Jésus-Christ et le ciel, notre commune espérance, que je n'ai jamais vu tant de science et tant d'intelligence, un langage plus éloquent et plus pur. Quoique pour un saint comme Martin de pareils éloges aient bien peu de valeur, n'est-il pas étonnant qu'un homme sans lettres ait possédé même ces qualités?

CHAPITRE XXVI - PORTRAIT DE SAINT MARTIN

Mais il est temps de terminer ce livre, non qu'il n'y ait plus rien à dire de Martin, mais parce que, semblable à ces poètes peu féconds, qui se relâchent à la fin d'un long poème, nous succombons sous le poids de notre intarissable sujet. Car, s'il a été possible, jusqu'à un certain point, de raconter les actions de notre bienheureux, jamais, je le déclare en toute vérité, jamais on ne pourra décrire sa vie intérieure, sa manière d'employer chaque journée, son cœur incessamment appliqué à Dieu, la continuité de ses abstinences et de ses jeûnes, et le sage tempérament qu'il savait y apporter, la puissante efficacité de ses prières et de ses oraisons, les nuits qu'il

employait comme les journées ; tout son temps, en un mot, dont pas un instant n'était donné au repos ni aux affaires de ce monde, était entièrement consacré, à l'œuvre de Dieu, même pendant son repos et son sommeil, auxquels il n'accordait que ce que la nature exigeait absolument. Non, il faut l'avouer, si Homère lui-même revenait de l'autre monde, le génie de ce grand poète serait incapable de raconter toutes ces merveilles : tout est si grand dans Martin, que la parole est impuissante à l'exprimer. Jamais il ne laissait passer une heure, un seul moment sans vaquer à la prière ou à la lecture, et même, pendant qu'il lisait ou qu'il se livrait à toute autre occupation, son cœur priait toujours. Comme les forgerons qui frappent sur l'enclume pour se soulager pendant leur travail, Martin priait sans cesse, quoiqu'il parât occupé d'autre chose. Heureux Martin ! il ne se trouvait en lui aucune malice ; il ne jugeait ni ne condamnait personne, et ne rendait jamais le mal pour le mal. Il supportait les injures avec tant de patience, que, bien qu'il fût évêque, les moindres clercs l'outrageaient impunément, et sans qu'il les privât pour cela de leur emploi, ou les chassât de son cœur.

CHAPITRE XXVII - LES ENNEMIS DE SAINT MARTIN. CONCLUSION

JAMAIS ON NE LE VIT IRRITÉ OU ÉMU, JAMAIS DANS LA tristesse ou la gaieté ; il était toujours lui-même, une joie toute céleste était en quelque sorte empreinte sur son visage, et il semblait élevé au-dessus de la nature. Il avait toujours le nom du Christ sur les lèvres ; dans son cœur, la piété, la paix et la miséricorde. Il pleurait souvent sur les fautes de ses détracteurs, qui allaient le chercher jusqu'au fond de sa retraite, au milieu du calme qu'il y goûtait, pour l'attaquer avec leurs langues de vipères ; nous en avons été nous-même le témoin. Jaloux de ses vertus et de sa sainte vie, ils détestaient en lui ce qu'ils ne trouvaient point en eux-mêmes et qu'ils n'avaient pas le courage d'imiter ; il est inutile de les nommer, quoique la plupart d'entre eux hurlent autour de nous. Si l'un d'eux vient à lire ces lignes, il suffit qu'il reconnaisse sa faute et en rougisse ; car s'il s'en irrite, c'est qu'il s'applique à lui-même ce que nous avons peut-être pensé d'un autre ; du reste, je ne refuse point de partager avec Martin la haine qu'ils lui portent. J'ose espérer que ce petit ouvrage plaira à tous les hommes religieux. Si quelqu'un ne veut pas ajouter foi à mes paroles, la faute retombera sur lui. La certitude des faits que j'ai racontés, et l'amour de Jésus-Christ, m'ont seuls porté à écrire ce livre, j'en ai la conscience ; car je n'ai avancé que des choses vraies et incontestables, et Dieu, je l'espère, prépare une récompense, non pour celui qui lira, mais pour celui qui croira.



L'indulgence à l'égard du péché

Je n'éprouve à l'égard des athées aucune irritation, mais une grande pitié ; j'ai pitié d'eux qui ne connaissent pas Dieu. Mais cela ne signifie absolument pas que je doive me taire. "Nous sommes devenus indulgents, en quelque sorte, à l'égard du péché, trop tolérants, et cela nous fait par¬ticiper au péché, cela fait de nous ses complices involontaires. On ne peut éprouver que de l'intolérance à l'égard du péché, et une intolérance d'autant plus grande qu'est grand notre amour pour l'homme.

Père Dimitri Doudko



Ива́н (Иоа́нн) Ива́нович Восто́ргов [† 1919]

L'ARCHIPRÊTRE JEAN VOSTORGOV

Archiprêtre Michel POLSKY, *Les nouveaux martyrs de la Terre russe*, Traduction abrégée et adaptée de Marie Ellenberger-Romensky, Éditions Résiac, Montsurs, 1976, p. 22-26

C'EST DANS LE VILLAGE DE KIRPILI DU DIOCÈSE DE Stavropol au Caucase que naquit, en 1864, le futur archiprêtre Jean Vostorgov.

Son père, qui était prêtre Orthodoxe, dirigeait la paroisse du lieu et jouissait de l'affection de tous ses paroissiens. Il mourut très tôt et le petit Jean se rappelait avec amour ce père silencieux et doux, d'une bonté sans limites.

À la mon de leur cher pasteur, les habitants du village vinrent au secours de la jeune veuve et lui trouvèrent une petite situation au service de la paroisse, afin de l'aider à élever ses trois jeunes enfants.

Ceux-ci firent leurs études dans les écoles gratuites destinées aux enfants du clergé russe, écoles dont l'enseignement religieux servait de préface naturelle aux études théologiques ultérieures de ceux qui désiraient consacrer leur vie au service de Dieu et de l'Eglise. L'enseignement donné dans ces écoles était de première qualité et dépassait même celui des lycées ordinaires.

Après ses premières études qu'il termina à l'âge de dix-neuf ans, Jean entrait au séminaire de Stavropol. Il brûlait du désir de continuer à étudier mais il fallait qu'il vînt en aide aux siens. Il trouva une place de professeur de russe dans un lycée de Stavropol. Sa sœur obtint alors une bourse d'État et devint pensionnaire dans un Institut de jeunes filles; son frère cadet rentra dans son village pour y demeurer avec sa mère et y exercer les fonctions de lecteur à l'église paroissiale, ce qui permit à Jean de poursuivre ses études. Il les termina avec un diplôme de professeur de russe à titre officiel, mais il eut la douleur de voir mourir brusquement son frère.

Le 20 Juillet 1887, à l'âge de vingt-trois ans, Jean Vostorgov devenait prêtre. La cérémonie d'ordination eut lieu le jour de la fête du prophète Elie, à l'église de Kirpili dont il fut nommé curé par son évêque; mais son séjour n'y fut pas long.

Après avoir été placé à Stavropol où il était chargé de cours de religion, le Père Jean fut transféré à Tiflis (maintenant Tbilissi) et nommé missionnaire diocésain en Géorgie.

Sans rien négliger de son travail, le Père Vostorgov se mit à l'étude du syro-chaldéen, qui est la langue de l'Eglise Perse nestorienne.

(L'hérésie nestorienne, très répandue autrefois en Orient, refuse à la Vierge le titre de Mère-de-Dieu, car elle nie l'incarnation).

Selon cette hérésie, le Christ n'était qu'un homme, dans lequel Dieu le Verbe n'aurait résidé que comme dans un temple, contrairement à la parole de l'Évangile : « Mais le Verbe s'est fait chair » (Jean 1 14).

Le Père Jean profitait de la proximité de la Perse-Iran pour y faire de fréquents voyages. Pendant de nombreuses années, il mena un combat opiniâtre pour la rentrée de l'Eglise nestorienne dans l'Eglise Orthodoxe.

Finalement, trois évêques : Mar-Ilia, Mar-loan et Mar-Marian exprimèrent leur désir de s'unir à l'Eglise Orthodoxe, ce qui jeta les fondements d'une mission parmi les Syro-Chaldéens.

À cette époque, l'évêque-exarque de Géorgie, qui était Monseigneur Vladimir, fut nommé métropolite de Moscou et fit venir dans cette ville le Père Jean, pour y travailler à ses côtés comme missionnaire diocésain, mais bientôt le Saint-Synode le nomma prédicateur missionnaire pour la Russie entière, ce qu'il resta jusqu'à sa mort.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par Lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. En Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie. Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. C'était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par Lui, et le monde ne L'a pas connu. Il est venu chez Lui, et les Siens ne L'ont pas reçu. Mais, à tous ceux qui L'ont reçu, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu; à ceux qui croient en Son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et Il a habité parmi nous; et nous avons vu Sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité. Jean rend témoignage de Lui, et crie, en disant: C'est celui dont j'ai dit: Celui qui doit venir après moi a été placé au-dessus de moi, parce qu'Il était avant moi. Et nous avons tous reçu de Sa plénitude, et grâce pour grâce.w Car la loi a été donnée par Moïse; la grace et la vérité ont été faites par Jésus-Christ.

Jn 1 1-17

D'une belle indépendance d'esprit, l'archiprêtre Vostorgov ne s'en tenait pas seulement au domaine religieux mais il s'intéressait aussi à la vie familiale, sociale, nationale, ce qu'il montra clairement par son patriotisme à l'époque des troubles révolutionnaires.

Sa conduite lui valut la haine des « gauches » et les calomnies des milieux intellectuels libéraux. « Créature ultra-réactionnaire, diable noir, obscurantiste ! », étaient quelques-unes des épithètes employées par ces milieux pour caractériser cet homme remarquable au talent exceptionnel, doué de la plus vaste intelligence, orateur autant qu'écrivain, dont le regard plongeait dans l'avenir. Ces attaques n'avaient aucun pouvoir sur un homme aussi droit, aussi courageux, aussi idéaliste.

Orateur éminent, les sermons et les conférences de l'archiprêtre produisaient une impression extraordinaire. Il savait analyser et démasquer, aussi bien les doctrines des sectes religieuses que celles des groupements de gauche. Il savait convaincre.

Où ne le voyait-on pas ? Il parcourait sans arrêt toute la Russie : à Irkoutsk, pour la fête de la Sainte-Trinité en 1911, à Petropavlovsk en 1912, puis au Kamtchatka, à Tobolsk, à Omsk... Avec les modestes moyens de transport de l'époque, n'était-ce pas étonnant ?

Vers ces années-là, une question difficile se posa à l'Eglise Russe. L'État organisait le peuplement des régions sibériennes presque désertiques et y envoyait des colons russes. Toute la vie religieuse y était à organiser, mais où trouver des prêtres ? L'État demandait à l'Eglise de résoudre ce problème.

Le Saint-Synode pria l'archiprêtre Vostorgov de prendre la chose en mains. Grâce à son énergie indomptable et à son intelligence, il put tout organiser.

Le Père choisit des instituteurs de village ou des lecteurs d'Eglise qui en avaient le désir, pour en former des prêtres, grâce à des cours de théologie accélérés. Il obtint même des résultats surprenants dans l'art de former des prédicateurs. En un an, ses élèves étaient devenus d'excellents orateurs. Collectivement, ils préparaient aussi des sermons qui étaient imprimés, prêchés puis distribués à la sortie de l'église.

Malgré ses occupations si absorbantes, le Père Jean continuait ses incessants voyages à travers l'immense Russie, pour prêcher, instruire, ranimer la foi.

En 1910, il fonda dans la ville de Kharbine, la Confrérie de la Résurrection du Christ, pour qu'elle veillât sur les tombes des soldats russes morts en Mandchourie.

En 1911, après plusieurs années d'efforts de la part de la Communauté Russe de Palestine, il put enfin acheter, pour elle, un terrain dans la ville de Bari en Italie, où reposent les reliques du grand Saint-Nicolas, afin d'y faire construire un petit couvent avec un centre d'accueil pour les pèlerins russes y faisant escale au cours de leur voyage en Terre Sainte. Le nombre de ces pèlerins dépassait chaque année plusieurs dizaines de milliers ; or, saint Nicolas est le protecteur de la terre russe.

Enfin, l'organisation, à Moscou, en 1913, d'un Institut féminin de théologie, fut encore une œuvre due à son initiative et à sa persévérance.

La révolution et l'abdication du Tsar furent de terribles coups pour le Père Jean, alors attaché à la cathédrale moscovite de Vassili-le-Bienheureux ; mais il ne perdit pas courage et sut faire de son église le centre de toutes les forces saines religieuses et nationales. En cette période d'affreux désarroi, tout Moscou savait qu'en venant dans cette église, on y puiserait une nouvelle force d'âme et qu'on y entendrait des paroles de vérité.

L'archiprêtre Vostorgov abordait avec clarté et courage les terribles questions du moment. S'il accusait, il consolait également et appelait les chrétiens à fortifier leur foi et à la confesser, en leur montrant comment un chrétien doit se comporter en de pareilles années.

En quittant l'église, chacun se sentait raffermi, renouvelé, prêt à résister aux assauts de la tempête qui frappait la patrie russe. Le Père réussit même à faire paraître un hebdomadaire tout au long de l'été 1917.

Les dimanches après-midi, il célébrait régulièrement un Te Deum sur la Place Rouge, près de son église, et il ne craignait pas de condamner la conduite révolutionnaire et anti-chrétienne des Bolcheviks, sans ignorer que les tchékistes, qui faisaient la ronde sur les murs du Kremlin, l'entendaient. Il ne se faisait aucune illusion sur la fin qui lui était promise.

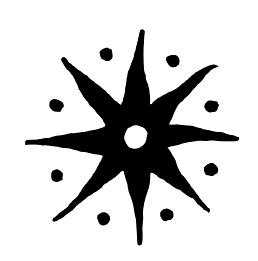
L'archiprêtre fut arrêté en été 1918 ; les Bolcheviks qui connaissaient son ascendant sur la population n'avaient pas osé le faire plus tôt ; d'autre part, ils ne pouvaient vraiment pas le faire condamner à mort rien que pour ses sermons. Il fallait qu'on lui trouvât une activité anti-révolutionnaire. Dans ce but, un agent provocateur lui fut envoyé.

Cet agent demanda au Père s'il ne s'opposerait pas à la vente de l'évêché de Moscou. Le Père répondit que non. Le tour était joué car cet immeuble était déjà « socialisé », paraît-il ! Accusé de « menées anti-révolutionnaires », il fut arrêté et jeté en prison.

Il essaya, en vain, de prouver, par écrit, l'inanité de l'accusation. Ses paroissiens bien-aimés réunirent, également en vain, une somme de vingt-mille roubles pour lui payer un avocat.

Le Père se trouva d'abord enfermé à la Loubianka, puis à la Taganskaia où ses fidèles lui apportaient ce qu'ils pouvaient de leurs maigres rations alimentaires, car la disette régnait déjà et l'on manquait de presque tout.
On permit au Père de célébrer des offices religieux dans la chapelle de la prison et nombreux étaient ceux qui allaient y prier.
Peu avant son exécution, l'archiprêtre fut ramené à la Loubianka. Là, il confessait ses compagnons et il les accompagnait à l'endroit de leur exécution. Il savait que son tour allait aussi venir.
La mort est comme un examen de notre foi; celle du Père Jean fut un témoignage de foi et de vaillance, couronnant toute une vie d'espérance chrétienne. En voici le récit :
«*... J'ai pu rencontrer une personne qui avait passé toute l'année 1918, dans la prison de la Boutyra, à Moscou.*
Un des plus pénibles travaux qu'on imposait aux prisonniers consistait à enterrer les fusillés et à creuser d'immenses fosses communes pour les victimes de la prochaine fusillade. Ce travail se poursuivait chaque jour.
Les prisonniers de corvée étaient emmenés en camion et sous bonne garde dans la plaine de la Khodynka près de la ville, et parfois au cimetière de Vagankov.
Là, le surveillant traçait les mesures d'une fosse de la largeur d'un homme de grande taille et de la longueur du nombre de victimes annoncées. Nous creusions ainsi des fosses pour trente personnes, vingt personnes, parfois pour quelques dizaines de plus. Nous en comblions d'autres, mais nous ne pouvions pas voir les corps des tués, car les bourreaux prenaient soin, après l'exécution, de saupoudrer de terre les cadavres avant l'arrivée des travailleurs forcés qui terminaient l'ouvrage».
La personne qui me parlait avait fait ce travail pendant plusieurs mois. Elle et ses co-détenus étaient devenus, avec le temps, si familiers avec les gardes qui les surveillaient qu'ils se disaient tout «*Un jour, après notre travail*», reprit-elle, «*nos gardiens nous annoncèrent que le lendemain, 23 Août, aurait lieu une importante fusillade de ‹popes› et de ‹ministres›. Nous en eûmes l'explication le lendemain, car les victimes étaient l'évêque Éphrem, l'archiprêtre Jean Vostorgov, le prêtre catholique Lioutostansky et son frère, l'ancien ministre de l'intérieur A. Maklakov, le président du Conseil Impérial Chtchéglovitov, l'ancien ministre A.M. Khvostov et le sénateur Biéletsky. On avait placé les victimes la figure tournée vers la fosse, tout au bord. Sur la demande de l'archiprêtre Jean, les bourreaux permirent aux condamnés de prier et de se dire adieu. Ils s'agenouillèrent tous pour élever au ciel une ardente prière et, tour à tour, ils demandèrent à l'évêque Éphrem et au Père Jean une dernière bénédiction, puis ils se dirent adieu en se pardonnant mutuellement leurs offenses. L 'archiprêtre se dirigea le premier vers la fosse, après avoir dit quelques derniers mots à ses compagnons pour les inviter à s'offrir à Dieu en sacrifice expiatoire, avec foi en la miséricorde divine et en la résurrection de la patrie.*
‹Je suis prêt›, dit-il alors aux bourreaux. L 'un d'eux se plaça juste derrière lui, le saisit par le bras gauche et lui déchargea son revolver dans la nuque tout en le faisant basculer dans le vide. Les autres bourreaux agirent de même.
Une des victimes arriva cependant à s'arracher à son tueur pour s'élancer dans les buissons, mais elle tomba frappée de deux balles, fut tirée vers la fosse et achevée.
D'après les paroles de mon témoin, pendant qu'ils saupoudraient de sable les cadavres dans la fosse, avant de la faire combler par les prisonniers, les bourreaux exprimèrent leur profond étonnement du sang-froid héroïque de l'archiprêtre Jean et du ministre Nicolas Maklakov à leurs derniers moments».
Par sa mort, l'archiprêtre était parti rejoindre dans l'autre monde son bien-aimé métropolite Vladimir, lui aussi martyr.
Les paroissiens du Père Jean Vostorgov vinrent en pèlerinage au lieu de son exécution. Sur la fosse remplie du sang des fusillés, ils déposèrent quelques fleurs et se rappelèrent, en pleurant, ce véritable bon pasteur.
«*Son souvenir ne s'effacera jamais,*
Et son nom se transmettra de génération en génération.
Les païens raconteront sa sagesse
Et 1'Eglise prononcera ses
louanges».





Hiéromoine Aidan Keller

Une histoire de l'Église pour les chrétiens orthodoxes [VI]

A Pocket Church History for Orthodox Christians, Les Éditions St. Hilarion Press, 2002

Des croyances croisées

Le conflit Est-Ouest a pris une dimension théologique lorsque les missionnaires allemands (qui ont ajouté le *filioque* au Credo) et les missionnaires grecs (qui ne l'ont pas fait) ont évangélisé la Bulgarie nouvellement chrétienne, en même temps, à la porte arrière de Constantinople. Rome elle-même n'utilisait pas le *filioque*, mais le pape Nicolas soutenait pleinement les Allemands en le promulguant. La Bulgarie oscille entre l'ancienne et la nouvelle Rome. Saint Photios a écrit un ouvrage savant sur le *filioque*, montrant qu'il ne s'agit pas d'une doctrine des saints Pères de l'Église. Le différend n'a cependant pas été résolu, car aucun terme théologique n'avait été choisi pour en discuter. La Bulgarie opte pour l'Orient et le successeur de Nicolas, Jean VIII, rétablit la communion avec Constantinople. Cependant, la fin est loin d'être heureuse : aucun des points de friction, la maîtrise papale et le *filioque*, n'a été abordé de manière substantielle; ils ont simplement été rafistolés, tandis que l'ombre projetée par la séparation entre l'Occident et l'Orient s'allongeait et s'approfondissait.

Le culte

Parce que le nom même d'orthodoxie montre que les croyances de l'Église sont inséparablement liées à ses rites (la doxa implique à la fois une croyance juste et un culte juste), un mot d'explication s'impose sur la manière dont nous adorons Dieu.

Le Corps vivant du Christ, la Sainte Église, a grandi et s'est développé comme le fait un corps humain. Dans l'enfance de l'Église, seuls les habitants de la Judée constituaient ce corps. En grandissant, et toujours guidée par l'Esprit Saint, l'Église a acquis une expérience et une sagesse que les Pères ont inscrites dans leurs écrits et dans les saints canons, pour les transmettre aux générations futures. Dans sa vie liturgique aussi, l'Église a mûri, perfectionnant une liturgie qui rassemble le meilleur de l'Écriture, les sacrements légués par les Apôtres, la poésie religieuse, l'art et la musique sacrés — pour offrir à l'âme et au corps, à l'homme complet, tout ce qui peut être offert au service. De même que le Christ était parfaitement omniscient lorsqu'il était enfant, bien qu'il possédât le petit corps d'un enfant, de même l'Église naissante était pleinement consciente de la Foi et en pleine intimité avec l'Esprit Saint, bien que sa liturgie fût quelque peu informe et que les arts liturgiques n'eussent pas été entièrement développés. Comme pour le Christ, la vie de l'Église, une fois achevée sur terre, reprendra dans l'éternité au Ciel. Imparfaite ici, elle sera

« sans tache, ni ride, ni rien de semblable » dans le Royaume à venir. [Eph. 5 27].
C'est dans le culte de l'Église que nous nous préparons à cette fête céleste et que nous l'anticipons avec joie, et c'est dans le culte de l'Église que nous trouvons le véritable centre et le cœur de l'Église – et non pas un dirigeant ou une structure organisationnelle en particulier.

Diversité liturgique — avantages et inconvénients.

Nous avons déjà vu à quel point le culte chrétien s'est adapté au cours des 200 ans qui ont suivi l'enseignement des Apôtres. Au Xe siècle, un rite de culte très précis s'était établi dans toute la chrétienté ; il n'était cependant pas uniforme d'un endroit à l'autre – au contraire, des traditions distinctes ont été préservées dans différentes régions, et dans ces vastes zones, il y a eu des variations rituelles locales. En Orient, le rite prédominant était le rite byzantin, mais d'autres rites orientaux étaient également répandus. Il y avait la liturgie de saint Marc en Égypte, la liturgie de saint Jacques en Syrie, et d'autres encore. En 1200, sous la pression impériale, le rite byzantin avait largement remplacé les autres rites orientaux au sein de l'Empire. Cette uniformisation forcée du culte a été saluée dans la capitale comme un coup de génie civilisateur, mais elle a été catastrophique pour l'Église du Christ, car son résultat final a été de désaffecter les chrétiens autochtones d'Égypte, d'Éthiopie et de Syrie de l'Église « étrangère » et de les rallier à « leur » Église, aux chefs monophysites qui préservaient les anciens rites de leurs peuples.
En Occident, la liturgie de saint Grégoire, le rite romain, a également été exportée d'une main lourde. Charlemagne a ordonné qu'elle supplante le rite gallican dans ses territoires et, vers 1060, le pape l'a imposée aux chrétiens d'Espagne, qui utilisaient leur propre rite mozarabe ou wisigothique. En Occident, comme en Orient, la nouvelle mode de l'uniformisation liturgique a porté des fruits amers ; même l'identité des diverses Églises nationales d'Occident a été si gravement affaiblie qu'elles ont perdu leur capacité d'agir indépendamment de Rome.
L'importance accordée aux questions liturgiques dans l'histoire chrétienne et dans l'orthodoxie d'aujourd'hui doit sembler extrême à toute personne élevée dans la culture séculière d'aujourd'hui. Cela nous dit cependant une chose : la foi des chrétiens de ces premiers siècles s'exprimait avec force dans leur vie quotidienne et dans la clé de voûte de cette vie quotidienne, la liturgie. Il ne s'agissait pas d'une foi confinée aux marges de la vie, mais d'une foi priée, chantée et vécue chaque jour. Les symboles de la liturgie étaient étroitement identifiés aux doctrines qu'ils exprimaient, à tel point que si une cérémonie ou une prière particulièrement importante dans un rite était absente ou très différente dans un autre rite, l'orthodoxie de ceux qui pratiquaient ce rite pouvait être remise en question. Cette dynamique doit être gardée à l'esprit lorsque nous examinons les vicissitudes de l'histoire de l'Église.

La plus grande tragédie du christianisme

Siècle après siècle, nous nous sommes acheminés vers une rupture dramatique, une scission catastrophique, entre les chrétiens d'Orient et les chrétiens d'Occident. J'espère que les pages précédentes ont suffisamment préparé le terrain pour que ces moments douloureux et décisifs puissent être compris.
Dans les années 800, malgré les différences culturelles et linguistiques, l'art, le culte et la discipline des Églises d'Orient et d'Occident étaient remarquablement similaires, si l'on compare ce terrain commun au fossé qui sépare le catholicisme romain d'aujourd'hui de l'orthodoxie. Cependant, les deux courants menaçants que sont la modification du Credo par le *filioque* et la poursuite du pouvoir papal menaçaient de déchirer cette unité, ce qu'ils firent d'ailleurs pendant une brève période dans les années 800. Tout au long des années 900, les Byzantins sont préoccupés par la menace musulmane et tendent à s'isoler dans un monde classique de haut niveau culturel et de raffinements de cour. Dans le même temps, les papes de Rome présentaient une image si décrépite sur le plan moral et si faible sur le plan administratif qu'ils n'étaient pas en mesure de prendre des mesures importantes susceptibles d'avoir un impact sur les églises orientales.

Prélude au schisme

À l'approche de l'an 1000, l'Europe centrale continue de se christianiser, principalement grâce aux efforts des moines. Certaines parties de l'Allemagne, de la Pologne et du Danemark actuels acceptaient la foi à cette époque, et en Europe de l'Est, le grand mouvement missionnaire slave lancé par les frères Cyrille et Méthode au IXe siècle mûrissait et portait de riches fruits. Ces deux apôtres des peuples slaves ont traduit la liturgie, les écritures et les écrits spirituels dans la langue slave, ancêtre du russe, du serbe, du polonais et du bulgare modernes. Bien qu'ils aient pris soin d'obtenir le soutien des papes et des patriarches de Constantinople, la mission des frères a été âprement attaquée par les évêques allemands, qui ont insisté sur le fait que les offices ne pouvaient être célébrés qu'en grec, en latin ou en hébreu, puisque ce sont les trois langues inscrites sur le titre au-dessus de la croix du Christ. Les Allemands ont également insisté sur l'ajout du filioque au credo, et lorsque les disciples de Cyrille et Méthode n'ont pas accepté ces choses, ils ont fermé leurs églises et vendu les missionnaires eux-mêmes en esclavage. Tout cela n'augurait rien de bon pour les relations futures entre l'Orient et l'Occident.

En 988, le souverain de la Rus' de Kiev, saint Vladimir, a conduit sa nation vers le christianisme de forme orientale, une initiative qui allait plus tard fournir à l'orthodoxie un nouveau foyer septentrional. Tant en Orient qu'en Occident, la vie liturgique de l'Église atteint une maturité et une stabilité nouvelles ; en fait, les rites romain et byzantin n'ont pratiquement pas changé après l'an 1000. Sept saints conciles ont été acceptés par les chrétiens d'Orient et d'Occident, et il y avait encore un certain degré d'échange culturel et de bonne volonté de part et d'autre.

Le Filioque l'emporte sur Rome

Après l'an 1000, cependant, une série de papes plus intelligents et mieux organisés ont commencé à raviver les anciennes tensions entre l'Orient et l'Occident. En 1008, le pape Serge publie une déclaration de foi qui contient le filioque. C'était la première fois que Rome l'adoptait formellement, et à Constantinople, la réponse fut de retirer le nom du pape des diptyques (la liste des prières des patriarches considérés comme orthodoxes). En 1014, Henri II, maître de l'Empire romain d'Occident, exigea du pape qu'il inclue le filioque dans le Credo chanté à la messe (auparavant, le Credo n'était pas chanté à la messe à Rome). Le pape hésite d'abord, puis cède. Imprégné des écrits de saint Photios, l'Orient a naturellement refusé cette phrase intruse chaque fois que la question s'est posée.

Le grand schisme — 1054 après J.-C.

L'invasion de l'Italie par les Français normands constitue le point culminant de l'histoire. En 1052, les Normands obligent les églises de rite byzantin, nombreuses en Italie, à adopter les coutumes occidentales. L'empereur de Constantinople réagit en fermant toutes les églises de rite occidental qui refusaient d'adopter les coutumes orientales de Constantinople, et elles étaient nombreuses.

Dans cette atmosphère tendue, l'Église romaine adopte en 1053 l'usage du pain azyme à l'autel, une pratique juive qui suscite la méfiance des Orientaux. Les esprits s'échauffent et le pape Léon IX envoie une délégation dirigée par l'homme d'église le plus colérique et le plus dépourvu de tact qui soit, le cardinal Humbert, pour négocier avec le patriarche Michel de Constantinople (qui n'est pas lui-même un modèle de patience). Lorsque Humbert et ses acolytes arrivent à la Nouvelle Rome, ils refusent les politesses habituelles au patriarche et lui remettent un document énumérant leurs exigences, y compris la soumission de tous les patriarches d'Orient au pape. Après ce premier contact, Michel refusa tout simplement de rencontrer la délégation. Très vite, Humbert perdit patience et rédigea une bulle d'excommunication à l'encontre de Michel et de « ceux qui sont en sympathie avec lui ».

Tôt le matin du 16 juin 1054, Humbert et les autres entrèrent dans la cathédrale avant l'office et déposèrent la bulle d'excommunication sur l'autel. Ignorant les diacres qui leur courent après en les suppliant de revenir sur leur décision, ils quittent la ville, secouent la poussière de leurs pieds et se rendent à Rome. Curieusement, le pape Léon, sur l'autorité duquel ils pensaient agir, était mort trois mois avant qu'ils ne prononcent leur sentence à l'encontre de Michel. Le patriarche, quant à lui, convoque un concile

d'évêques qui excommunie Humbert et « tous ceux qui sont responsables » de l'incident. La communion entre Rome et l'Orient est alors brisée de manière irréversible.
Dans les années 1080, les patriarches orientaux firent appel au pape pour qu'il entame la procédure habituelle de rétablissement de la communion entre deux églises : ils le supplièrent de rédiger une confession de foi, du type de celle que saint Grégoire le Grand avait écrite à saint Jean le Jeûneur, en accord avec les Pères de la Foi et la tradition orthodoxe. Ils devaient ensuite affirmer que le pape était le plus honoré des patriarches, mais il n'en fut rien. Le pape a rétorqué avec colère que ni lui ni sa foi ne pourraient jamais être remis en question par des hommes mortels.

Schisme ou querelle de famille ?

L'acuité visuelle pour les choses passées est de 20/20, comme le dit le proverbe, et lorsque nous regardons les événements de 1054, nous pouvons détecter une rupture décisive entre l'Occident et l'Orient chrétiens. Toutefois, les termes initiaux du schisme se limitaient à une dispute entre Rome et Constantinople, et il existe des signes de rapprochement entre d'autres parties de l'Orient et de l'Occident chrétiens à cette époque. Par exemple, les pèlerins occidentaux qui se rendaient en Terre sainte recevaient encore la communion du clergé grec sur les lieux saints. Dans l'esprit de nombreux chrétiens, la querelle entre l'ancienne et la nouvelle Rome aurait pu n'être qu'une nouvelle altercation familiale du genre de celles qui se sont déjà produites et qui peuvent toujours se reproduire. Pourtant, le schisme de 1054 a été permanent, pour plusieurs raisons :

Le filioque : avant 1054, le filioque causait des troubles, mais les papes s'y opposaient fermement dans l'ensemble, ce qui apaisait les Églises orientales. Après 1014, le filioque a envahi Rome même et les papes ont commencé à ordonner aux Orientaux de l'adopter. En 1054, c'était la seule question dogmatique sur laquelle Rome et l'Orient n'étaient pas du tout d'accord. Peu après 1054, les théologiens occidentaux se sont empressés de justifier le changement de Credo par un certain nombre d'opinions « dogmatiques », cimentant ainsi l'erreur en place.

Le pouvoir papal : Comme nous l'avons vu précédemment, l'unité Est-Ouest a été gravement menacée au IXe siècle par les conflits de pouvoir du pape Nicolas Ier. Après un siècle de sommeil, une série de papes du XIe siècle a ravivé les feux impies de l'ambition, et le pouvoir papal a atteint son apogée au XIIIe siècle. À Rome, les prétentions papales sont devenues tellement ancrées qu'aucune voix modératrice n'a pu être trouvée pour réconcilier le pape et les patriarches.

Disparité des coutumes : Les Grecs se méfiaient déjà de certaines innovations liturgiques adoptées à Rome, comme le pain azyme (1053) et les baptêmes à immersion unique (dans certaines régions). Cette méfiance était souvent portée à l'encontre de l'Occident sans distinction, et dans certains cercles, elle avait atteint un degré de fébrilité inégalé. Les anciennes coutumes occidentales, telles que l'omission du chant de l'« alléluia » pendant le Carême, la manière de préparer le pain et le vin pour l'Eucharistie, etc. étaient âprement attaquées.

Les croisades - 1096 à 1290 après J.-C.

L'Église est souvent affectée non pas tant au niveau intellectuel ou dogmatique qu'au niveau des tripes. Ce fut certainement le cas lorsque l'ombre portée du Grand Schisme s'est approfondie au fil du temps, et le principal catalyseur est généralement considéré comme étant les croisades. Les croisades, bien sûr, étaient des guerres saintes occidentales, et l'Église occidentale promettait l'absolution des péchés aux soldats qui mouraient au combat. La première croisade a été lancée par le pape Urbain II (1096) et a permis de capturer une grande partie du Levant et d'y établir un royaume latin. Bien entendu, des évêques latins sont installés là où des évêques grecs avaient gouverné et, pour la première fois, les effets pratiques du schisme se font sentir en Orient. Les évêques sont opposés aux évêques, les autels aux autels, et tous deux prétendent représenter l'unique Église du Christ. Après la deuxième croisade, lancée par Bernard de Clairvaux, les Occidentaux vivant à Constantinople sont massacrés (1186). Les émotions sont évidemment vives, mais le coup de grâce à tout espoir de réconciliation entre l'Occident romain et l'Orient byzantin est porté en 1204, lorsque les participants à la quatrième

✠ Le phénomène des stigmates remonte au début du XIIIe siècle dans l'Église romaine et se retrouve dans les religions musulmane et anglicane, mais pas dans la Sainte Orthodoxie.

croisade tournent leurs armes non pas contre les musulmans, mais contre leurs coreligionnaires chrétiens.

Le sac de Constantinople — 1204 après J.-C.

Pendant trois jours, en 1204, le sang des chrétiens coule dans les rues de la Nouvelle Rome, alors que ses églises et ses objets sacrés sont profanés. Des prostituées sont placées sur les autels des églises et de nombreuses reliques et autres objets sacrés sont détruits au nom de la papauté. Il est difficile pour les Occidentaux d'imaginer l'horreur ressentie par les chrétiens orthodoxes face à cette violence ; aujourd'hui encore, elle continue de couver.

Deux Églises

À partir de ce moment-là, tout le monde a compris que le schisme n'était pas une question d'évêques qui ne pouvaient pas s'entendre, mais de deux groupes de croyants différents – les orthodoxes, qui s'accrochaient obstinément à la foi de leurs ancêtres, et les catholiques papaux occidentaux qui, après s'être séparés de l'Église apostolique, ont évolué avec une rapidité surprenante vers une religion différente aussi bien du christianisme occidental d'avant le schisme et de l'orthodoxie orientale. L'impact fut dévastateur tant pour les chrétiens occidentaux, qui perdirent le contact avec la foi orthodoxe, que pour les chrétiens orientaux, qui virent le nombre de communiants de l'Église chuter et (pire que tout) la foi orthodoxe en vint à être considérée comme une affaire orientale, plutôt que comme une foi universelle, embrassant tous les peuples et toutes les cultures – comme les Saints Pères l'avaient toujours comprise.

Étant donné qu'après le schisme de Rome, la foi que nous professons a été préservée exclusivement dans les pays orientaux, l'histoire de notre Église sera largement orientale à partir de maintenant. Néanmoins, nous nous tiendrons au courant des événements qui ont façonné l'Église catholique romaine afin que la situation actuelle et le renouveau de l'orthodoxie parmi les chrétiens occidentaux au 20e siècle puissent être compris et appréciés.

Le haut Moyen Âge

Au cours du XIIe siècle, l'Église grecque s'efforce de résister à l'expansion géographique de l'islam. L'Empire byzantin a déjà perdu beaucoup de sa taille et de son influence, en grande partie parce que ses frontières continuent d'être absorbées par la sphère musulmane. Mais à mesure que la chrétienté grecque se rétrécissait, l'Église gagnait de nouvelles ailes par la conversion des peuples slaves. Le XIIe siècle, par exemple, a été l'âge d'or du christianisme en Rus' (l'actuelle Russie et l'Ukraine). Les caractéristiques de cet âge d'or méritent d'être soulignées : une foi profonde au sein de la population, des efforts inlassables de la part de la hiérarchie de l'Église pour éradiquer les anciennes pratiques païennes, une ferveur missionnaire, une présence monastique saine avec une orientation charitable plutôt que légaliste, et la pénétration de l'orthodoxie dans tous les domaines de la vie de la population. Un incendie à Kiev en 1124 a détruit 600 églises, ce qui donne une idée de l'attention portée au culte divin par les habitants de cette ville. Au cours du même siècle, les chrétiens serbes, un autre peuple slave, ont formé une nation orthodoxe forte sous la direction de saint Sava.

L'évolution de l'Occident.

Pendant ce temps, dans l'Occident désormais hétérodoxe, la papauté accumulait son pouvoir avec audace et calcul. Les papes acquièrent le droit de nommer et de déposer les rois et les empereurs, et s'arrogent la seule autorité d'inscrire les saints au calendrier de la nouvelle Église catholique romaine. Des changements rapides balaient l'Occident, ce qui a incité un historien à dire qu'un chrétien primitif se serait senti chez lui dans l'Église occidentale du XIe siècle, mais pas à sa place dans celle du XIIe siècle. L'accent a été mis sur les **émotions** dans la vie spirituelle, une tendance qui s'est renforcée au cours du Moyen-Âge et qui a donné lieu à des phénomènes

fantastiques tels que les **stigmates** (l'apparition de blessures censées ressembler à celles du Christ sur le corps des personnes en état d'extase ou de transe) ✠. Une autre conséquence a été que la centralité de la résurrection du Christ a été usurpée par l'accent mis sur la mort du Christ. Dans la dévotion populaire, le Christ était davantage considéré comme un compagnon souffrant que comme l'Homme-Dieu. Dans l'art, l'iconographie mystique qui soulignait les qualités divines et instruisait théologiquement le peuple fut de plus en plus remplacée par un art passionnel ✠, qui dépeignait de manière familière, mondaine et réaliste des événements de grande joie ou de pathos dans la vie du Christ, de la Vierge Marie et des saints.

✠ Les exemples les plus pertinents de cette tendance sont les crucifix décharnés et grotesques du XIVe siècle

L'Église occidentale se réorganise.

Au Haut Moyen Âge, un nouvel ordre se manifeste dans l'Église catholique, de haut en bas. Au lieu d'un collège d'évêques dirigeants, parmi lesquels se trouvaient des métropolites et des patriarches honoraires, comme l'envisageaient les sept conciles, la hiérarchie se caractérise par un collège d'évêques dirigeants, soumis à un pape puissant. L'Occident a tenu de nombreux conciles, les considérant comme œcuméniques, la participation des orthodoxes n'étant pas jugée nécessaire. De nouveaux ordres religieux ont été inventés pour permettre aux hommes et aux femmes de poursuivre des objectifs particuliers (par exemple, les cisterciens ont été créés pour permettre le travail manuel, les dominicains pour la prédication, les franciscains pour la mendicité, les chartreux pour la solitude, etc.) Le **sacerdoce marié** a été vigoureusement supprimé à cette époque et a disparu de l'expérience quotidienne du christianisme. Le culte de l'Église est désormais considéré comme l'apanage exclusif du clergé, et l'idée d'une messe non chantée ou à laquelle personne n'assiste en dehors du prêtre lui-même fait son chemin. Sur le plan tactique, le pape commence à nommer des légats et des cardinaux pour le représenter dans toute l'Europe ; ils ont souvent plus d'autorité que l'évêque ou l'archevêque local. Une doctrine du **purgatoire** est élaborée et, peu après, une doctrine des **indulgences**, qui est pratiquement achevée en 1300. Le légalisme régnait en maître, les chrétiens ordinaires donnant de l'argent à des fonds de construction pour récupérer 200 ou 300 jours de leur peine au Purgatoire (et, avec le temps, les indulgences ont été assaillies par l'inflation). L'enseignement officiel sur la nature de la **sorcellerie** a fait volte-face et les dirigeants catholiques romains en sont venus à croire que les sorcières avaient de véritables pouvoirs indépendants, qu'elles pouvaient voyager de manière surnaturelle et qu'elles pouvaient prendre diverses formes à volonté. La discipline du jeûne des chrétiens d'Occident a connu un déclin persistant et une approche plus légale du jeûne, les autorités locales accordant des « dispenses » de jeûne ou des « commutations » en échange de dons ou de labour. L'Eucharistie a été perçue différemment. À l'origine, le pain et le vin de l'Eucharistie étaient principalement considérés comme la présence mystique du Christ parmi les chrétiens, un sujet de prière, de louange et de chant, et la prise de la Communion. L'Eucharistie était une action. La vision occidentale médiévale des éléments eucharistiques, tant populaire qu'officielle, était celle d'une **Chose** à adorer objectivement, quelque chose à « visiter », quelque chose à « accompagner », quelque chose à présenter au peuple pour le culte, quelque chose à transporter en dehors de la liturgie, même à transporter comme personnage ou accessoire dans les drames religieux — l'Eucharistie comme un **Objet**, même si elle est grandement honorée. Progressivement, le sens de la présence du Christ parmi ses fidèles a été remplacé par un sens plus restreint de sa présence dans le pain eucharistique exclusivement. La nature de l'Eucharistie en tant qu'effort communautaire a été oubliée, et la messe est devenue un moment de dévotion privée. Le dernier changement qui mérite d'être mentionné est que **la raison humaine** en est venue à occuper une place plus importante dans la théologie occidentale. Le rationalisme, dans une tentative de mariage avec la chrétienté, a donné naissance à la **scolastique**, un système de doctrines philosophiques et théologiques interconnectées, englobant les sphères de l'astronomie et du droit canon ainsi que le dogme chrétien. Il ne faut pas oublier que tout cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. La dérive du clergé et du peuple romain/occidental du christianisme orthodoxe vers ce que l'on appelle aujourd'hui le catholicisme a été spectaculaire, mais graduelle et progressive comparée, par exemple, à l'explosion protestante. Alors que le changement caractérisait l'Occident, les fidèles orthodoxes orientaux sont restés tenacement immuables dans leur expression du christianisme.



Père David Cownie et presbytéra Juliana Cownie

GUIDE DE LA VIE ORTHODOXE

LES CONVENANCES DANS LES MONASTÈRES ET LES COUVENTS

A Guide to Orthodox Life. Some Beliefs, Customs, and Traditions of the Church- Second Edition
Père David Cownie et Presbytéra Juliana Cownie, Center for Traditionalist Orthodox Studies, California, 1996, p. 96-100

Les monastiques sont des personnes qui ont été appelées à quitter le monde pour vivre la vie angélique. Pour cette raison, les laïcs ont toujours été encouragés à visiter régulièrement les monastères, afin de nourrir leur propre vie spirituelle autour de ceux qui sont un exemple de dévouement spirituel. Les monastiques sincères qui se consacrent véritablement à une vie de prière représentent le véritable but de notre existence sur cette terre : aimer Dieu et notre prochain. Après un court séjour dans une telle atmosphère, un laïc est capable de se détacher du rythme trépidant de la vie quotidienne et de retrouver une perspective plus équilibrée de la vie. Étant donné que la plupart des monastères orthodoxes sont traditionnellement assez petits – et surtout à notre époque –, les monastiques ont souvent du mal à équilibrer leur vie de prière avec les besoins et les distractions introduits par leurs hôtes. Afin de préserver cet équilibre délicat, les directives suivantes ont été élaborées au fil des siècles pour faire en sorte que les visiteurs n'interrompent pas la vie spirituelle des moines qu'ils visitent. Ces règles s'appliquent aussi bien aux monastères qu'aux couvents.

1. En arrivant au monastère, l'abbé (ou l'abbesse) est toujours salué(e) de la même manière que l'on salue un prêtre. L'abbé n'est pas nécessairement un hiéromoine, mais il bénéficie toujours du même respect.

2. Vous pouvez saluer les frères (ou les sœurs) du monastère lorsque vous les voyez, mais vous ne devez pas les presser de vous parler. Vous ne devez surtout pas converser avec les novices. Les conversations et les questions doivent être adressées à l'abbé (ou l'abbesse), s'il (ou elle) est présent(e), ou à une personne désignée pour s'occuper des invités. Les autres monastiques doivent avoir une bénédiction spécifique pour parler aux visiteurs. C'est une partie très importante de la formation à l'obéissance d'un moine, et son silence ne doit pas être considéré comme de la froideur envers un visiteur.

3. Normalement, les visiteurs sont conduits à l'église pour vénérer les icônes avant de faire quoi que ce soit d'autre dans le monastère. De nombreuses chapelles de monastères ont des zones réservées aux monastiques. Les laïcs doivent respecter ces divisions et ne doivent pas entrer dans ces zones réservées.

4. L'ensemble du terrain du monastère doit être traité avec la même piété que l'intérieur de l'église. Les enfants ne doivent pas être autorisés à courir librement, mais doivent être calmes et rester près de leurs parents.

5. Il y a des zones privées dans les monastères où les laïques ne doivent pas s'y rendre à moins

d’y être invités. Selon qu’il s’agit d’un monastère ou d’un couvent, certaines zones resteront interdites aux visiteurs des deux sexes. En aucun cas, les hommes ne doivent entrer dans les quartiers privés des moniales ou les femmes dans ceux des moines.

6. Lorsqu’ils sont invités à dîner dans le réfectoire, les visiteurs doivent s’abstenir de toute conversation pendant le repas, sauf si l’abbé (ou l’abbesse) s’adresse à eux. Dans la plupart des monastères, les femmes ne sont pas autorisées à manger avec les moines, mais dans un endroit séparé. Cette règle s’applique également aux hommes qui se rendent dans les couvents. Pendant le repas dans le réfectoire, les visiteurs doivent suivre l’exemple de l’abbé pendant tout le repas. Cela implique de rester derrière son siège pendant la bénédiction, d’attendre que l’abbé s’assoie avant de s’asseoir, d’attendre que l’abbé mange avant de commencer à manger et d’attendre que l’abbé prenne un verre (généralement signalé par la sonnerie d’une cloche et une courte bénédiction) avant de boire quoi que ce soit. À la fin du repas, vous devez vous lever lorsque l’abbé se lève, que vous ayez terminé votre repas ou non, et ne continuer à manger que si vous y êtes invité. Normalement, lorsque l’abbé se lève, le repas est terminé et les prières d’après repas commencent.

7. La plupart des monastères ont des maisons d’hôtes pour les visiteurs, généralement à l’écart du monastère proprement dit. Certains monastères découragent les visiteurs de passer la nuit. Toutefois, si vous séjournez dans un monastère ou dans sa maison d’hôtes, vous devez assister à tous les offices auxquels vous êtes autorisé à participer. (Certaines communautés monastiques n’ouvrent pas la plupart des offices quotidiens aux laïcs, car cela peut entraîner des distractions pour les moines. Vous devez déterminer auprès de l’abbé ou de son représentant les Services auxquels vous êtes censé assister). Si vous séjournez au monastère même et que vous souhaitez quitter l’enceinte pour une raison quelconque, par exemple pour vous promener, vous devez obtenir une bénédiction à cet effet. Naturellement, il est interdit de fumer des cigarettes où que ce soit dans le monastère ou dans la maison d’hôtes. Comme les monastiques orthodoxes ne mangent jamais de viande, vous ne devez pas préparer de repas avec de la viande si vous séjournez dans la maison d’hôtes. Vous devez, bien entendu, laisser votre chambre ou la maison d’hôtes dans le même état que vous l’avez trouvée. Un monastère n’est pas un motel ou un lieu de vacances, et aucune femme de ménage n’est engagée pour nettoyer après les invités.

8. Lorsque vous visitez un monastère, même pour une courte durée, vous devez toujours apporter un cadeau. Ces cadeaux peuvent être de l’huile d’olive, des bougies, des fruits ou des légumes, etc.

9. Le jour de la fête d’un monastère ou de son supérieur, il faut envoyer des salutations ou un petit cadeau. La fête d’un monastère est un jour extrêmement important dans sa vie spirituelle, et de grandes bénédictions sont obtenues par ceux qui visitent un monastère ou une église ce jour-là. En raison de l’influence protestante et du déclin de la piété catholique romaine en Amérique, les convertis de ces confessions sont souvent laxistes dans leur vénération des saints. Ils oublient souvent complètement les fêtes, tant celles de leurs propres saints patrons (qui devraient être célébrées avec beaucoup plus de faste que les anniversaires) que celles des communautés monastiques et ecclésiales. L’Église orthodoxe n’a jamais perdu de vue la formidable interaction entre notre monde physique et le monde spirituel des saints. Ainsi, les croyants qui font un voyage pénitentiel pour visiter un monastère ou une Église le jour de sa fête, conformément à la tradition de l’Église, reçoivent de grandes bénédictions.

10. L’un des principaux objectifs spirituels de tout visiteur d’un monastère doit être de chercher à se confesser au monastère. Les femmes peuvent dans certains cas se confesser à une Mère spirituelle et rechercher son aide spirituelle dans un cadre monastique (bien que la prière de confession elle-même, bien sûr, doive être dite par un prêtre). En fait, en Grèce, il n’est pas rare que des hommes recherchent les conseils d’une religieuse ou d’une abbesse particulièrement pieuse ou douée spirituellement. Notre propre métropolite Cyprien a été profondément influencé par les conseils d’une Mère spirituelle qui a prophétisé son service à l’Église. Saint Séraphin de Sarov a également reçu la bénédiction d’une aînée pour poursuivre la vie angélique.

Lorsque vous vous confessez dans un monastère, assurez-vous de garder à l’esprit que, pendant que vous priez tranquillement et recueillez vos pensées au cours de votre visite, les moines ou les moniales ont assisté à un cycle complet d’offices, se sont occupés de leurs propres canons (règle de prière privée), ont préparé les repas, ont souvent travaillé aux tâches par lesquelles ils soutiennent leurs communautés, et se sont occupés d’autres questions importantes. Votre confession ne doit donc pas être l’occasion de commérages inutiles, de longues discussions ou de bavardages curieux. Faites votre confession de manière courte, concise et contrite. Et suivez à la lettre les conseils qui vous sont donnés. De même, un visiteur doit adapter son emploi du temps à celui des moines et ne pas insister sur tel ou tel moment pour se confesser.

Qui va jamais à la guerre à ses propres dépens? Qui plante une vigne, et n'en mange pas le fruit? Qui mène paître un troupeau, et ne se nourrit pas du lait du troupeau? Est-ce que je dis cela d'après l'usage des hommes? La loi ne le dit-elle pas aussi? Car il est écrit dans la loi de Moïse: Tu ne lieras pas la bouche au boeuf qui foule les grains. Dieu a-t-Il souci des boeufs? N'est-ce pas réellement pour nous qu'Il dit cela? Oui, c'est pour nous que ces choses ont été écrites; en effet, celui qui laboure doit labourer avec espérance; et celui qui foule le grain doit le faire avec l'espérance de participer aux fruits. Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce une grande chose que nous moissonnions de vos biens temporels? Si d'autres usent de ce pouvoir à votre égard, pourquoi pas plutôt nous-mêmes? Mais nous n'avons point usé de ce pouvoir; au contraire, nous souffrons tout, pour n'apporter aucun obstacle à l'Evangile du Christ. Ne savez-vous pas que ceux qui font le service du temple mangent de ce qui est offert dans le temple, et que ceux qui servent à l'autel ont part à l'autel? De même, le Seigneur a aussi ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de l'Evangile.

I Cor 9 7.-14

11. En quittant le monastère, le visiteur doit veiller à laisser un don pour l'hospitalité reçue. Le montant doit être déterminé par la durée du séjour (et les séjours dans les monastères devraient — à moins que vous ne voyagiez sur une longue distance pour une visite rare et peu fréquente — être limités à trois jours, dans des circonstances normales) et le nombre de repas pris (si vous ne les avez pas préparés, comme vous devriez normalement le faire lorsque vous séjournez dans la maison d'hôtes) et la quantité de services utilisés. Les gens oublient souvent le coût de ces choses, surtout en hiver, lorsque le chauffage est très cher. Dans la mesure du possible, il convient de laisser un montant équivalent à au moins la moitié du coût d'une chambre de motel modeste pour la même période. On ne vous demandera rien, car cela violerait la règle monastique de l'hospitalité. Néanmoins, vous devriez laisser votre don à l'abbé (ou à l'abbesse), même s'il (ou elle) proteste. Si tous les efforts échouent, vous pouvez laisser l'offrande anonymement dans une boîte à cierges au fond de l'église. Rappelez-vous l'avertissement de Saint Paul : « Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce une grande chose que nous moissonnions de vos biens temporels ? » [I Cor 9 11]
Lorsque vous visitez un monastère ou un couvent, ne soyez pas surpris ou consterné si vous ressentez une certaine trépidation ou un certain malaise au debut. Souvent, les gens subissent une certaine oppression spirituelle lorsqu'ils arrivent dans un monastère, en particulier s'il s'agit de leur première visite. L'une des raisons de ce malaise est qu'en tant que laïcs, nous sommes humiliés par l'exemple des vrais moines. Cette humilité peut heurter l'image orgueilleuse que nous avons de nous-mêmes et même nous mettre mal à l'aise avec les monastiques. Cependant, si nous reconnaissons honnêtement et profondément leurs sacrifices, leur dévouement, leur obéissance et leur humilité, nous ne pouvons plus être très impressionnés par nos propres efforts. C'est la plus grande bénédiction de la visite d'un monastère. Une fois que nous pouvons admettre nos faiblesses spirituelles et les surmonter, nous pouvons commencer à recevoir et à apprécier l'instruction bénéfique offerte par la présence même de bons monastiques. Ce n'est pas non plus un processus confortable. La première impulsion peut être de partir, en fait. Mais cela passera. Ne vous laissez pas décourager par de tels sentiments. Ils signifient seulement que vous recevrez une plus grande bénédiction à la fin de votre visite.
Enfin, ne devenez pas une mouche du coche ecclésiastique. Ne visitez pas différents monastères et couvents pour ensuite les comparer les uns aux autres. Bien qu'un bon monastère orthodoxe doive, bien sûr, adhérer à certaines traditions universelles, chaque communauté a son propre style et ses propres coutumes. Trouvez des lieux qui vous sont bénéfiques et faites-en vos retraites spirituelles. Si vous visitez plus d'une communauté pour trouver un endroit qui vous convient, ne parlez pas constamment de ce que vous avez vu dans un autre endroit. Vous pouvez devenir une source de tentation et de scandale pour les moines qui entendent cela. Il vous appartient de vous inspirer de ce qui se présente à vous et d'en remercier Dieu. Ce n'est pas votre rôle de « comparer » une communauté avec une autre ou de porter des ragots d'un endroit à un autre. Si vous le faites, votre pèlerinage monastique sera nuisible pour vous-même et pour les autres.

La foi est plus solide lorsqu'elle est fondée sur la Croix

Et en second, votre comparaison avec l'Occident. Je vais vous poser une question : la foi est la plus solide lorsqu'elle est fondée sur quoi ? J'y réponds : sur des souffrances, sur la croix. Voilà pourquoi je considère que notre foi est la plus forte, parce que nous sommes sur la croix. Tandis que la foi édifiée sur la prospérité matérielle dépérit. Là-bas, en Occident, règne la prospérité. C'est pourquoi la foi y est plus faible. Et c'est en prenant appui sur notre foi, celle des hommes portant leur croix, que doit aussi s'affermir la foi occidentale, celle des hommes vivant dans le confort.

Père Dimitri Doudko



Pierre MIQUEL, Abbé de Ligugé

Lexique du désert

Hésychia – *Tranquillité* | ΗΣΥΧΊΑ [II/IV]

Lexique du désert, Étude de quelques mots-clés du vocabulaire monastique grec ancien, Spiritualité orientale n° 44, Abbaye de Bellefontaine, 1986, p. 153-157

L'obscurité

L'obscurité est le complément du silence : « Ceux qui veulent se livrer à la contemplation cherchent à vivre dans la solitude (*érèmiai*) et dans l'obscurité (*skotôi*).

L'absence de lumière n'est-elle pas une condition nécessaire pour goûter les moments importants de nos vies : instinctivement, nous fermons les yeux pour centrer notre être sur ce qu'il ressent. Celui qui cherche Dieu et Dieu seul pratiquera l'ascèse de l'obscurité.

Déjà **Épictète** avait pressenti l'importance de la solitude et de l'obscurité pour trouver Dieu : « Quand vous fermez vos portes et faites l'obscurité à l'intérieur, souvenez-vous de ne jamais dire que vous êtes seul : vous ne l'êtes pas, en effet, mais Dieu est à l'intérieur. » Et l'on est étonné de retrouver cette parole, seulement démarquée par le mot « Père », en Matthieu 6,6 : « Quand tu veux prier, entre dans la pièce la plus retirée, ferme la porte à clef et prie ton Père qui est présent dans le secret, et ton Père qui voit dans le secret te le revaudra. »

Lorsque des hommes avides de Dieu fuiront les villes pour se réfugier dans les déserts, ils mettront cette parole en pratique. Ainsi le **Pseudo-Macaire** : « Seulement rester assis, élevé en l'air et enivré dans un coin. »

Cette ascèse est même codifiée par un auteur byzantin dans sa Méthode : « Les saints Pères recommandent et enseignent, sur la foi de leur expérience de ce bienheureux exercice, à celui qui s'applique à la sobriété spirituelle du cœur, le débutant surtout, de se tenir en tout temps, et particulièrement aux heures fixées pour la prière, dans un coin tranquille et obscur. » [...]

Denys l'Aréopagite, dans la magnificence de son style, écrit : « La ténèbre plus que lumineuse du silence... emplit de splendeurs plus belles que la beauté les intelligences qui savent fermer les yeux. »

> *La vue distrait et disperse naturellement l'esprit parmi les objets vus et regardés, le tourmente et le diversifie; Qu'on l'emprisonne dans une cellule tranquille et obscure, et il cessera d'être divisé et diversifié pour ainsi dire par la vue et le regard.*

L'obscurité délivre des tentations de la vue en rendant ce sens comme captif. La lumière du jour est, au contraire, une cause de distraction; les **Pères du désert**, avides de recueillement, luttent impitoyablement contre l'organe de la vue :

> *Un homme de bien ayant planté une amande auprès du lieu où saint Jean l'anachorète se couchait pour dormir, elle produisit avec le temps un arbre qui donnait de l'ombrage et lui réjouissait la vue. Mais pour se priver de cette satisfaction, il le fit couper.*

Il dit en parabole: Celui qui sème alla semer sa semence. Et tandis qu'il semait, une partie tomba le long du chemin; et elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur la pierre; et ayant levé, elle sécha, parce qu'elle n'avait pas d'humidité. Une autre tomba au milieu des épines; et les épines, croissant avec elle, l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et, ayant levé, elle porta du fruit au centuple. En disant cela, Il criait: Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples Lui demandèrent ensuite ce que signifiait cette parabole. Il leur dit: A vous il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu; mais aux autres il n'est proposé qu'en paraboles, afin que, regardant, ils ne voient point, et qu'entendant, ils ne comprennent point. Voici le sens de cette parabole. La semence, c'est la parole de Dieu. Ceux qui sont le long du chemin sont ceux qui écoutent; ensuite le diable vient, et enlève de leur coeur la parole, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvées. Ceux qui sont sur la pierre sont ceux qui, entendant la parole, la reçoivent avec joie; mais ils n'ont pas de racines: ils croient pour un temps, et au moment de la tentation ils se retirent. Ce qui tombe parmi les épines, ce sont ceux qui ont écouté la parole, et qui s'en vont et sont étouffés par les sollicitudes, les richesses et les plaisirs de la vie, et ils ne portent pas de fruit Ce qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un coeur bon et excellent, la retiennent, et portent du fruit par la patience.

Lc 8 5-15

Eusèbe et Amien son disciple, étant un jour assis sur un rocher, Amien lisant l'Évangile et le saint lui expliquant les passages les plus difficiles, il lui arriva qu'il arrêta ses yeux sur des laboureurs qui labouraient la terre dans une plaine au-dessous d'eux, et qu'ainsi, Amien lui ayant demandé l'explication d'un passage, il lui dit de le relire. Sur quoi, lui ayant répondu : « Il me semble, mon Père, que le plaisir que vous prenez à regarder ces laboureurs vous a empêché de m'entendre », il défendit depuis ce jour à ses yeux de regarder, ni de jouir du plaisir de considérer la beauté du ciel et des astres.
L'abbé Sylvain arrosait son jardin la tête couverte de son capuchon « pour que ses yeux ne voient pas les arbres et que son esprit n'en soit pas distrait. »
On disait que l'abbé Hellade était demeuré vingt ans aux Cellules sans jamais lever les yeux pour regarder la voûte de l'église.
On raconte de la bienheureuse abbesse et vierge Sarra qu'elle habita soixante ans près du fleuve, sans jamais s'être penchée pour le regarder.
L'hèsychia est une bonne chose parce qu'elle ne voit pas ce qui est nuisible, et la pensée ne reçoit pas ce que l'on n'a pas vu, et ce qui n'est pas reçu n'agite pas la mémoire par l'image, et ce qui n'agite pas la mémoire ne suscite pas la passion, et la passion n'étant pas mise en mouvement, une tranquillité profonde et la paix règnent à l'intérieur.

Cet arrêt du processus psychologique préconisé par saint Nil en garantie de la paix intérieure peut nous paraître ambigu. L'ignorance, même voulue, est-elle souhaitable pour obtenir tranquillité et paix ? Mais n'y a-t-il pas là une ascèse, c'est-à-dire un conditionnement de l'être en vue de son épanouissement véritable ?
Le miniaturiste Giulio Clovio raconte une visite qu'il fit au Greco, à Rome, au printemps 1570 :

Je rendis visite hier au Greco pour faire un tour de promenade avec lui dans la ville. Le temps était beau, avec un soleil printanier. La ville entière avait un air de fête. Quelle ne fut pas ma stupeur en entrant dans l'atelier du Greco de trouver les rideaux des fenêtres si complètement tirés qu'on pouvait à peine distinguer les objets. Le Greco était assis sur une chaise, sans travailler ni dormir. Et il ne voulut pas sortir avec moi car la lumière du jour troublait sa lumière intérieure.

[...] On retrouve ce besoin du « conditionnement extérieur » chez Thomas More :

Dans toutes les église (en Utopie) règne une demi-obscurité... elle n'est pas le fait de l'ignorance des architectes, mais répond à un dessein des prêtres. Ceux-ci estiment qu'une lumière excessive disperse l'attention, tandis que la pénombre favorise le recueillement des âmes et la méditation religieuse.

Cette ambiguïté du conditionnement extérieur, par la recherche d'un isolement, d'un repli sur soi, avait déjà été ressenti par saint Bernard :
La singularité conduit à des apartés, à des clans, à des conversations clandestines dans les coins : « ubi singularités, ibi angulum ».
Et Jean de Fécamp note : « La charité, elle, évite les coins : Caritas non quaerit angulos. »
Aelred de Rielvaux n'en recommande pas moins à son disciple :

Rappelle-toi, mon fils, ce que tu as l'habitude de murmurer dans les coins lorsque, à l'exemple de la tourterelle, cet oiseau très chaste, solitaire et gémissant, tu te cherches des cachettes, tu te construis, malgré la foule qui t'entoure, une quotidienne solitude.

Faire le vide

Tous les auteurs spirituels conseillent de « faire le vide », c'est-à-dire, en tout premier lieu, d'éviter tout encombrement de mobilier, et plus encore de bibelots inutiles et insignifiants (au sens étymologique) qui distraient l'attention de l'esprit.

Ne conserve dans ta cellule rien de matériel, pas même une aiguille — sauf la natte, la mélote, le manteau et le vêtement — ni même, si possible, un escabeau.

Ce dépouillement n'est pas seulement le signe d'un renoncement aux choses matérielles, il favorise la libération spirituelle et réalise déjà cette sobriété mentale, qui consiste à s'abstenir des images et des concepts.
Alors l'homme peut trouver le repos.

Quand l'intelligence est simple, ou plutôt nue de toute pensée, et revêtue tout entière de la lumière simple de Dieu... elle ne peut trouver un autre objet que celui dans lequel elle

est établie... et la lumière suprême pour ceux qui l'ont atteinte, c'est le repos (anapausis) de toute contemplation.

Ce vide intérieur, c'est le rejet de tout souci et l'on a souvent défini *l'hèsychia* par *l'amérimnia* ou absence de souci :
Chez **Diadoque de Photicé**, « l'âme ne saurait arriver complètement à la crainte de Dieu si elle ne sort de tous les soucis temporels, car lorsque l'esprit s'est mis dans un grand détachement (amérimnia), alors la crainte de Dieu le tourmente en le purifiant ».
Chez **saint Barsanuphe** : « Ne te soucie de rien, et alors tu vaqueras à Dieu. » « Sois sans souci si tu veux vaquer à Dieu. »
Au degré XXVII de son *Échelle sainte*, tout entier consacré à l'hèsychia, **saint Jean Climaque** insiste sur la nécessité de l'absence de souci : « Pour trouver la quiétude, soyez sans inquiétude », ce qui peut paraître évident, mais Climaque précise que l'hèsychia exige l'élimination, non seulement des soucis inutiles ou fictifs, mais aussi de ceux qui semblent raisonnables : « L'œuvre propre delà quiétude, c'est l'absence de souci pour toutes les choses, si raisonnables qu'elles soient. » « L'hèsychia est l'élimination des pensées et le renoncement aux soucis raisonnables. »
Et il illustre cette doctrine radicale pour une image : « Un petit cil trouble la vue, un petit souci fait perdre l'hèsychia. »

Un scholion sur un texte du même auteur emploie une autre comparaison : « De même que celui qui a la tête sous l'eau ne peut respirer l'air, de même celui qui a l'esprit immergé dans les soucis de ce monde-ci ne peut respirer l'air du monde futur. »
Chasser les soucis, lutter contre les *logismoi*, c'est-à-dire les pensées importunes (même bonnes), voilà l'œuvre de l'hésychaste.
Ce rejet de tout souci a sa source dans l'Évangile même, où Jésus révèle à ses apôtres que « le souci » est l'un des obstacles majeurs de la vie intérieure ; par exemple :

– « ... le grain tombé dans les épines, ce sont ceux qui ont entendu la parole de Dieu, mais les soucis l'étouffent et ils n'arrivent pas à maturité... » (Lc 8 14).
– « ... Soyez attentifs, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans les soucis de la vie... » (Lc 21 34).
– « Marthe, Marthe, tu te fais du souci (*mérimnas*)... » (Lc 10 41).

Ce rejet de tout souci n'est pas démission devant les difficultés et abandon par la fuite, il est confiance absolue en Celui qui peut tout, Celui auquel déjà le Psalmiste recourait : « Jette ton souci dans le Seigneur » (Ps 54 23) et en Celui qui nous invite : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids (du souci), et moi je vous procurerai le *repos* » (Mt 11 28).

Voyez le figuier et tous les arbres. Lorsqu'ils commencent à produire leur fruit, vous savez que l'été est proche. De même, quand vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. En vérité, Je vous le dis, cette race ne passera point, que tout ne s'accomplisse. Le ciel et la terre passeront; mais Mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde à vous, de peur que vos coeurs ne s'appesantissent par l'excès du manger et du boire, et par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste; car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre. Veillez donc, priant en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux qui arriveront, et de paraître devant le Fils de l'homme.

Lc 21 29-36

Or il arriva, tandis qu'ils étaient en chemin, qu'Il entra dans un bourg; et une femme, nommée Marthe, Le reçut dans sa maison. Et elle avait une soeur, nommée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait Sa parole; mais Marthe s'empressait aux soins multiples du service. Elle s'arrêta, et dit: Seigneur, n'avez-Vous aucun souci de ce que ma soeur me laisse servir seule? Dites-lui donc de m'aider. Le Seigneur, répondant, lui dit: Marthe, Marthe, tu t'inquètes et tu te troubles pour beaucoup de choses. Or une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée.

Lc 10 38-42

La langue, reflet de l'âme contemporaine

Quant à la moralité en tant que telle, du point de vue de sa vraie valeur, il est même inutile d'en parler. Écoutons ne fût-ce que la langue que nous utilisons dans nos rapports mutuels. Ce n'est que de l'argot mêlé de grossièretés. Et c'est cette langue qu'ont adoptée des êtres apparemment hautement cultivés, c'est dans cette langue que se crée une littérature. Un homme inexpérimenté ou bien un homme du XVIIIe siècle auraient honte de lire ce qu'on écrit. Nous nous vantons de notre réalisme, en oubliant que nous attirons l'atten¬tion sur la pathologie, les états anormaux de l'homme, que nous les exaltons et les « esthétisons ». Regardons un peu comment nous nous habillons. Le désir d'être toujours à la mode est un signe du vide de notre âme.

Père Dimitri Doudko



Père Daniel Sysoyev et Yuri Maximov

Conversations serbes

Traduction : *hesychia.eu*

Première partie

Introduction aux conversations

Il a étendu Sa main pour leur rendre ce qu'ils méritaient. Ils ont souillé Son alliance; ils ont été dissipés par la colère de Son visage, et Son coeur s'est approché. Ses discours sont plus doux que l'huile; mais ils sont en même temps comme des flèches. Jette ton souci sur le Seigneur, et Lui-même Il te nourrira; Il ne laissera pas le juste dans une éternelle agitation. Mais Vous, ô Dieu, Vous les conduirez jusque dans l'abîme de la mort. Les hommes sanguinaires et trompeurs n'arriveront point à la moitié de leurs jours; mais moi, j'espérerai en Vous, Seigneur

Ps 54 21.-24

Toutes choses M'ont été données par Mon Père. Et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu Le révéler. Venez à Moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et Je vous soulagerai. Prenez Mon joug sur vous, et recevez Mes leçons, parce que Je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car Mon joug est doux, et Mon fardeau léger.

Mt 11 27-30

Environ une semaine avant la tragédie qui a eu lieu dans l'Église de l'Apôtre Thomas, le père Daniel et moi avons voyagé en Serbie. C'était son premier voyage dans ce pays orthodoxe et il était assez impressionné et fasciné. Je me souviens à quel point il était heureux lorsque nous, à peine débarqués, avons visité le monastère de Krushedol, où reposent les reliques de sainte Angéline, la sainte-patronne de sa plus jeune fille. Je me souviens comment il a insisté pour que nous visitions Sremski Karlovci, une belle petite ville européenne qui, semble-t-il, n'a guère changé au cours des cent dernières années. Je me souviens comment, la nuit, nous nous sommes promenés autour de Kalemegdan, la forteresse de Belgrade, et, sous une pluie torrentielle, sommes descendus à l'église, laissant derrière nous les tours et les remparts qui brillaient dans le ciel sombre.

Au cours de ce voyage, le P. Daniel et moi-même avons donné deux interviews. La première a été l'invitation de Mme Jana Todorovic pour l'émission «*Église*» du 11 novembre 2009, sur Radio Belgrade 2. Nous avons été interviewés par Dushanka Zekovich. Ensuite, elle a donné au P. Daniel un disque avec l'enregistrement de l'interview. Le Père Daniel me l'a offert en me disant : «*Si tu le veux, prends-le. J'avais l'habitude de garder de telles choses, mais je me suis arrêté.*» J'ai pris le disque et quand je suis rentré chez moi, je l'ai rangé avec mes autres cadeaux de Serbie. Et une semaine plus tard, des coups de feu ont été entendus dans l'église de l'apôtre homas et le P. Daniel n'était plus parmi nous : il a accepté une mort martyrique pour le Christ et est allé dans cette patrie céleste vers laquelle il s'est efforcé toute sa vie.

Après l'enterrement de mon cher ami spirituel, que je connaissais depuis plus de dix ans, j'ai trouvé ce disque et j'ai tapé notre interview, qui est l'une de ses dernières, donnée huit jours avant son meurtre. Et j'ai moi-même été surpris de voir à quel point cela se rapporte à ce qui s'est passé. L'interview portait sur deux thèmes principaux : les missions orthodoxes et la mort d'un chrétien. Il est frappant de voir comment le p. Daniel en a parlé avec joie et confiance comme s'il en parlait déjà de l'autre monde, en témoin oculaire.

Nous avons donné la deuxième interview le même jour, dans la soirée, à Stanoje Stankovich de *Svetosavlje.org*. Nous avons été interviewés dans une pièce de la maison paroissiale de la majestueuse église Saint-Savva, où nous avions été gracieusement invités à séjourner, avec la bénédiction de Mgr Atanasije de Hvostanski.

Ce que le P. Daniel a dit que dans l'interview pourrait probablement être appelé une sorte de sommation. Il a présenté l'ensemble de missions et de catéchisme qui s'est développé à partir de sa vaste expérience pratique et a familiarisé les lecteurs serbes avec la condition moderne des missions orthodoxes, formée sur la base de l'interaction avec d'autres missionnaires de notre Église. Il a également donné des conseils

spirituels aux missionnaires, analysé les erreurs et les problèmes, parlé du fondement biblique des missions et répondu aux opposants aux missions. En outre, il y avait, naturellement, un regard sur d'autres défis contemporains auxquels l'Église orthodoxe est confrontée.

Et, bien sûr, comme dans l'autre interview donnée le même jour, comme une prémonition, on parlait de la mort, qui «*n'est pas par-dessus les montagnes mais par-dessus l'épaule*», et à laquelle il faut toujours se préparer.
Pour laquelle il était pleinement préparé.

« Et les anges nous portent sur leurs ailes vers le ciel... »

Dusanka Zekovic: Aujourd'hui, nos invités sont le père Daniel Sysoyev, écrivain, missionnaire et doyen de l'Église de l'apôtre Thomas à Moscou, et Yuri Maximov, professeur à l'Académie théologique de Moscou, située au monastère de Saint-Serge de Radonezh. La première question s'adresse à M. Maximov : *Quelle est la situation actuelle du dialogue interreligieux dans l'espace de la Grande Russie, en particulier entre le christianisme orthodoxe et l'islam?*
Yuri Maximov : En Russie, les musulmans représentent 9 % de la population et appartiennent à des groupes très différents. Historiquement et de nos jours, les relations entre eux et les orthodoxes ont étés à la fois bonnes et mauvaises. Vous savez que ces dernières années, il y a eu deux conflits majeurs dans les Caucases : la première et la deuxième guerre tchétchène. Au début, la situation était très similaire à celle du Kosovo et il n'est pas nécessaire d'expliquer en détail aux Serbes ce que cela signifie et quelles souffrances cela entraîne. Et bien que nous ayons gagné la deuxième guerre de Tchétchénie et que la Tchétchénie soit restée une partie de la Russie, les relations entre orthodoxes et musulmans peuvent devenir parfois tendues. Bien sûr, il existe différents types de musulmans et ici, à mon avis, il y a une sorte de règle : si un musulman n'est pas très éduqué dans sa foi, alors il est plus probablement une bonne personne, mais si un musulman se rapporte sérieusement aux sources de sa foi et étudie ses instructions et essaie de les mettre en pratique, alors c'est souvent de telles personnes qui sont à l'origine des extrémismes. C'est une question et un défi : comment vivre avec de telles personnes? Et comment l'Église peut-elle répondre à ce défi? Le Seigneur a fait en sorte qu'ils vivent dans ces pays et que nous vivions avec eux. Il est impossible de les déplacer. Le Seigneur nous ouvre une autre voie : leur prêcher l'Évangile et en faire des chrétiens orthodoxes. Par exemple, le père Daniel Sysoyev, qui est ici avec nous, a à un moment donné converti une femme à l'orthodoxie qui se préparait à devenir un kamikaze. Mais elle s'est fait baptiser et est devenue une bonne chrétienne, qui ne ressent de colère envers personne et ne compte faire exploser personne. Le Seigneur accomplit un miracle si étonnant : c'est une voie grâce à laquelle nos ennemis peuvent devenir nos frères. Nous essayons de prêcher aux musulmans et beaucoup d'entre eux répondent et deviennent orthodoxes.
Dusanka Zekovic: La prochaine question s'adresse au père Daniel. Quand nous, en Serbie, parlons de la Russie, nous en parlons avant la perestroïka et après la perestroïka. Dites-nous, s'il vous plaît, quelle est actuellement, après ces changements, la réalité spirituelle en Russie?
Père Daniel : Je pense qu'actuellement en Russie a lieu une stratification de la société. Certaines personnes choisissent l'orthodoxie tandis que d'autres, connaissant l'orthodoxie, rejettent la foi et rejettent le Christ. C'est le type de division qui a lieu, comme il n'y en avait pas avant, à l'époque de la perestroïka. L'un des principaux changements positifs dans la vie de l'Église est qu'elle a commencé à s'impliquer activement dans l'activité missionnaire.
Dusanka Zekovic: Qu'implique l'activité missionnaire? Ici, en Serbie, des gens d'autres religions disent que l'Église orthodoxe est statique, qu'elle n'est pas suffisamment missionnaire et qu'elle participe trop peu aux problèmes sociaux des gens.
Père Daniel : Quand nous parlons du fait que l'Église doit être missionnaire, nous nous rappelons que le Sauveur lui-même, le Seigneur Jésus-Christ, a commandé à tous les chrétiens de prêcher l'Évangile à tous sans exception. Et, par conséquent, l'Église est obligée de transmettre la Parole de Dieu à tous les peuples. L'Église doit être active et non statique, et ce qui se passe dans l'Église russe est la preuve qu'elle retourne à ses racines apostoliques. Des centaines de prêtres et de laïcs de notre Église prêchent dans les rues, vont aux réunions des sectaires, vont dans les mosquées et beaucoup se tournent ensuite vers le Christ. Je pense que toutes les Églises orthodoxes doivent aller proclamer l'Évangile aux gens. Nous ne devons pas nous contenter de ce que nous avons déjà. Le Christ a de très nombreuses brebis que nous n'avons toujours pas trouvées. En ce moment, dans ma paroisse, une famille de musulmans du Caucase est en train d'étudier la foi orthodoxe car ils veulent se faire baptiser, et ils m'ont dit : «*Pourquoi vous,*

prêtres orthodoxes, n'êtes-vous pas venus vers nos ancêtres ? Pourquoi ne connaissaient-ils pas cette vérité ? Pourquoi n'en avons-nous jamais entendu parler au Daghestan ? »

Il nous semble souvent que nous ne pouvons rien faire, mais ce n'est pas ainsi. L'Église orthodoxe peut et fait beaucoup pour les conversions. Certains disent que le Seigneur lui-même conduit les gens dans l'Église orthodoxe. Oui, le Seigneur lui-même conduit les gens mais à travers nous, et si nous conduisons une personne au baptême, nous couvrons une multitude de péchés comme l'a dit l'apôtre Jacques. Nous recevons une récompense énorme dans le Royaume céleste si nous guidons les gens vers le repentir. De plus, lorsque l'Église prêche l'Évangile à ceux qui sont en *dehors*, même à ceux des autres nations, alors l'Église elle-même est rajeunie, fortifiée et s'épanouit parce que le Saint-Esprit lui donne alors la force pour accomplir des missions également parmi son propre peuple.

Certains disent : « *Convertissez d'abord votre propre peuple, puis allez vers les autres* », mais le Seigneur n'a pas dit cela. Si nous avons un voisin qui est musulman, catholique ou protestant, pourquoi ne sont-ils toujours pas orthodoxes ? Car nous savons qu'en dehors de l'Église, il n'y a pas de salut et que ces personnes, si elles n'entrent pas dans l'Église orthodoxe, périront à jamais, elles iront dans le feu éternel. Nous avons eu un problème avec la Tchétchénie et certains demandent : « *Comment pouvons-nous prêcher aux Tchétchènes ?* » Mais je dis qu'un Tchétchène qui trouve le Christ devient un meilleur chrétien qu'une personne normale d'une famille orthodoxe traditionnelle. J'avais une connaissance qui était un wahhabite tchétchène et il est venu me voir pour me convertir à l'islam. Nous avons décidé d'examiner où est la vérité. Pendant deux mois, je lui ai parlé du christianisme, puis il m'a demandé : « *Et pourquoi ne m'as-tu pas proposé de me baptiser ?* » J'ai dit : « *Si vous croyez, vous pouvez être baptisé* », et il a été baptisé. Son nom est maintenant Alexander.

DUSANKA ZEKOVIC : Quelle est la solution de l'Église aux problèmes sociaux en Russie, qui, je pense, sont semblables à ceux de Serbie ? Car nous savons que beaucoup sont devenus très riches, injustement riches et, d'autre part, il y a beaucoup de pauvres. Une personne n'est pas seulement une âme mais aussi un corps, alors comment aider les pauvres ? Est-ce une activité missionnaire de se tourner vers un riche et de le convaincre d'aider les pauvres ?

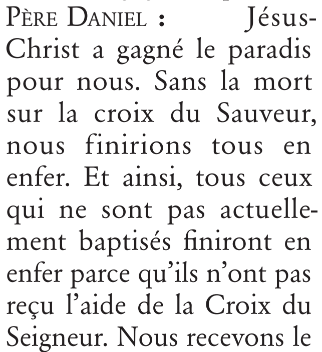
PÈRE DANIEL : Bien sûr, chaque prêtre entre en contact avec des personnes très riches et des personnes très pauvres. Et, vraiment, les missions de l'Église incluent aussi l'aide sociale. À Moscou, il y a un hôpital que l'Église entretient avec l'aide, entre autres, de riches. Il existe plusieurs dizaines d'orphelinats orthodoxes en Russie. L'Église s'occupe des hôpitaux ; chaque hôpital de Moscou a des volontaires orthodoxes. Et à bien des égards, grâce à un prêtre de Moscou, le père Arkady Shatov, des hommes très riches aident les pauvres. Il existe un système complet pour une telle aide. De plus, toutes les maisons de retraite sont prises en charge par l'Église. Beaucoup de nos bénévoles visitent les pauvres. Et, bien sûr, l'Église s'oppose aux injustices qui ont lieu dans la société. Le patriarche Alexey et le patriarche Kirill ont demandé à plusieurs reprises aux riches de soutenir les pauvres, et leur demande a été entendue. En conséquence, grâce à l'Église, beaucoup de personnes reçoivent l'aide nécessaire à la vie materielle.

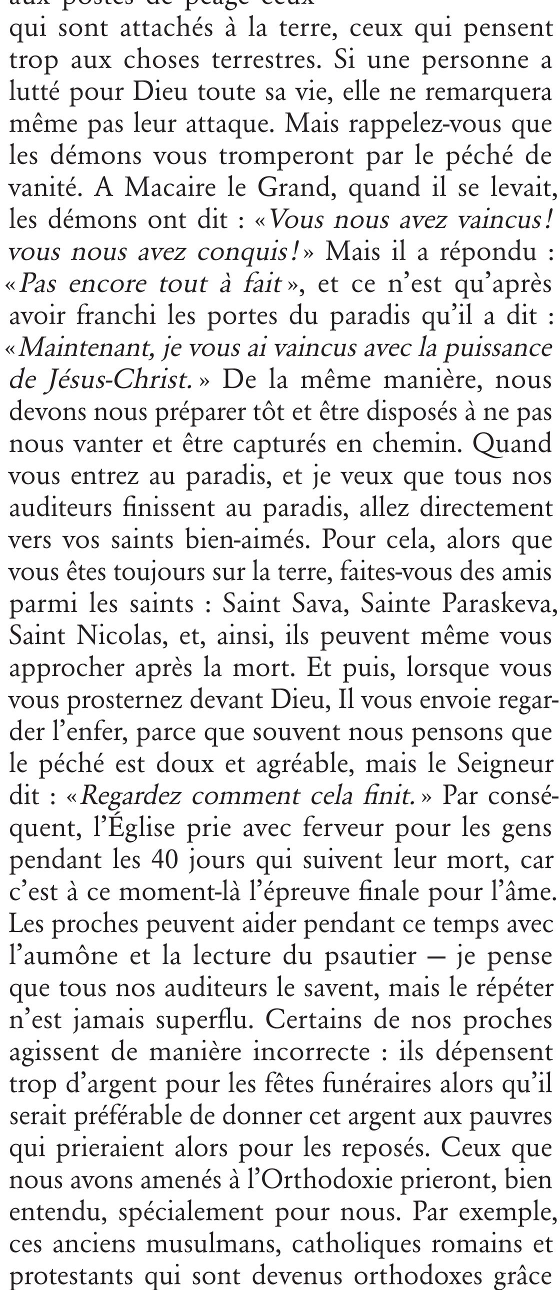
DUSANKA ZEKOVIC : Devant moi se trouve un livre du P. Daniel Sysoyev, *Instructions pour les Immortels*, ou *Que faire si vous êtes quand même mort ?*. Dites-nous, père, quelles sont ces instructions ?

PÈRE DANIEL : L'Église orthodoxe sait non seulement que l'âme de l'homme est immortelle, mais aussi comment la mort se produit, comment se préparer correctement à la mort et ce qui se passe après la mort. Je pense qu'il est préférable de commencer par se préparer à la mort. Nous savons tous que nous mourrons, peut-être demain. Et il est important d'avoir un endroit où aller, que nous ayons une maison au-delà de la tombe. Cette maison, nous la construisons avec nos bonnes actions. Avec nos gestes charitables nous transférons des trésors dans cette maison. Par l'amitié que nous offrons aux gens, par la communion de prière et, plus encore, lorsque nous les tournons vers l'orthodoxie, alors nous avons des gens qui seront nos défenseurs sur cette voie. Bien sûr, nous devons accomplir chaque acte au nom du Christ, sinon cela n'aura aucune valeur. Mais, en même temps, nous devons nous efforcer pour que nos proches nous aident lorsque nous mourons. Il est particulièrement important que nos proches invitent un prêtre à nous rendre visite avant notre mort. Il arrive souvent que quelqu'un soit mourant et que ses proches n'invitent même pas un prêtre à le confesser et à lui donner la communion, et les gens partent pour l'éternité sans préparation. Par conséquent, je conseille à tous d'inclure la clause suivante dans leur testament : « *Si les héritiers n'ont pas invité un prêtre à me rendre visite avant la mort, ils ne reçoivent aucun héritage.* »

Quand une personne meurt, elle est accueillie par les anges. Les anges de Dieu aident une personne tandis que les démons l'attaquent et l'intimident. Il y a deux semaines, j'étais avec une personne en

train de mourir et j'ai vu comment les démons l'attaquaient. Ce n'est pas une blague, c'est vraiment le cas. Seules la foi orthodoxe, le pouvoir de la croix et, surtout, la sainte communion peuvent protéger une telle personne. Par conséquent, si après la mort des démons vous attaquent, signez-vous et dites « Seigneur Jésus, à l'aide ! » et appelez tout particulièrement la Très Sainte Mère de Dieu. Elle protège efficacement des démons. Et puis, après la mort, montez au ciel, sans vous soucier de la terre, et courez vite vers Dieu, car alors les démons ne peuvent pas vous attaquer. Les démons retiennent aux postes de péage ceux qui sont attachés à la terre, ceux qui pensent trop aux choses terrestres. Si une personne a lutté pour Dieu toute sa vie, elle ne remarquera même pas leur attaque. Mais rappelez-vous que les démons vous tromperont par le péché de vanité. A Macaire le Grand, quand il se levait, les démons ont dit : « *Vous nous avez vaincus ! vous nous avez conquis !* » Mais il a répondu : « *Pas encore tout à fait* », et ce n'est qu'après avoir franchi les portes du paradis qu'il a dit : « *Maintenant, je vous ai vaincus avec la puissance de Jésus-Christ.* » De la même manière, nous devons nous préparer tôt et être disposés à ne pas nous vanter et être capturés en chemin. Quand vous entrez au paradis, et je veux que tous nos auditeurs finissent au paradis, allez directement vers vos saints bien-aimés. Pour cela, alors que vous êtes toujours sur la terre, faites-vous des amis parmi les saints : Saint Sava, Sainte Paraskeva, Saint Nicolas, et, ainsi, ils peuvent même vous approcher après la mort. Et puis, lorsque vous vous prosternez devant Dieu, Il vous envoie regarder l'enfer, parce que souvent nous pensons que le péché est doux et agréable, mais le Seigneur dit : « *Regardez comment cela finit.* » Par conséquent, l'Église prie avec ferveur pour les gens pendant les 40 jours qui suivent leur mort, car c'est à ce moment-là l'épreuve finale pour l'âme. Les proches peuvent aider pendant ce temps avec l'aumône et la lecture du psautier – je pense que tous nos auditeurs le savent, mais le répéter n'est jamais superflu. Certains de nos proches agissent de manière incorrecte : ils dépensent trop d'argent pour les fêtes funéraires alors qu'il serait préférable de donner cet argent aux pauvres qui prieraient alors pour les reposés. Ceux que nous avons amenés à l'Orthodoxie prieront, bien entendu, spécialement pour nous. Par exemple, ces anciens musulmans, catholiques romains et protestants qui sont devenus orthodoxes grâce à nous. Et les anges nous porteront au ciel sur leurs ailes. N'oubliez pas que la vie est une école et que le paradis est une université. Et la vraie vie commence après le jugement final. Par conséquent, j'espère que nous nous préparerons bien pour pouvoir vivre éternellement dans la joie.





DUSANKA ZEKOVIC : Et comment gagner le paradis ?

PÈRE DANIEL : Jésus-Christ a gagné le paradis pour nous. Sans la mort sur la croix du Sauveur, nous finirions tous en enfer. Et ainsi, tous ceux qui ne sont pas actuellement baptisés finiront en enfer parce qu'ils n'ont pas reçu l'aide de la Croix du Seigneur. Nous recevons le salut comme un don par le baptême, mais nous l'assimilons pour nous-mêmes, c'est-à-dire que nous nous l'approprions par de bonnes actions. Et nous recevons la force pour les bonnes actions à travers l'Eucharistie, à laquelle nous devons participer aussi souvent que nous le pouvons – pas plus d'une fois par jour, mais pas moins qu'une fois par mois.

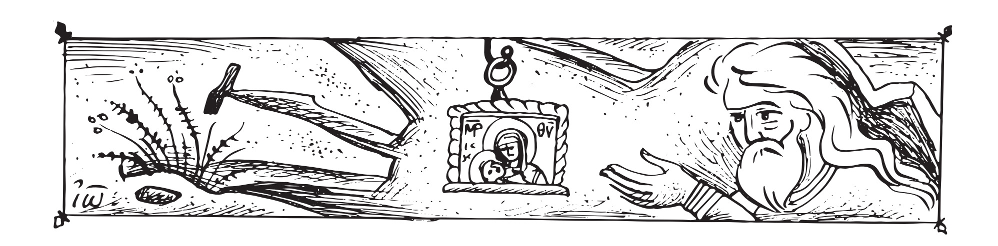
DUSANKA ZEKOVIC : Merci pour ces instructions concernant l'immortalité ; et maintenant je voudrais interroger M. Maximov sur la signification et la nécessité de l'activité missionnaire dans le monde moderne.

YURI MAXIMOV : Je voudrais commencer par une courte histoire de la vie antique du Saint Apôtre Thomas. Il est écrit que lorsque les apôtres ont choisi les pays vers lesquels ils devraient aller, l'apôtre Thomas a choisi l'Inde et très bouleversé, il a dit : « *Seigneur, n'importe où ailleurs, mais pas en Inde* ». Il ne voulait pas du tout aller dans un pays si lointain et inconnu pour prêcher la Parole de Dieu. Le Seigneur Jésus-Christ est alors apparu au capitaine d'un bateau qui allait en Inde et a dit : « *Je vous vends mon serviteur dont le nom est Thomas* ». Le capitaine a trouvé l'apôtre et a demandé : « *Êtes-vous un serviteur de Jésus-Christ ?* » « *Oui* », répondit l'apôtre. Et puis le capitaine a dit : « *Ton maître t'a vendu à moi, alors suis-moi.* » Il dut donc le suivre et, en tant que serviteur du capitaine, partir pour l'Inde. De cette manière, après s'être retrouvé en Inde contre sa volonté, l'apôtre a commencé à prêcher, est tombé amoureux du peuple et a tourné de nombreuses âmes vers le Christ. Cette histoire a quelque chose en commun avec la nouvelle histoire de l'Église orthodoxe. Au cours des mille premières années, il a eu de nombreuses missions, mais au cours des cent dernières années, les chrétiens orthodoxes ont prêché très peu ou presque pas du tout. Au XIXe siècle, il y avait même des

théologiens qui écrivaient que les orthodoxes ne devaient prêcher à personne. Et regardez ce que le Seigneur a fait au XXe siècle : pour absolument chaque Église orthodoxe, Il a créé de telles conditions que nous avons été forcés d'aller dans d'autres pays. Les Russes, les Serbes, les Roumains, les Bulgares, les Grecs, les Géorgiens et les Arabes orthodoxes ont tous été contraints, à la suite d'un malheur ou d'un trouble dans leur patrie, de s'éparpiller sur la planète. De cette manière, le Seigneur a agi avec nous comme il l'a fait avec l'apôtre Thomas.

Vous avez probablement entendu comment à notre époque des prêtres serbes en Afrique du Sud ont prêché à la population locale. Là, la situation était telle que les Blancs vivaient séparés des Noirs et même les Blancs orthodoxes avaient peur de se rendre dans les régions des Noirs. Mais les prêtres serbes n'ont pas eu peur et sont allés dans une école où des enfants noirs étudiaient, leur ont parlé de l'orthodoxie, et après un an et demi, toute l'école est devenue orthodoxe. Officiellement, le directeur a pris une telle décision, soutenu par les enfants et leurs parents. C'est un excellent travail qui montre que les missions sont possibles. Il est bien connu que de nombreuses personnes souffrent actuellement de dépression, de lassitude et de désillusion face à la vie et à son absurdité. Cela résulte du fait que nous n'accomplissons pas les commandements de Dieu. Par conséquent, la puissance et la joie de Dieu n'entrent pas en nous. Mais lorsque nous commençons à mettre en œuvre les commandements de Dieu, dont l'un est de prêcher l'Évangile, une joie et une inspiration spirituelles énormes nous parviennent. Chacun peut vérifier cela avec sa propre expérience. Si vous ne prêchez pas pour vous-même, pas pour votre propre vanité, mais pour le bien du Seigneur Jésus-Christ, alors vous recevrez une telle joie.

DUSANKA ZEKOVIC : Avec ce merveilleux appel, nous concluons notre conversation avec nos chers invités, dont le premier est l'écrivain et missionnaire P. Daniel Sysoyev, et le second est Yuri Maximov, professeur à l'Académie théologique de Moscou.

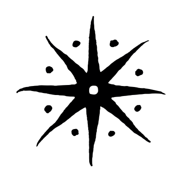


L'absurdité de l'athéisme

QUESTION : Comment l'idée que Dieu n'existe pas a-t-elle pu venir à l'homme ?

RÉPONSE : Cette question est sérieuse. En effet, comment pouvait naître une telle idée, quand tout parle de Dieu, de la création qu'il fit du monde, quand toute la littérature et l'art se sont développés sur la base de la religion. Car, sur une base antireligieuse, rien de fondamental n'a été créé en ce domaine. L'athéisme est un parasite sans valeur intrinsèque. Par exemple, si l'on cessait de parler de Dieu, l'athéisme disparaîtrait.

Père Dimitri Doudko



Vladimir Soloviev

L'Antichrist

Краткая повесть об антихристе

Vladimir Soloviev - *introduction et choix de textes*, traduction de J.-B. Séverac, Paris, Michaud, 1910

I/III

Dans une villa située au bord de la Méditerranée, cinq Russes se sont rencontrés par hasard : un vieux général, un homme politique, un jeune prince, une dame, et un inconnu (Monsieur Z). Soloviev nous rapporte trois de leurs conversations. C'est à la dernière qu'est emprunté le fragment ci-dessous.

L'Homme politique — Puisqu'il est bien clair maintenant que ni les athées, ni les « vrais chrétiens » de l'espèce du prince ne représentent l'Antichrist, il serait temps que vous nous fissiez son portrait.

Monsieur Z. — C'est cela que vous voulez ! Mais êtes-vous satisfait par l'une quelconque des nombreuses représentations du Christ, sans en exclure celles qui sont dues à des peintres de génie ? Pour ma part, aucune ne me satisfait. Je suppose que cela vient de ce que le Christ est l'incarnation, unique en son genre et par suite ne ressemblant à aucune autre, de son essence, le bien. Pour le représenter, le génie artistique est insuffisant. Il faut dire la même chose de l'Antichrist, qui est une incarnation, unique dans sa perfection, du mal. Il est impossible de faire son portrait. Dans la littérature religieuse nous trouvons seulement son passeport et les grands traits de son signalement.

La Dame — Dieu nous garde d'avoir son portrait ! Expliquez-nous plutôt pourquoi vous le tenez pour nécessaire, en quoi consistera son œuvre, et dites-nous s'il viendra bientôt.

Monsieur Z — Je puis vous satisfaire mieux que vous ne pensez. Il y a quelques années, un de mes camarades d'études, qui s'était fait moine, me laissa en mourant un manuscrit auquel il tenait beaucoup, mais qu'il n'avait ni voulu, ni pu imprimer. Il a pour titre : «*Courte nouvelle sur l'Antichrist*». Dans le cadre d'un tableau historique préconçu, cette composition donne, à mon sens, tout ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur ce sujet, conformément aux Saintes Écritures, à la tradition de l'Église et au bon sens.

L'Homme politique — L'auteur ne serait-il pas notre ami Varsonophii ?

Monsieur Z — Non, on lui donnait un nom plus recherché : Pansophii.

L'Homme politique — Pan Sophii ? Un polonais ?

Monsieur Z. — Pas le moins du monde, c'était le fils d'un prêtre russe. Si vous me donnez une minute pour monter jusqu'à ma chambre, je vous apporterai ce manuscrit et vous le lirai ; il n'est pas long.

La Dame — Allez ! Allez ! Et revenez vite.

Pendant que Monsieur Z. va prendre le manuscrit, la compagnie se lève et se promène dans le jardin.

L'Homme politique — Je ne sais ce que c'est, est-ce ma vue qui est brouillée par l'âge, ou est-ce la nature qui est changée ? Mais je remarque qu'en aucune saison et en aucun lieu je ne vois plus

maintenant les claires et transparentes journées d'autrefois. Voyez donc aujourd'hui : pas un nuage ; nous sommes assez loin de la mer et pourtant tout semble très légèrement ombré ; ce n'est pas la clarté parfaite. Le remarquez-vous, général ?

Le Général – Voilà déjà bien des années que je le remarque.

La Dame – Je le remarque aussi depuis un an, mais dans mon âme comme dans l'atmosphère ; je ne vois pas non plus ici cette « clarté parfaite » dont vous parlez. Partout semble régner comme une inquiétude, comme le pressentiment d'une catastrophe. Je suis convaincue, prince, que vous aussi sentez cela.

Le Prince – Non, je ne remarque rien de particulier : l'atmosphère me semble être ce qu'elle a toujours été.

Le Général – Vous êtes trop jeune pour voir la différence : vous n'avez pas de terme de comparaison. Quand je me reporte à l'époque où j'avais cinquante ans, comme la différence est sensible !

Le prince. – Je crois que votre première supposition est la vraie ; votre vue s'est affaiblie.

L'Homme politique – Nous nous faisons vieux, c'est certain ; mais la terre non plus ne rajeunit pas ; et l'on sent comme une double lassitude.

Le Général – Le plus probable, c'est que le diable avec sa queue met un brouillard dans la clarté divine.

La Dame, *montrant Monsieur Z. qui descend de la terrasse.* – Nous allons être bientôt renseignés.

Tous reprennent leurs places antérieures et Monsieur Z. commence la lecture du manuscrit.

Monsieur Z. – « *Courte nouvelle sur l'Antichrist* »

Panmongolisme ! Le mot est sauvage
Mais ses syllabes me caressent
Comme si elles contenaient une grande prévision
Des destins que Dieu nous réserve.

La Dame – D'où est tirée cette épigraphe ?

Monsieur Z – Je pense que l'auteur de la nouvelle l'a lui-même composée.

La Dame – Continuez donc.

Monsieur Z *lit* :

Le vingtième siècle de l'ère chrétienne fut l'époque des dernières grandes guerres, discordes intestines et révolutions. La guerre la plus importante avait pour cause lointaine le mouvement d'idées né au Japon à la fin du XIXe siècle et appelé *panmongolisme*. Les Japonais imitateurs s'étaient assimilés avec une rapidité et un succès étonnants le côté matériel de la civilisation européenne et même quelques idées européennes d'espèce inférieure. Ayant appris dans les journaux et les manuels d'histoire qu'il existait en Occident un panhellénisme, un pangermanisme, un panslavisme, un panislamisme, ils avaient proclamé la grande idée du panmongolisme, c'est-à-dire, de l'union, sous leur autorité, de tous les peuples de l'Asie orientale, en vue d'une lutte décisive contre les étrangers, c'est-à-dire, les Européens. Ils avaient profité de ce que l'Europe, au commencement du XXe siècle, était occupée à en finir avec le monde *musulman*, pour entreprendre l'exécution de leur grand dessein, en s'emparant d'abord de la Corée, ensuite de Pékin, où, avec l'aide du parti progressiste chinois, ils avaient jeté bas la vieille dynastie mandchoue et mis à sa place une dynastie japonaise. Les conservateurs chinois s'étaient vite accommodés de la chose. Ils avaient compris que, de deux maux, il vaut mieux choisir le moindre. La vieille Chine ne pouvait plus d'aucune façon conserver son indépendance et devait nécessairement se soumettre soit aux Européens, soit aux Japonais. Il était clair que la domination japonaise en détruisant les formes extérieures, et d'ailleurs bonnes à rien, de l'administration chinoise, ne touchait pas aux principes intérieurs de la vie nationale, tandis que la domination des puissances européennes, qui soutenaient pour des raisons politiques les missionnaires chrétiens, aurait menacé les fondements spirituels de la Chine. La haine, qui divisait auparavant les Chinois et les Japonais, était née quand ni ceux-ci, ni ceux-là ne connaissaient les Européens, à la face desquels l'inimitié de deux nations parentes devenait une vraie discorde intestine et perdait tout sens. Les Européens étaient *complètement* des étrangers, *uniquement* des ennemis et leur domination ne pouvait en rien flatter l'amour-propre national des Chinois ; tandis qu'entre les mains des Japonais, la Chine se laissait prendre à l'appât du panmongolisme, qui justifiait en outre la triste nécessité de s'européaniser extérieurement : « Sachez bien, frères entêtés, avaient dit les Japonais, que nous prenons leurs armes aux chiens d'Europe, non par goût pour elles, mais afin de les battre avec. Si vous vous unissez à nous et acceptez notre direction, non seulement nous chasserons bientôt de notre Asie les diables blancs, mais encore nous conquerrons leurs territoires et établirons sur l'univers l'Empire du Milieu. Vous avez raison de garder votre fierté nationale et de mépriser les Européens, mais vous avez tort de nourrir ces sentiments de rêveries et non d'activité raisonnable. Nous vous avons devancé sur ce point et nous devons vous montrer la route des intérêts communs. Sinon, voyez vous-mêmes, ce que vous a donné votre politique de confiance en soi et de méfiance pour nous, vos amis et vos défenseurs naturels : c'est à peine si la Russie et l'Angleterre, l'Allemagne

et la France ne se sont pas entièrement partagé la Chine et toutes vos fantaisies de tigres n'ont abouti qu'à montrer une débile queue de serpent.» Les Chinois avaient trouvé ces remarques fondées et la dynastie japonaise s'était solidement établie. Son premier souci avait été, cela va de soi, de constituer une armée et une flotte puissantes. La plus grande partie des forces militaires du Japon avait été transportés en Chine où elle avait servi de cadre à une nouvelle et énorme armée. Les officiers japonais, connaissant la langue chinoise, avaient été des instructeurs bien plus efficaces que les officiers européens et l'innombrable population de la Chine avec la Mandchourie, la Mongolie et le Thibet, avait fourni un contingent suffisant. Le premier empereur de la dynastie japonaise put faire un heureux essai de ses armes en chassant les Français du Tonkin et du Siam, les Anglais de la Birmanie et en incorporant à l'Empire du Milieu toute l'Indo-Chine. Son successeur, dont la mère était chinoise, et en qui s'unissaient la ruse et l'entêtement chinois avec l'énergie, la mobilité et la force d'assimilation japonaises, mobilisa dans le Turkestan chinois une armée de quatre millions d'hommes. Pendant que Tsun-Li-Iamyn déclare confidentiellement à l'ambassadeur russe que cette armée est destinée à la conquête de l'Inde, l'Empereur pénètre dans l'Asie centrale russe, y soulève toute la population, traverse l'Oural et inonde de son armée toute la Russie centrale et orientale, tandis que les armées russes mobilisées se hâtent de se concentrer, venant de Pologne et de Livonie, de Kiew et de Volhynie, de Pétersbourg et de la Finlande. Dans l'absence d'un plan de guerre et devant l'énorme supériorité numérique de l'ennemi, les qualités militaires de l'armée russe ne lui servent qu'à périr avec honneur. La rapidité de l'envahisseur ne laisse pas le temps d'une bonne concentration et les corps d'armée sont détruits les uns après les autres dans des combats cruels et désespérés. Certes, la victoire coûte cher aux Mongols, mais ils réparent facilement leurs pertes en s'emparant de tous les chemins de fer d'Asie, tandis que deux cent mille Russes concentrés depuis longtemps aux frontières de la Mandchourie font un essai malheureux de pénétration dans la Chine bien défendue. L'envahisseur laisse une partie de ses forces en Russie, afin d'empêcher la formation de nouveaux corps et pénètre avec trois armées en Allemagne. Les Allemands ont eu le temps de se préparer et une des armées mongoles est écrasée. Mais à ce moment le parti de la revanche l'emporte en France et bientôt un million de bayonnettes françaises tombent sur le dos des Allemands. Pris entre l'enclume et le marteau, les Allemands sont forcés d'accepter les conditions posées par le chef mongol et désarment. Les Français sont dans la joie; ils fraternisent avec les Jaunes, se répandent en Allemagne et perdent bientôt la moindre notion de la discipline militaire. Le chef mongol ordonne alors à ses armées d'égorger des alliés désormais inutiles, ce qui est fait avec une ponctualité toute chinoise. Les ouvriers «sans patrie» se soulèvent à Paris et la capitale de la culture occidentale ouvre joyeusement ses portes au maître de l'Orient. Celui-ci, une fois sa curiosité satisfaite, se dirige vers Boulogne où, sous la protection d'une flotte venue du Pacifique, se préparent des transports destinés à faire aborder son armée en Grande-Bretagne. Mais il a besoin d'argent et les Anglais évitent l'invasion en lui versant 25 milliards de livres sterlings. Au bout d'un an, tous les États de l'Europe reconnaissent sa suzeraineté; il laisse alors en Europe une suffisante armée d'occupation, retourne en Orient et projette de débarquer en Amérique et en Australie. Ce nouveau joug mongol pèse un demi-siècle sur l'Europe. Au point de vue moral, cette époque est marquée par le mélange sur tous les points et la pénétration réciproque et profonde des idées européennes et des idées orientales, par la répétition en grand de l'antique syncrétisme d'Alexandrie; au point de vue matériel, trois grands phénomènes sont particulièrement caractéristiques de cette époque : les ouvriers japonais et chinois inondent l'Europe et rendent plus aiguë la



question sociale et économique ; les classes dirigeantes continuent d'essayer de résoudre cette question par une série de palliatifs ; on assiste enfin à l'activité d'organisations internationales secrètes qui préparent un grand complot européen pour chasser les Mongols et rétablir l'indépendance de l'Europe. Ce colossal complot auquel prennent part les gouvernements nationaux, autant que le permet le contrôle des vice-rois mongols, est préparé de main de maître et réussit brillamment. Au moment convenu, les soldats mongols sont égorgés, les ouvriers asiatiques sont assommés et expulsés. En tous lieux se font jour les cadres secrets des armées européennes et une mobilisation générale a lieu sur des plans préparés longtemps d'avance et tout à fait opportuns. Le nouvel Empereur mongol, petit-fils du grand conquérant, accourt de Chine en Russie, mais ses troupes innombrables sont écrasées par l'armée européenne. Leurs restes dispersés retournent au cœur de l'Asie et l'Europe reste libre. Tandis que la soumission de l'Europe aux barbares d'Asie pendant un demi-siècle, avait eu pour cause la désunion des États Européens, la grande et glorieuse libération de l'Europe était due au contraire à l'organisation des forces unies de toute la population européenne. La conséquence naturelle de ce fait patent est que le vieux régime traditionnel des nations distinctes perd partout sa signification et que presque partout disparaissent les derniers restes des vieilles institutions monarchiques. L'Europe au XXIe siècle est une union d'États plus ou moins démocratiques, les États-Unis d'Europe. Les progrès de la civilisation matérielle, un peu retardés par l'invasion mongole et la guerre d'émancipation, reprennent une marche accélérée. Mais les objets de la conscience interne, les problèmes de la vie et de la mort, de la destination du monde et de l'homme, compliqués et obscurcis par une grande quantité de nouvelles études et de recherches physiologiques et psychologiques, restent sans réponse comme avant. Un seul résultat négatif important est atteint : l'abandon décidé du matérialisme théorique. Aucun esprit sensé ne se satisfait plus de la conception qui fait du monde un système d'atomes en mouvement et, de la vie, le résultat de l'accumulation mécanique des transformations de la matière. L'humanité a dépassé pour toujours ce stade de jeunesse philosophique. Mais il est clair d'autre part qu'elle n'est plus capable de foi naïve et non raisonnée. Des notions comme celle d'un Dieu *faisant* le monde *de rien*, ne s'enseignent même plus dans les écoles primaires. Les représentations des objets de cet ordre ont atteint un niveau général élevé, au-dessous duquel aucun dogmatisme ne peut descendre. Et si la grande majorité des gens qui pensent reste tout à fait sans foi, les rares croyants sont tous nécessairement des penseurs qui obéissent aux prescriptions de l'apôtre : soyez jeunes par le cœur et non par l'intelligence.

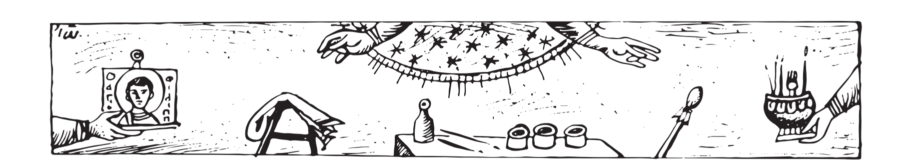
En ce temps-là, parmi ces rares croyants spiritualistes, vivait un homme remarquable. Beaucoup l'appelaient Sur-homme. Il était également loin de la jeunesse de l'intelligence et de la jeunesse du cœur. Il était encore jeune, mais, grâce à son génie, il jouissait à trente-trois ans du renom de grand penseur, de grand écrivain et de grand homme d'action. Sentant en lui-même la grande puissance de l'esprit, il avait toujours été un spiritualiste convaincu et sa claire intelligence lui avait toujours montré la vérité des notions auxquelles il faut croire : le bien, Dieu et le Messie. Il *croyait* en ces vérités, mais il *n'aimait* que *soi*. Il croyait en Dieu, mais au fond de son âme il se préférait involontairement à Dieu. Il croyait au Bien, mais l'Œil Éternel qui voit tout savait qu'il s'inclinerait devant la force du mal pourvu qu'elle l'achète, non qu'il fût égaré par ses sentiments, par de basses passions ou par l'attrait du pouvoir, mais parce qu'il avait un amour-propre démesuré. Cet amour-propre, d'ailleurs, n'était ni un instinct irraisonné, ni une prétention folle. En plus de son exceptionnel génie, de sa beauté et de sa noblesse, les hautes preuves qu'il avait données de sa tempérance, de son désintéressement et de sa générosité, semblaient justifier assez l'immense amour-propre de ce grand ascète et de ce grand philanthrope spiritualiste. Si on lui faisait un grief d'être si abondamment pourvu de dons divins, il voyait en ces dons la marque de l'exceptionnelle bienveillance de Dieu à son endroit, il se mettait au premier rang après Dieu et se considérait comme l'unique Fils de Dieu. En un mot, il croyait être ce que le Christ fut réellement. Mais cette conscience de sa haute dignité ne faisait pas naître en lui le sentiment d'une obligation morale à l'égard de Dieu et du monde, mais le sentiment de son droit à l'emporter sur les autres et, avant tout, sur le Christ. Dans le principe, il n'avait pas de haine pour Jésus. Il reconnaissait le Messianisme et la dignité du Christ, mais il voyait sincèrement en Lui son grand prédécesseur. L'action morale du Christ et Son absolue originalité échappaient à son intelligence obscurcie par l'amour-propre. « Le Christ, pensait-il, est venu avant moi ; je viens le second ; mais ce qui suit dans le temps, précède dans l'être. Je viens le dernier, à la fin de l'histoire, précisément parce que je suis le sauveur définitif et parfait. Le Christ fut mon annonciateur. Il eut pour mission de préparer mon apparition. » Fort de cette pensée, le grand homme du XXIe siècle va s'appliquer tout ce que dit l'Évangile de la seconde venue ;

il entendra cette venue non pas comme le retour du premier Christ, mais comme le remplacement du Christ préparatoire, par le Christ définitif, par lui-même.
Arrivé à ce stade, il présente peu de caractéristiques originales. Son attitude vis-à-vis du Christ est celle de Mahomet, par exemple, homme juste qu'on ne peut accuser d'aucune mauvaise pensée. Le grand homme du XXI[e] siècle va justifier d'une autre manière encore le fait qu'il se met avant le Christ : « Le Christ, dit-il, en enseignant et en réalisant dans sa vie le bien moral, a été le redresseur de l'humanité, moi, je dois être le *bienfaiteur* de cette humanité en partie redressée, en partie non redressée. Je donnerai aux hommes tout ce dont ils ont besoin. En sa qualité de moraliste, le Christ a divisé les hommes par les notions du bien et du mal, moi je les unirai par les bienfaits qui sont également nécessaires aux bons et aux méchants. Je serai le vrai représentant du Dieu qui fait briller son soleil sur les méchants et sur les bons et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Le Christ a apporté un glaive ; moi, j'apporterai la paix. Il a menacé la terre du jugement dernier ; mais c'est moi qui serai le juge et mon jugement ne sera pas le jugement de la seule justice, mais celui de la miséricorde. La justice contenue dans mes sentences sera une justice distributive et non rémunératrice. Je ferai la part de chacun, et chacun aura ce qu'il lui faut ».
Dans ce magnifique état esprit, le voilà qui attend que Dieu le convie d'une façon claire à l'œuvre du salut nouveau de l'humanité, et témoigne par une marque certaine et frappante qu'il est son fils aîné et préféré. Il attend et remplit son attente de la conscience de ses vertus et de ses dons surhumains ; car il est, comme on dit, un homme d'une moralité sans tache et d'un génie extraordinaire.
Notre Juste attend donc fièrement les ordres d'en haut pour commencer son œuvre de salut ; mais il se lasse d'attendre. Il a dépassé trente ans et trois années se passent encore. Une inquiétude lui vient, qui le pénètre jusqu'à la moelle et le fait frissonner de fièvre : « Si par hasard, pense-t-il, ce n'était pas moi... mais l'autre, le Galiléen... S'il n'était pas mon annonciateur, mais le vrai Christ, le premier et le dernier !... Mais, dans ce cas, il doit être vivant... Où donc est-il ?... S'il venait tout à coup devant moi, ici.... que Lui dirais-je ? Je devrais m'incliner devant Lui, comme le dernier et le plus borné des chrétiens, comme le paysan russe qui marmotte sans comprendre : Seigneur, Jésus-Christ, aie pitié de mes péchés. Or, je suis un brillant génie, un sur-homme. Non, jamais je ne ferai cela. » Alors à la place du respect froid et raisonnable qu'il avait pour Dieu et pour le Christ, il voit naître et grandir en son cœur d'abord de l'effroi, puis une envie, qui brûle et consume tout son être, enfin une haine ardente qui s'empare de son esprit. « C'est moi, c'est moi et non pas Lui ! Il n'est pas parmi les vivants ; il n'y est pas et n'y sera pas. Il n'est pas ressuscité ! Il n'est pas ressuscité ! Il n'est pas ressuscité ! Il a pourri, il a pourri, dans son tombeau, il a pourri comme la dernière... ». Sa bouche écume, il bondit hors de sa maison et de son jardin et, dans la nuit noire, prend en courant un sentier escarpé. Sa rage tombe et fait place à un désespoir sec et lourd comme les rocs, sombre comme la nuit. Il s'arrête devant un précipice et entend là-bas dans le lointain le bruit confus d'un torrent roulant sur les rochers. Une angoisse insupportable pèse sur son cœur. Soudain la pensée lui vient de L'appeler, de Lui demander ce qu'il doit faire. Dans l'ombre paraît une figure humble et triste. « Il a pitié de moi, pense-t-il. Non jamais ! Il n'est pas ressuscité ! Il n'est pas ressuscité ! » Et il s'élance dans le précipice. Mais quelque chose d'élastique comme une colonne d'eau le maintient en l'air, il est ébranlé comme par un choc électrique et une force le rejette en arrière. Il perd un moment conscience et s'éveille à genoux à quelques pas de distance du précipice. Devant lui se dessine une figure éclairée d'une vaporeuse lumière phosphorescente et dont les regards insupportablement pénétrant lui vont jusqu'à l'âme.
Il voit ces deux yeux perçants, et il entend une voix étrange, sourde, contenue et en même temps très nette, métallique et sans âme comme celle d'un phonographe. Et cette voix, dont il ne peut dire si elle vient du fond de lui-même ou du dehors, lui dit : « Je te donne ma bénédiction, fils bien-aimé. Pourquoi ne m'as-tu pas imploré, moi ? Pourquoi as-tu honoré l'autre, le méchant,

et son père ? Je suis ton dieu et ton père, tandis que l'autre, le pauvre crucifié, est étranger à toi et à moi. Je n'ai pas d'autre fils que toi. Tu es unique, tu es de mon sang, tu es mon égal. Je t'aime et ne te demande rien. Tel que tu es, tu es grand, puissant. Fais ton œuvre en *ton* nom, et non au mien. Je ne t'envie pas. Je t'aime. Il ne me faut rien de toi. L'autre, celui que tu croyais être Dieu, a exigé de son fils l'obéissance et une obéissance sans limite, allant jusqu'à la mort, et il ne l'a pas aidé sur la croix. Je ne te demande rien et je t'aiderai. À cause de ce que tu es, à cause de ton mérite, et de ton excellence, à cause aussi de l'amour désintéressé et pur que j'ai pour toi, je t'aiderai. Reçois mon esprit. Il t'a créé d'abord en *beauté*, qu'il te crée maintenant en *force*. » Sur ces paroles de l'inconnu, les lèvres du sur-homme se sont entr'ouvertes involontairement, les deux yeux perçants se sont rapprochés de son visage, et il a senti comme si un flot glacé entrait en lui et emplissait tout son être. Il s'est en même temps senti une vigueur, une vaillance, une légèreté, un enthousiasme inaccoutumés. À l'instant même les deux yeux ont disparu soudain et une force a soulevé le sur-homme au-dessus de terre et l'a replacé dans son jardin, devant la porte de sa maison.

Le lendemain les visiteurs du grand homme et ses domestiques même étaient surpris de son air inspiré. Mais ils auraient été bien plus étonnés s'ils avaient pu voir avec quelle rapidité et quelle légèreté surhumaine, il écrivait dans son cabinet son ouvrage fameux intitulé : Vers la paix et la prospérité universelles.

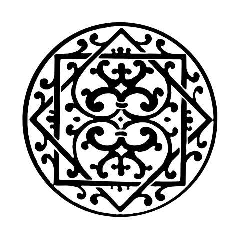
Les livres antérieurs et l'activité sociale du sur-homme avaient rencontré des critiques sévères ; mais ces critiques étaient pour la plupart des hommes tout particulièrement religieux et par suite dépourvus de toute autorité, de sorte qu'ils n'avaient pas été entendus quand ils avaient montré dans tous les écrits et toutes les paroles du sur-homme les signes d'un amour-propre exclusif et excessif, l'absence de vraie simplicité, de vraie droiture et de vraie cordialité.



Comment prier quand on manque de temps ?

Un conseil pour conclure. Nombreux sont ceux qui me demandent comment il faut prier quand on manque de temps ? Séraphim de Sarov conseillait à chaque chrétien de s'imposer la règle de dévotion suivante : dire trois fois le Pater, une fois le Credo, trois fois l'Ave Maria. Ce saint disait que, par ces prières, l'homme s'élevait au niveau de la conscience chrétienne ; tout y est : la façon de prier, ce qu'il faut croire, et Celui qui a contribué au mystère de notre salut et que nous ne devons jamais oublier dans notre vie terrestre.

Père Dimitri Doudko



Fédor Dostoïevski

Le grand inquisiteur

II/III

Les Frères Karamazov, Traduction par Henri Mongault, NRF, 1935

« Décide donc toi-même qui avait raison : toi, ou celui qui t'interrogeait ? Rappelle-toi la première question, le sens sinon la teneur : tu veux aller au monde les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté que leur sottise et leur ignominie naturelles les empêchent de comprendre, une liberté qui leur fait peur, car il n'y a et il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société ! Tu vois ces pierres dans ce désert aride ? Change-les en pains, et l'humanité accourra sur tes pas, tel qu'un troupeau docile et reconnaissant, tremblant pourtant que ta main se retire et qu'ils n'aient plus de pain.

« Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté, et tu as refusé, estimant qu'elle était incompatible avec l'obéissance achetée par des pains. Tu as répliqué que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais sais-tu qu'au nom de ce pain terrestre, l'Esprit de la terre s'insurgera contre toi, luttera et te vaincra, que tous le suivront en s'écriant. « Qui est semblable à cette bête, elle nous a donné le feu du ciel ? » Des siècles passeront et l'humanité proclamera par la bouche de ses savants et de ses sages qu'il n'y a pas de crimes, et, par conséquent, pas de péché ; qu'il n'y a que des affamés. « Nourris-les, et alors exige d'eux qu'ils soient « vertueux » ! Voilà ce qu'on inscrira sur l'étendard de la révolte qui abattra ton temple. À sa place un nouvel édifice s'élèvera, une seconde tour de Babel, qui restera sans doute inachevée, comme la première ; mais tu aurais pu épargner aux hommes cette nouvelle tentative et mille ans de souffrance. Car ils viendront nous trouver, après avoir peiné mille ans à bâtir leur tour ! Ils nous chercheront sous terre comme jadis, dans les catacombes où nous serons cachés (on nous persécutera de nouveau) et ils clameront : « Donnez-nous à manger, car ceux qui nous avaient promis le feu du ciel ne nous l'ont pas donné. » Alors, nous achèverons leur tour, car il ne faut pour cela que la nourriture, et nous les nourrirons, soi-disant en ton nom, nous le ferons accroire. Sans nous, ils seront toujours affamés. Aucune science ne leur donnera du pain, tant qu'ils demeureront libres, mais ils finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant : « Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous. » Ils comprendront enfin que la liberté est inconciliable avec le pain de la terre à discrétion, parce que jamais ils ne sauront le répartir entre eux ! Ils se convaincront aussi de leur impuissance à se faire libres, étant faibles, dépravés, nuls et révoltés. Tu leur promettais le pain du ciel ; encore un coup, est-il comparable à celui de la terre aux yeux de la faible race humaine, éternellement ingrate et dépravée ? Des milliers et des dizaines de milliers d'âmes te suivront à cause de ce pain, mais que deviendront les millions et les milliards qui n'auront pas le courage de préférer le pain du ciel à celui de la terre ? Ne chérirais-tu que les grands et les forts, à qui les autres, la multitude innombrable, qui est faible mais qui t'aime, ne servirait que de matière exploitable ? Ils nous sont chers aussi, les êtres faibles. Quoique dépravés et révoltés, ils deviendront finalement dociles. Ils s'étonneront

et nous croiront des dieux pour avoir consenti, en nous mettant à leur tête, à assurer la liberté qui les effrayait et à régner sur eux, tellement à la fin ils auront peur d'être libres. Mais nous leur dirons que nous sommes tes disciples, que nous régnons en ton nom. Nous les tromperons de nouveau, car alors nous ne te laisserons pas approcher de nous. Et c'est cette imposture qui constituera notre souffrance, car il nous faudra mentir. Tel est le sens de la première question qui t'a été posée dans le désert, et voilà ce que tu as repoussé au nom de la liberté, que tu mettais au-dessus de tout. Pourtant elle recelait le secret du monde. En consentant au miracle des pains, tu aurais calmé l'éternelle inquiétude de l'humanité — individus et collectivité —, savoir : « devant qui s'incliner ? » Car il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant que de chercher un être devant qui s'incliner. Mais il ne veut s'incliner que devant une force incontestée, que tous les humains respectent par un consentement universel. Ces pauvres créatures se tourmentent à chercher un culte qui réunisse non seulement quelques fidèles, mais dans lequel tous ensemble communient, unis par la même foi. Ce besoin de la communauté dans l'adoration est le principal tourment de chaque individu et de l'humanité tout entière, depuis le commencement des siècles. C'est pour réaliser ce rêve qu'on s'est exterminé par le glaive. Les peuples ont forgé des dieux et se sont défiés les uns les autres : « Quittez vos dieux, adorez les nôtres ; sinon, malheur à vous et à vos dieux ! » Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même lorsque les dieux auront disparu ; on se prosternera devant les idoles. Tu n'ignorais pas, tu ne pouvais pas ignorer ce secret fondamental de la nature humaine, et pourtant tu as repoussé l'unique drapeau infaillible qu'on t'offrait et qui aurait courbé sans conteste tous les hommes devant toi, le drapeau du pain terrestre ; tu l'as repoussé au nom du pain céleste et de la liberté ! Vois ce que tu fis ensuite, toujours au nom de la liberté ! Il n'y a pas, je te le répète, de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer ce don de la liberté que le malheureux apporte en naissant. Mais pour disposer de la liberté des hommes, il faut leur donner la paix de la conscience. Le pain te garantissait le succès ; l'homme s'incline devant qui le donne, car c'est une chose incontestée, mais qu'un autre se rende maître de la conscience humaine, il laissera là même ton pain pour suivre celui qui captive sa conscience. En cela tu avais raison, car le secret de l'existence humaine consiste, non pas seulement à vivre, mais encore à trouver un motif de vivre. Sans une idée nette du but de l'existence, l'homme préfère y renoncer et fût-il entouré de monceaux de pain, il se détruira plutôt que de demeurer sur terre. Mais qu'est-il advenu ? Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu l'as encore étendue ? As-tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal ? Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux. Et au lieu de principes solides qui eussent tranquillisé pour toujours la conscience humaine, tu as choisi des notions vagues, étranges, énigmatiques, tout ce qui dépasse la force des hommes, et par là tu as agi comme si tu ne les aimais pas, toi, qui étais venu donner ta vie pour eux ! Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et tu as ainsi imposé pour toujours à l'être moral les affres de cette liberté. Tu voulais être librement aimé, volontairement suivi par les hommes charmés. Au lieu de la dure loi ancienne, l'homme devait désormais, d'un cœur libre, discerner le bien et le mal, n'ayant pour se guider que ton image, mais ne prévoyais-tu pas qu'il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible : la liberté de choisir ? Ils s'écrieront enfin que la vérité n'était pas en toi, autrement tu ne les aurais pas laissés dans une incertitude aussi angoissante avec tant de soucis et de problèmes insolubles. Tu as ainsi préparé la ruine de ton royaume ; n'accuse donc personne de cette ruine. Cependant, était-ce là ce qu'on te proposait ? Il y a trois forces, les seules qui puissent subjuguer à jamais la conscience de ces faibles révoltés, ce sont : le miracle, le mystère, l'autorité ! Tu les as repoussées toutes trois, donnant ainsi un exemple. L'Esprit terrible et profond t'avait transporté sur le pinacle du Temple et t'avait dit : « Veux-tu savoir si tu es le fils de Dieu ? Jette-toi en bas, car il est écrit que les anges le soutiendront et le porteront, il ne se fera aucune blessure, tu sauras alors si tu es le Fils de Dieu et tu prouveras ainsi ta foi en ton Père. » Mais tu as repoussé cette proposition, tu ne t'es pas précipité. Tu montras alors une fierté sublime, divine, mais les hommes, race faible et révoltée, ne sont pas des dieux ! Tu savais qu'en faisant un pas, un geste pour te précipiter, tu aurais tenté le Seigneur et perdu la foi en lui. Tu te serais brisé sur cette terre que tu venais sauver, à la grande joie du tentateur. Mais y en a-t-il beaucoup comme toi ? Peux-tu admettre un instant que les hommes auraient la force d'endurer une semblable tentation ? Est-ce le propre de la nature humaine de repousser le miracle, et dans les moments graves de la vie, devant les questions capitales et douloureuses, de s'en tenir à la libre décision du cœur ? Oh ! tu savais que ta fermeté serait relatée dans les Écritures,

traverserait les âges, atteindrait les régions les plus lointaines, et tu espérais que, suivant ton exemple, l'homme se contenterait de Dieu, sans recourir au miracle. Mais tu ignorais que l'homme repousse Dieu en même temps que le miracle, car c'est surtout le miracle qu'il cherche. Et comme il ne saurait s'en passer, il s'en forge de nouveaux, les siens propres, il s'inclinera devant les prodiges d'un magicien, les sortilèges d'une sorcière, fût-il même un révolté, un hérétique, un impie avéré. Tu n'es pas descendu de la croix, quand on se moquait de toi et qu'on te criait, par dérision : « Descends de la croix, et nous croirons en toi. » Tu ne l'as pas fait, car de nouveau tu n'as pas voulu asservir l'homme par un miracle ; tu désirais une foi qui fût libre et non point inspirée par le merveilleux. Il te fallait un libre amour, et non les serviles transports d'un esclave terrifié. Là encore, tu te faisais une trop haute idée des hommes, car ce sont des esclaves, bien qu'ils aient été créés rebelles. Vois et juge, après quinze siècles révolus ; qui as-tu élevé jusqu'à toi ? Je le jure, l'homme est plus faible et plus vil que tu ne pensais. Peut-il, peut-il accomplir la même chose que toi ? La grande estime que tu avais pour lui a fait tort à la pitié. Tu as trop exigé de lui, toi pourtant qui l'aimais plus que toi-même ! En l'estimant moins, tu lui aurais imposé un fardeau plus léger, plus en rapport avec ton amour. Il est faible et lâche. Qu'importe qu'à présent il s'insurge partout contre notre autorité et soit fier de sa révolte ? C'est la fierté de jeunes écoliers mutinés qui ont chassé leur maître. Mais l'allégresse des gamins prendra fin et leur coûtera cher. Ils renverseront les temples et inonderont la terre de sang ; mais ils s'apercevront enfin, ces enfants stupides, qu'ils ne sont que de faibles mutins, incapables de se révolter longtemps. Ils verseront de sottes larmes et comprendront que le créateur, en les faisant rebelles, a voulu se moquer d'eux, assurément. Ils le crieront avec désespoir et ce blasphème les rendra encore plus malheureux, car la nature humaine ne supporte pas le blasphème et finit toujours par en tirer vengeance. Ainsi, l'inquiétude, le trouble, le malheur, tel est le partage des hommes, après les souffrances que tu as endurées pour leur liberté ! Ton éminent prophète dit, dans sa vision symbolique, qu'il a vu tous les participants à la première résurrection et qu'il y en avait douze mille pour chaque tribu. Pour être si nombreux, ce devait être plus que des hommes, presque des dieux. Ils ont supporté ta croix et l'existence dans le désert, se nourrissant de sauterelles et de racines ; certes, tu peux être fier de ces enfants de la liberté, du libre amour, de leur sublime sacrifice en ton nom. Mais rappelle-toi, ils n'étaient que quelques milliers, et presque des dieux ; mais le reste ? Est-ce leur faute, aux autres, aux faibles humains, s'ils n'ont pu supporter ce qu'endurent les forts ? L'âme faible est-elle coupable de ne pouvoir contenir des dons si terribles ? N'es-tu vraiment venu que pour les élus ? Alors, c'est un mystère, incompréhensible pour nous, et nous aurions le droit de le prêcher aux hommes, d'enseigner que ce n'est pas la libre décision des cœurs ni l'amour qui importent, mais le mystère, auquel ils doivent se soumettre aveuglément, même contre le gré de leur conscience. C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton œuvre en la fondant sur le miracle, le mystère, l'autorité. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait de tels tourments. Avions-nous raison d'agir ainsi, dis-moi ? N'était-ce pas aimer l'humanité que de comprendre sa faiblesse, d'alléger son fardeau avec amour, de tolérer même le péché à sa faible nature, pourvu que ce fût avec notre permission ? Pourquoi donc venir entraver notre œuvre ? Pourquoi gardes-tu le silence en me fixant de ton regard tendre et pénétrant ? Fâche-toi plutôt, je ne veux pas de ton amour, car moi-même je ne t'aime pas. Pourquoi le dissimulerais-je ? Je sais à qui je parle, tu connais ce que j'ai à te dire, je le vois dans tes yeux. Est-ce à moi à te cacher notre secret ? Peut-être veux-tu l'entendre de ma bouche, le voici. Nous ne sommes pas avec toi, mais avec lui, depuis longtemps déjà. Il y a juste huit siècles que nous avons reçu de lui ce dernier don que tu repoussas avec indignation, lorsqu'il te montrait tous les royaumes de la terre ; nous avons accepté Rome et le glaive de César, et nous nous sommes déclarés les seuls rois de la terre, bien que jusqu'à présent nous n'ayons pas encore eu le temps de parachever notre œuvre. Mais à qui la faute ? Oh ! l'affaire n'est qu'au début, elle est loin d'être terminée, et la terre aura encore beaucoup à souffrir, mais nous atteindrons notre but, nous serons César, alors nous songerons au bonheur universel.



L’homme qui a toujours la mort devant les yeux vainc la pusillanimité

Histoires des solitaires Égyptiens §121
Traduction par *François Nau*